Maze

MAGAZINE : CULTURE JEUNE, ACTUALITÉ, MUSIQUE, CINÉMA, MODE, LITTÉRATURE, JEUX VIDÉO, ART

NOVEMBRE 2013 - NUMÉRO 23

CINÉMA
FESTIVAL LUMIÈRE
T.S. SPIVET

ART
GEORGES BRAQUE

MUSIQUE
RENCONTRE AVEC MESPARROW ET BASIA BULAT

ACTUALITÉ
LE DROIT DE VOTE À 16 ANS
DOSSIER : L'ÉCOLE

ON A PARLÉ AVEC

ARTHUR H

ISSN 2259-7867 - CPPAP 0915 W 91947

MAZEMAG.FR - PAR DES JEUNES, POUR LES JEUNES !

RETROUVEZ MAZE : FACEBOOK.COM/MAZEMAG ET TWITTER.COM/MAZEMAG



ELLE EST ENFIN LÀ.
APP INTERACTIVE
RENCONTRE AVEC PENTATONIX
30 - 31
Available on the
App Store
« MAZE MAG »
ANDROID APP ON
Google play
MAZE SUR IOS ET ANDROID

ÉDITORIAL

Si les feuilles mortes se ramassent à la pelle, nos petites mains ont rassemblé d'autres feuilles plus virtuelles pour vous accompagner un peu partout en novembre. Dans votre chambre, en amphi, dans le métro, ou même dans le désert sibérien, plus d'excuse : grâce à vous et au soutien de nombreuses personnes, nous sommes heureux de vous offrir à partir de ce mois-ci l'application Maze pour Smartphones et tablettes ! Nous vous savons déjà heureux et prêts à nous attribuer 5 étoiles dans tous les stores et, pour ne pas vous décevoir, voici un petit aperçu de ce que donnent actualités et culture dans l'œil des jeunes à l'intérieur de ce 23ème numéro de Maze !

A commencer par notre dossier sur l'école. Les médias ne se lassent pas de relayer les nombreux débats autour de la réforme des rythmes scolaires, nous avons pensé utile d'ainsi revenir sur les points importants de cette réforme ainsi que de s'intéresser au rôle social de l'école et à la réussite scolaire en France. Un autre débat auquel nous prenons part ce mois-ci : celui du droit de vote à 16 ans. Pour ou contre ? Plusieurs avis dans ces pages, ainsi qu'un retour sur les changements de l'Eglise catholique avec le Pape François, les rendez-vous de l'Histoire et quelques questionnements sur le Parti Socialiste et le Prix Nobel de la paix. Un peu de musique pour adoucir les mœurs ? Nous revenons évidemment sur la disparition de l'immense Lou Reed que nous vous invitons à découvrir ou re-découvrir, mais nous vous proposons aussi trois interviews exceptionnelles : celles d'Artur H, Mesparrow et Basia Bulat. Pour les sorties, Cvrches, Arcad Fire et Black Sabbath se cachent entre ces pages, sans oublier quelques Top et playlist (« évasion » ce mois-ci) qui raviront vos iPods.

Le cinéma est une fois de plus à l'honneur en cette fin d'année, outre le festival Lumière dont on a beaucoup entendu parlé et auquel nous avons pu assister, nous vous proposons le portrait de l'exceptionnelle Helena Bonham Carter entre nos traditionnelles critiques (parmi lesquelles Prisoners, Gravity et T.S Spivet…). En littérature, régalez vous du classique de Novembre, les poèmes saturniens de Verlaine, ainsi que de la traditionnelle nouvelle de Basile Imbert. Nous vous parlons aussi du prix Goncourt des lycéens, de Souad, Sleepy Hollow et publions une lettre à Burgess.

De Zara aux collections capsules, en passant par son flirt avec la musique, retour en force de la mode dans une période où on adore particulièrement s'habiller. Batman Arkham Origins, Pokémon X et Y en Jeux-Vidéo, Braque et Picasso en Art et nous voilà rassasiés jusqu'en décembre !

Toute l'équipe du magazine Maze vous souhaite une bonne lecture, n'attend plus que vos partages, vos réactions (amoureuses et haineuses) et vous donne rendez-vous le 7 décembre. Amour, écharpes et marrons chauds.

- Baptiste Thevelein et Quentin Tenaud
Rédacteurs en chef et directeurs de la publication

Maze

Le magazine Maze est la propriété et est édité par l'association loi de 1901 Inspira-Maze, déclarée le 11 mai 2012 à la sous-préfecture de Cherbourg-Octeville et parue au journal officiel en Mai 2012.

Identification R.N.A. : W502002188. SIRET : 75179355500010. ISSN : 2259-7867. CPPAP : 0915W91947. Maze Magazine est une marque déposée de l'association Inspira-Maze en France et dans d'autres pays.

Les directeurs de la publication sont Baptiste Thevelein (président de l'association Inspira-Maze) et Quentin Tenaud (vice-président). L'hébergement du site web mazemag.fr est assuré par la société OVH (2 rue Kellermann, 59100 Roubaix, France). Le magazine Maze est le titulaire officiel et exclusif des droits de propriété intellectuelle portant sur le contenu du site en France et dans le monde entier (sauf mention contraire).

Maze est soutenu par la ville de Cherbourg-Octeville, l'AFNIC, le Fonds MAIF pour l'éducation et Créavenir-Crédit Mutuel.

Ce projet a été financé avec le soutien de la Commission européenne. Cette publication (communication) n'engage que son auteur et la Commission n'est pas responsable de l'usage qui pourrait être fait des informations qui y sont contenues.

Vous pouvez contacter la rédaction du magazine Maze en utilisant le formulaire disponible sur la page contact du site mazemag.fr ou par téléphone au 02 22 06 83 29 (prix d'un appel local).



SOMMAIRE

RÉDACTEURS EN CHEF
DIRECTEURS DE LA PUBLICATION
BAPTISTE THEVELEIN
QUENTIN TENAUD

COORD. DE LA RÉDACTION
CÉLIA RENART

SECRÉTAIRE DE RÉDACTION
PIERRE GUESDE

COORDINATEURS DES RUBRIQUES
KEVIN DUFRÊCHE, ACTUALITÉ
MARIE-M. REMOLEUR, MUSIQUE
MARION PONCEL, CINÉMA
MARINE ROUX, LITTÉRATURE
SULLIVAN LEPETIT, JEUX VIDÉO
LOUISON LARBODIE ART
ELOÏSE PRÉVEL, MODE

CORRECTRICES
JOHANNE LAUTRIDOU
AURÉLIE JACQUELINE
AMBRE BATES
RACHEL PORTANIER

RÉDACTEURS
ALEXANDRE BARNILS
AMBRE BATES
ANNA SOER
ANNE-FLORE ROULETTE
ANTOINE CAUTY
ANTOINE DELCOURS
BAPTISTE ERONDEL
BASILE FRIGOUT
BASILE IMBERT
BENOIT MICHAELY
CAMILLE CHARDON
CAMILLE LAHON
JUNE DE WITT
CHLOÉ ROY
CLAIRE LEYS
DANA FIAQUE
ELISE VERGER
EMILY LINGAT
EMMA HENNING
EWELINA SPIEWAK
JASON STUM
JODIE BLIN
JULIA COUTANT
JULIETTE KAZANDJIAN
JUSTINE TARGHETTA
LAURIE MONTAGNER
LÉA VITTORIANO
LÉO LABINSKI
LISHA LECACHEUR PU
MAËL BAUSSAND
MANON GABEREL
MANON VERCOUTER
MARGOT PERNET
MARIE PUZENAT
MARION BOTHOREL
MARION HERMET
MARION ZITOLI
MAURANE TELLIER
MICKAEL MARINO
MYRTILLE CRABIERES
NINE UHEL
NOA COUPEY
ORLANE LEBOUTEILLER
PETER COFFIN
PHILIPPE HUSSON
ROMANE SAVERET
SAMUEL LADVENU
THÉO BRUNCHER
THIBAULT COMTE
THOMAS PESNEL
THOMAS SANCHEZ
VICTOR LEPOUTRE

PHOTOGRAPHES
SOLÈNE LAUTRIDOU
CHARLINE VALENCHON

ILLUSTRATEURS
ENORA HEREUS

RESP. ACCRÉDITATIONS
AMÉLIE COISPEL

REJOIGNEZ-NOUS !
RECRUT.MZMG.FR

TOP

L'Equipe de France renaît...
Une victoire facile contre un adversaire médiocre, l'Australie (6-0) et une autre plus convaincante dans le cadre du dernier match comptant pour les éliminatoires de la Coupe du monde face à la Finlande (3-0), tel est le bilan d'une Equipe de France qui retrouve des couleurs. Qualifiés pour les barrages puisqu'ils ont terminé deuxième de leur groupe derrière l'Espagne championne du monde en titre, les Bleus affronteront l'Ukraine en match aller-retour mi-Novembre pour décrocher leur ticket pour le Brésil.

LA PHRASE DU MOIS –>

Anne-Sophie Leclere, candidate FN à Rethel (Ardennes) à propos de la ministre de la justice Christiane Taubira. La tête de liste pour les municipales de sa commune a tenu ces propos dans un documentaire diffusé par Envoyé Spécial sur France 2. Elle a également réalisé un montage comparant la garde des Sceaux à un singe, publié sur son profil Facebook. Elle a été suspendue par le Front National.

- La rédaction actualité

« FRANCHEMENT JE PRÉFÈRE LA VOIR DANS UN ARBRE APRÈS LES BRANCHES PLUTÔT QU'AU GOUVERNEMENT. »

FLOP

... pendant que Ligue 1 et Ligue 2 décident de faire grève !
En effet si l'équipe nationale se porte bien, le football professionnel français a lui décidé de faire entendre son mécontentement. Motif ? La taxe à 75% sur les salaires de plus d'un million d'euros instaurée par le gouvernement, et qui devra être acquittée par les clubs. Pas de Ligue 1 et de Ligue 2 donc le dernier week-end de Novembre. Présidents, joueurs et entraîneurs soutiennent unanimement l'action, à l'exception de quelques-uns comme le président de Guingamp, ou l'entraineur du PSG, Laurent Blanc. Il est vrai que cette grève semble quelque peu indécente et déconnectée de la réalité sociale en France et en Europe.

- La rédaction actualité

LE PS JOUE À QUI PERD GAGNE !

Il était temps que ça se termine ! Après un déroulement agité, les primaires socialistes organisées à Marseille pour désigner le candidat à la mairie ont acté la victoire de Patrick Mennucci, député des Bouches-du-Rhône. Un accouchement dans la douleur pour une campagne houleuse.



La victoire est nette et sans bavure, Patrick Mennucci, député des Bouches-du-Rhône, l'a emporté dimanche 20 octobre par 56,5% des voix face à la sénatrice Samia Ghali. Cela représente 3 000 voix d'écart pour un scrutin qui aura rassemblé près de 21 000 sympathisants socialistes. C'est la fin d'une bataille âpre entre deux fortes personnalités politiques, implantées depuis de longues années dans la cité phocéenne.

Des personnalités antagonistes

Les deux candidats en lice pour ce second tour des primaires sont de vieilles connaissances, puisqu'ils militent dans les rangs du Parti Socialiste depuis près de 30 ans. Tous les deux sont nés dans les quartiers nord de Marseille, de parents d'immigrés ; tous les deux ont un fort ancrage territorial, Mennucci dans le centre-ville où il a été élu maire d'arrondissement tout comme Ghali dans les quartiers nord. À part ça, tout les oppose. Patrick Mennucci est plutôt considéré comme un bosseur, qui connaît ses sujets et qui ne met pas en avant son parcours personnel. Son opposante a quant à elle construit sa popularité sur sa forte personnalité. Elle n'a pas hésité à évoquer son parcours laborieux dans une autobiographie « La marseillaise ». Son côté « grande gueule » attire à elle les caméras, comme lors de son coup d'éclat du début d'année, quand elle demandait l'intervention de l'armée pour circonscrire les trafics dans les cités.

Des positions divergentes

C'est d'ailleurs sur la sécurité que les deux finalistes ont eu les principaux désaccords. Comme en témoigne son idée de faire intervenir l'armée, Samia Ghali n'a pas hésité à avoir un discours décomplexé sur le sujet. Un vocabulaire que Patrick Mennucci a été loin d'employer tout au long de la campagne, préférant ne pas s'aventurer sur le terrain sécuritaire. Son discours a plutôt mis l'accent sur la prévention et sur la nécessité d'une réponse globale et pérenne.

Vis-à-vis du gouvernement et de son action, le discours a aussi été sensiblement différent. Patrick Mennucci a préféré une ligne loyaliste, soutenant l'action du gouvernement Ayrault. Il a fait preuve d'une grande sollicitude à l'endroit du Premier Ministre en le qualifiant « d'homme remarquable », menant une « politique difficile ». Il a affiché son soutien à la politique ferme du ministre de l'Intérieur en matière de sécurité et a approuvé le projet de grande métropole qui constitue un fort point de discorde dans la région. En effet, le but est de regrouper 90 communes comptant au total 1,8 million d'habitants dans une seule communauté d'agglomération, fusionnant les six institutions actuelles. Un chantier auquel la gauche veut s'attaquer, mais qui constitue un véritable serpent de mer, tant l'opposition des élus des deux camps est importante. Samia Ghali compte au nombre de ceux-là. Elle a affiché un positionnement critique vis-à-vis de l'action gouvernementale, avec

une fâcheuse tendance à rejouer le match Paris-Marseille. “Ce ne sont pas les Parisiens qui vont décider qui va affronter Gaudin”, lance-t-elle à tue-tête. Elle n'a ainsi pas hésité à qualifier Patrick Mennucci de « candidat de Paris » après les ralliements de trois des quatre candidats éliminés au premier tour derrière le nom du député des Bouches-du-Rhône.

La discorde est aussi venue du marigot des affaires concernant la cité phocéenne, où le Parti Socialiste, incarné en la personne de Jean-Noël Guérini, tient plus que sa part. L'ancien président du conseil général des Bouches-du-Rhône a été rattrapé par la patrouille et a été mis en examen pour les chefs d'accusation de « prise illégale d'intérêts», « trafic d'influence» et « association de malfaiteurs » en septembre 2011, avant d'être de nouveau mouillé en 2013 pour des affaires de corruption, de trucage de marchés publics et de détournement de fonds publics. Le degré d'implication supposé des deux candidats dans le « système Guérini » a été source de polémique, Mennucci qualifiant Samia Ghali de « dernier espoir du système Guérini », alors que du côté de l'entourage de la sénatrice, l'on s'est fait un malin plaisir de rappeler que Patrick Mennucci était le directeur de campagne pour les municipales de 2008 d'un certain... Guérini Jean-Noël !

Un processus démocratique entaché d'irrégularités

Mais plus encore que les affaires et les désaccords de fond, c'est le déroulement des primaires qui a créé la controverse. Des accusations d'irrégularités ont été proférées par la ministre Marie-Arlette Carlotti, éliminée dès le premier tour. Celle-ci a ainsi dénoncé le « clientélisme » de certains de ces concurrents, mettant notamment en accusation Samia Ghali, qui avait fait affréter des mini-bus pour amener les votants aux urnes... La sénatrice a quant à elle regretté la constitution « d'un front anti-Ghali » sous l'influence gouvernementale dans l'entre-deux-tours, accusant Paris d'avoir intimé à trois des quatre candidats éliminés du premier tour de se rallier à Patrick Mennucci. Pour manifester sa réprobation, elle n'a pas hésité à faire siffler le nom du président de la République et celui du Premier Ministre au soir de sa défaite. Elle apparaissait finalement derrière Patrick Mennucci, mine fermée, pendant l'allocution suivant sa victoire. Un vainqueur socialiste qui a tenu un discours rassembleur, réaffirmant que son seul opposant était bien le maire sortant, Jean-Claude Gaudin : «Je n'ai battu personne ce soir, a déclaré le vainqueur. J'ai gagné pour battre Jean-Claude Gaudin et le Front national. Je n'ai pas d'adversaire au PS. Je n'ai que des amis. Mon souhait est de nous rassembler et de rassembler les Marseillais pour offrir un nouveau destin à Marseille." Après le duel à couteaux tirés de ces derniers jours, cela semble plus facile à dire qu'à faire.

- Samuel Ladvenu



LE CRI DU COEUR DES LYCÉENS

Les expulsions des deux jeunes sans-papiers, Léonarda et Khatchik, respectivement au Kosovo et en Arménie ont provoqué des rassemblements spontanés de milliers de lycéens dans les grandes villes de France. Ils réclament le retour sans conditions de leurs camarades, et la démission du ministre de l'Intérieur, Manuel Valls.

- La rédaction actualité

Photographie © AFP


VALLS
DÉMISSION



© D.R.

LE CLASH

OUI, ON PEUT VOTER À 16 ANS !

Annoncée il y a quelques semaines, la réflexion sur le droit de vote aux élections locales fait déjà polémique. Pourtant, cela ne semble pas être une si mauvaise idée.

Voter à 16 ans, une étrange idée ? Pas forcément, plusieurs arguments prouvent le contraire … Le premier, assez simple et évident, est que cela prépare le jeune à son éducation citoyenne. Cela le responsabilise et l'invite, parce qu'il a un droit de vote, à se forger une opinion politique et un esprit critique. Il est incroyablement hypocrite de la part des jeunes qui sont contre cette mesure d'affirmer qu'à 16ans on ne peut pas avoir assez de réflexion politique pour voter alors qu'eux se sont précipités aux urnes aux dernières élections présidentielles. Et à 16 ans, ils savaient déjà qu'ils voulaient voter et ce qu'ils allaient voter. Le sociologue Julien Darmon suit la logique qui consiste à penser qu'on ne peut pas encore être assez mature à 16 ans et recommande, pour provoquer, de supprimer le droit de vote aux personnes âgées qui doivent faire des procurations pour voter puisqu'elles ne seraient plus assez matures … Inimaginable et absurde ; mais cela a le mérite de faire réfléchir sur la question de la maturité.

Un deuxième argument consiste à se demander pourquoi un jeune qui peut aller manifester et exprimer son mécontentement avec assez de jugeote se révélerait incapable d'aller déposer un bulletin sans aucune réflexion politique. Il est hypocrite de la part des syndicats et des habitués des manifestations d'aller chercher dans les lycées des manifestants et de dire ensuite publiquement que les jeunes ne doivent pas voter avant 18 ans. Et quand bien même, troisième argument, certains se forgent naturellement un avis politique, d'autres doivent être aidés et poussés. Et si le droit de vote ne les oblige pas à aller aux urnes, cela leur permet logiquement de réfléchir à leurs opinions car ils ont la possibilité de voter, ce qu'ils ne font pas forcément avant 18 ans s'ils ne peuvent pas s'exprimer.

De tout cela découle aussi un quatrième argument, très important. En responsabilisant ainsi dès 16 ans on peut espérer voir les taux d'abstentions aux élections (locales et nationales) baisser. Cela est fondamental pour une démocratie et il demeure tout à fait important d'utiliser son droit de vote. Ce droit n'est pas banal et l'abstention est un fléau à combattre.
Il y a aussi un autre argument, logique, qui consiste à prendre en compte le fait que l'on peut travailler dès 16 ans, que l'on peut être émancipé à 16 ans, que l'on peut subir une peine à partir de 13 ans, mais que l'on ne peut pas voter avant 18 ans. Il y a une incohérence évidente dans tout cela et il est logique de la réajuster, cela va sans dire.

Enfin, on peut aussi penser que si les jeunes peuvent voter plus rapidement, les conseils municipaux se verront obligés de prendre en compte ce nouvel électorat et donc de faire de réelles propositions en sa faveur. Pour un citoyen qui vit quotidiennement dans une ville il est logique de pouvoir voter pour changer des choses et il est aussi normal de pouvoir influencer ceux qui régissent sa vie. Pourquoi ne pas le faire dès 16 ans ? On peut aussi vouloir aller plus loin que cette proposition gouvernementale et proposer d'attribuer un ou plusieurs postes à des jeunes au sein d'un conseil municipal afin qu'ils puissent un peu plus influer sur la politique locale en faveur des jeunes.

Il y a donc de réels arguments à prendre en compte en faveur du droit de vote aux élections locales pour les jeunes, et ce dès 16 ans. Il est nécessaire de prendre en compte tout cela et de cesser ce cynisme, l'hypocrisie et le rejet simple et sans réflexion de cette proposition intéressante pour la jeunesse et pour la démocratie.

- Philippe Husson



© D.R.

LE CLASH

DROIT DE VOTE À 16 ANS : NON.

Dans leur immense majorité, les Français sont opposés à la proposition de la ministre de la famille, Dominique Bertinotti, d'abaisser la majorité à 16 ans en ce qui concerne le droit de vote aux élections locales. 82% d'entre eux se sont effectivement prononcé en défaveur d'une telle mesure. Et c'est plutot logique et rassurant. Non, les adolescents à 16 ans n'ont pas encore développé totalement leur sens critique, leur conscience politique et collective. Non, ils ne sont pas tous assez murs et responsables pour qu'on leur donne la possibilité de réaliser cet acte citoyen fort qu'est le vote. Déjà même à 18 ans et plus, certains ne sont pas en mesure de voter en conscience. L'adolescence est un moment charnière dans nos vies : identité, sexualité, sens des responsabilités... C'est un moment où l'on apprend, où l'on se forme. Pourquoi ce besoin de faire grandir notre jeunesse plus vite que la normale ? Cela ressemble de façon assez nauséabonde à un calcul politique, un bon coup pour contenter la jeunesse, et se séparer du problème.

Le passage de la majorité de 21 ans à 18 ans durant le mandat de Valéry Giscard d'Estaing correspondait à de véritables revendications, et a résolu un véritable problème. Cette proposition, c'est tout l'inverse. C'est un écran de fumée totalement démagogique proposé par un gouvernement en mal d'inspiration, à mille lieux des véritables problématiques que rencontre aujourd'hui la jeunesse. Optimiser le système éducatif qui laisse trop de jeunes sur le bord de la route, promouvoir la formation professionnelle, valoriser les cursus techniques et technologiques, permettre plus facilement aux ados qui le souhaitent d'accéder à la garde alternée, mettre enfin les moyens pour sortir de la galère les jeunes des quartiers défavorisés : tels sont les chantiers que le gouvernement doit entreprendre. Avant de parler de «pré-majorité» ou de droit de vote à 16 ans, les politiques doivent tout faire pour éviter que la jeune génération vive moins bien que ses parents.

La barrière de la majorité à 18 ans ne doit pas faire peur, ou susciter de la réticence. Elle n'est pas là pour sanctionner mais pour protéger. Et dans une société où le quotidien est parfois si dur, ne soyons pas pressés de faire de nos adolescents des adultes. Permettons leur de rester encore un petit peu innocents. Laissons leur le temps de former leur esprit, pour qu'un jour, le bulletin qu'ils déposeront dans l'urne aie vraiment un sens.

- Kevin Dufrêche


afp

ÉGLISE CATHOLIQUE
QUELS CHANGEMENTS ?

Le 13 Mars 2013, Jorge Mario Bergoglio, alors archevêque de Buenos Aires et cardinal, change de nom pour devenir le Pape François, en mémoire de Saint François d'Assise et de son engagement pour la paix et auprès des pauvres. Celui-ci, habillé simplement pour la cérémonie d'inauguration le 19 Mars 2013, se voit remettre le palium pétrinien et l'anneau du pêcheur qui a pour particularité d'être en argent et non en or comme pour ses prédécesseurs. Ceci peut paraître insignifiant sur le moment, mais il s'avèrera représentatif d'un pontificat humble, avec les pauvres comme centre d'attention et la paix comme objectif, qui tranche radicalement avec son prédécesseur Benoit XVI, qui lui montrait au grand jour la richesse de l'Église.

Lors de son inauguration le 24 Avril 2005, le maintenant ex-pape Benoit XVI était entièrement vêtu de vêtements couleur dorée, et faisait son apparition dans la célèbre « Papemobile ». Dès lors, sa réputation de Pape « bling-bling » se met en place. L'inauguration du Pape François s'est, elle, passée entièrement différemment. En premier lieu, pour sa première apparition après la décision du conclave, celui-ci décide de se vêtir d'une robe simple, blanche, marquant ainsi sa volonté de revenir à une Église humble.

Ceci n'est que l'inauguration. Là où le Pape François déclenchera une véritable révolution au sein de l'Église sera pour ses déclarations particulièrement novatrices. Tout d'abord, une réforme de la curie romaine. Le 31 Août 2013, le pape nomme Pietro Parolin aux fonctions de secrétaire d'État du Saint-Siège. Celui-ci, conscient de la volonté du pape à réformer la curie, déclare que le « célibat des prêtres n'est pas un dogme et on peut en discuter car c'est une tradition ecclésiastique. » L'Église serait-elle en train de se diriger vers une ouverture du mariage aux prêtres ? Dans tous les cas, le seul fait de mettre ce célibat au sein des questions de la réforme est déjà une nouveauté.
Toujours dans l'optique des réformes, le pape a une vision personnelle de l'Église et veut ainsi centrer ses futurs changements sur la direction que prendrait l'Église selon lui, c'est-à-dire vers une « spiritualité mondaine ». Il critique ainsi : " l'Église mondaine qui vit repliée sur elle-même et pour elle-même. Cette analyse devrait apporter un éclairage sur les changements et réformes possibles qui doivent être faites pour le salut des âmes ". Ainsi, ce narcissisme théologique, cette Église « autoréférentielle » est dans la ligne de mire des réformes que veut apporter le nouveau Pape. Il considère de plus que le but de L'Église est d'aller là où frappent la misère, l'injustice et l'intolérance. Pour ne donner qu'un exemple marquant, lors du Jeudi saint du 28 Mars 2013, celui-ci se rend au centre de détention pour mineurs de Casal del Marmo et lave les pieds des détenus, dont ceux de deux femmes, l'une Italienne catholique l'autre Serbe musulmane. Il déclare ainsi que « Je le fais avec amour, pour moi qui suis évêque et prêtre, c'est un devoir. », considérant son geste comme « un signe qui est une caresse de Jésus ».

Toujours dans son optique de paix, sociale et économique ; le Pape François à l'occasion de la Fête du Travail, appelle les politiques à « relancer le mar-



afp

ché du travail ». Il veut ainsi lutter contre le chômage qui pour lui est le résultat « d'une vision économique de la société fondée sur le profit égoïste en dehors des règles de justice sociale ». En effet, il considère le travail comme la base de la dignité humaine et condamne le travail d'esclave, à qui on ne verse pas un salaire juste.

Toutefois, là où le Pape François est devenu la source d'un véritable retentissement est pour son entretien aux revues jésuites, entretien publié simultanément en Septembre 2013. Ses déclarations seront décrites par les commentateurs « d'ouverture historique », de « révolutionnaires », ou encore « d'aggiornamento ». Dans ce récit de trente pages, le pape aborde différentes questions concernant le but de l'Église et son organisation : en premier lieu, il considère l'Évangile avant la doctrine. C'est-à-dire que l'Église peut être comparée à un « hôpital de campagne » après une bataille : on en attend qu'elle soigne les blessures « avant d'aborder le reste », il explique ainsi que « l'ingérence spirituelle dans la vie des personnes n'est pas possible ». Il prône ainsi une ouverture pour ramener l'Église vers un nouvel équilibre sans quoi « l'édifice moral de l'Église risque lui aussi de s'écrouler ». En second lieu, concernant son organisation, le Pape François met au jour une perspective nouvelle et révolutionnaire : il considère en effet nécessaire « d'agrandir les espaces pour une présence féminine plus incisive dans l'Église ». Serait-elle l'aurore d'une ouverture de l'Église aux femmes au sein des rangs plus élevés ? Toujours dans l'optique d'un changement dans l'organisation, il prône aussi une importance plus grande des petites églises locales. Il considère en effet que la décentralisation est nécessaire, que l'Église doit apprendre des autres confessions chrétiennes, orthodoxes par exemple.

Beaucoup ont considéré à tort que le Pape François était en faveur du mariage homosexuel et de l'adoption pour ces couples. Bien qu'il n'en soit pas favorable, celui-ci considère néanmoins que les personnes homosexuelles « doivent être accueillies avec respect, compassion et délicatesse. On évitera à leur égard toute marque de discrimination injuste. » Ainsi, même en condamnant l'acte homosexuel car il « ferme l'acte sexuel au don de la vie », il considère les homosexuels comme faisant entièrement partie de la société en tant qu'être humain et doivent pour cela être traités avec respect et dignité. Position qui tranche radicalement avec ses prédécesseurs qui considéraient l'homosexualité comme un mal empoisonnant la société, et que les homosexuels sont des malades mentaux dont il faut s'occuper. Ainsi, le Pape François entretient une position presque double sur ce sujet : d'un côté il s'oppose au mariage homosexuel (comme en 2010 lors du projet de loi argentin pour ouvrir le mariage à deux personnes du même sexe), mais de l'autre il ne condamne en aucun cas les personnes homosexuelles.

L'homosexualité entre ainsi dans un débat plus large qu'est la sexualité pour l'Église; l'éducation sexuelle est pour cela un grand centre de réflexion : avant d'avoir été nommé pape, le cardinal Bergoglio tiendra ces propos « Je crois qu'il doit y en avoir durant toute la phase de croissance des enfants, adaptée à chaque étape. En réalité l'Église


afp

a toujours donné une éducation sexuelle, même si j'admets qu'elle ne l'a pas toujours fait de manière adéquate. Ce qui se passe c'est qu'actuellement un grand nombre de ceux qui agitent les drapeaux de l'éducation sexuelle la conçoivent comme séparée de la personne humaine. Au lieu de compter sur une loi pour l'éducation sexuelle, pour que la personne soit totale, pleine, pour l'amour, on tombe alors dans une loi pour la génitalité. Et notre objection est là. Nous ne voulons pas que la personne humaine soit dégradée. C'est tout ! » Cette vision de l'éducation sexuelle perdurera-t-elle pendant sa papauté ?

Un point cependant sur lequel le pape n'innove pas est sur l'avortement et l'euthanasie. Pour l'euthanasie, il s'y est opposé publiquement, suivant ainsi la doctrine traditionnelle de l'Église. Pour l'avortement, il adopte un point de vue conforme à la tradition mais en lui donnant un angle différent. Pour lui, l'avortement est un sujet qui dépasse le seul domaine religieux et touche beaucoup plus à l'éthique. Il déclare ainsi que « La femme enceinte ne porte pas en elle une brosse à dents, ni une tumeur. La science enseigne que dès le moment de sa conception le nouvel être possède tout son code génétique. C'est impressionnant. Ce n'est donc pas une question religieuse, mais une question clairement morale avec des bases scientifiques, car nous sommes en présence d'un être humain. » Ainsi, le pape François, au lieu de se faire une opinion basée sur les principes chrétiens comme le faisaient ses prédécesseurs, utilise la science pour forger son argumentation en désaccord avec dépénalisation de l'avortement, même en cas de viol (loi de 2012 en Argentine autorisant l'avortement en cas de viol).

Le Pape François est donc considéré comme un pape novateur, qui propose une vision nouvelle du clergé et de l'Église, des principes promulgués par celle-ci ainsi que de son organisation interne. Il innove sur le point de l'attitude qu'a à adopter l'Église en matière d'humilité et de respect face aux autres personnes qui ne sont pas forcément de la même confession ou qui ne suivent pas forcément la doctrine chrétienne. Toutefois, sa position sur l'avortement et l'euthanasie reste inchangée par rapport aux précédents papes. Mais en considérant son ouverture d'esprit, sa tolérance et son respect pour autrui, peut-on envisager une Église qui, au lieu de condamner le différent, l'embrasserait et l'intègrerait dans sa position politique et sociétale ? Bien que la position de la femme reste en quelque sorte hiérarchiquement inférieure à celle de l'homme, peut-on tout de même considérer l'Église comme progressant vers une équité, une représentation égale des hommes et des femmes dans les hauts rangs du clergé ? Quel que soit la direction que prendra le nouveau Pape, ses écrits, ses déclarations et ses entretiens ont déjà apporté une nouvelle vision de la foi et de l'Église comme porteur d'un message de paix et de tolérance.

- *Anna Soer*

LE PRIX NOBEL DE LA PAIX, OBSOLÈTE ?



Ahmet Uzumcu, directeur général de l'OIAC, récompensée en 2013

Selon les volontés définies dans le testament d'Alfred Nobel, le prix Nobel de la paix récompense « la personnalité ou la communauté ayant le plus ou le mieux contribué au rapprochement des peuples, à la suppression ou à la réduction des armées permanentes, à la réunion et à la propagation des progrès pour la paix ». Cela englobe les champs concernant la lutte pour la paix, les droits de l'homme, l'aide humanitaire, la liberté. Ce prix est annuel, et fut attribué pour la première fois en 1901. Il peut récompenser plusieurs personnes ou institutions (deux voire trois).

Le Parlement norvégien nomme un comité chargé de choisir les lauréats du prix Nobel de la paix, contrairement aux autres prix qui sont sélectionnés par l'Institution académique suédoise. D'ailleurs, contrairement à ceux-ci, décernés lors d'une cérémonie royale le 10 Décembre à Stockholm, le prix Nobel de la paix est remis à Oslo car la Suède et la Norvège relevaient en 1901 de la même Couronne avant le divorce de ces deux pays en 1905 ; du fait de cette séparation, un arrangement fut trouvé concernant les prix Nobel et la Norvège hérita de celui de la Paix. Il était doté d'un montant de 10 millions de couronnes suédoises (un peu plus d'un million d'euros), réduit à 8 millions de couronnes suédoises (un peu plus de 900.000 euros).

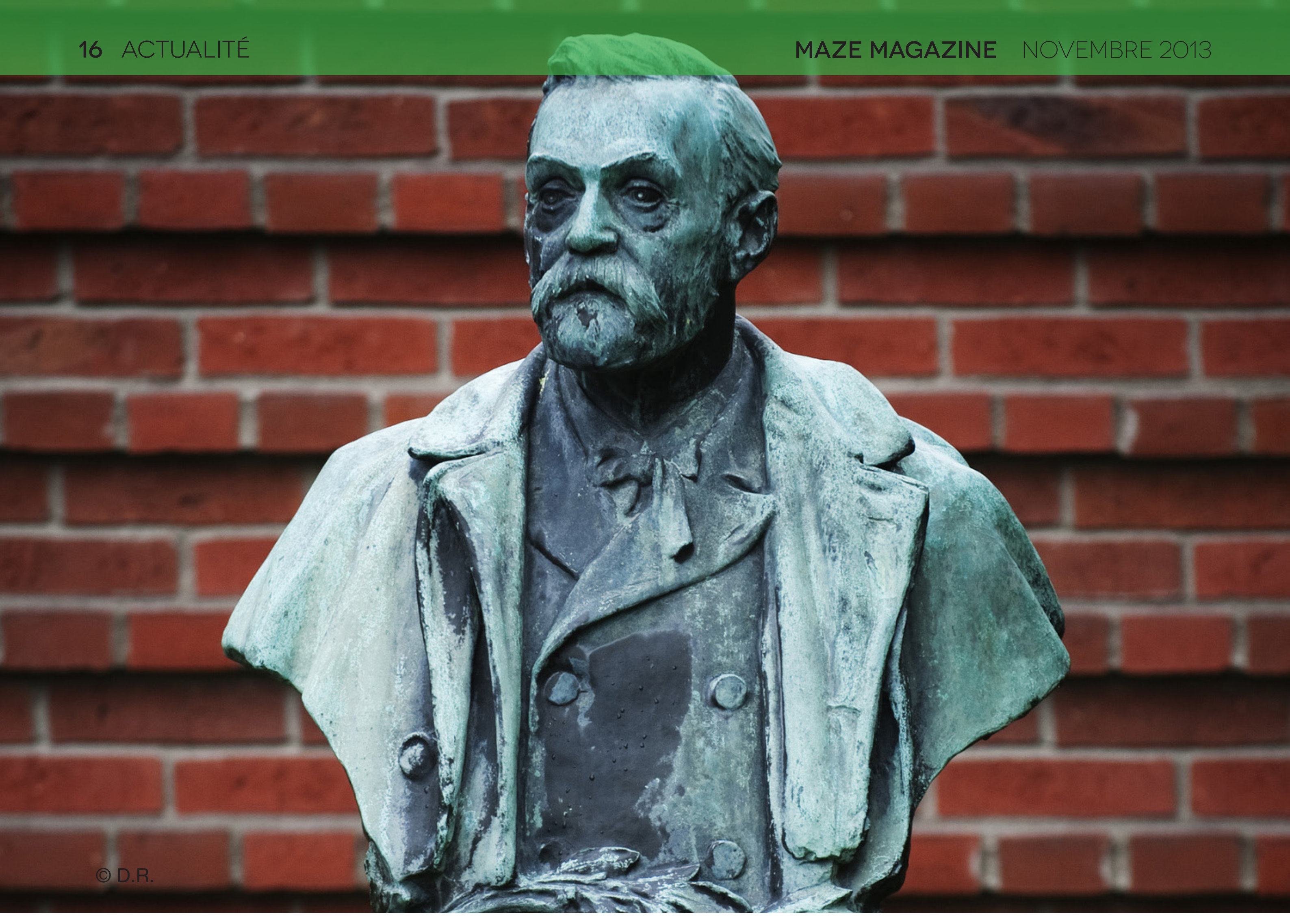
Des prix souvent controversés : historique.

Bien qu'issu de l'occident au départ, l'origine des candidats au prix n'en est pas moins très cosmopolite. C'est d'ailleurs un facteur de plus qui fait que cette récompense est d'une importance politique toute particulière. On peut citer Aung San Suu Kyi à qui le prix Nobel de la paix fut attribué en 1991 pour son comportement face à la junte birmane, ou celui plus récent de Liu Xiaobo en 2010 pour sa résistance à l'égard du gouvernement chinois. Cependant, l'attribution de ce prix est parfois controversée.

L'un des prix les plus controversés est celui décerné à Carl von Ossietzky en 1936, qui a conduit deux membres du comité à démissionner. Le roi Haakon VII de Norvège était même absent lors de la cérémonie de remise des prix, et la presse conservatrice norvégienne a condamné l'attribution du prix. Carl von Ossietzky était un intellectuel pacifiste, condamné pour avoir publié des informations sur le réarmement clandestin de l'Allemagne. Le prix avait conduit Adolf Hitler, alors chancelier, à interdire tout Allemand à recevoir l'un des prix Nobel dans le futur. Ce prix n'aura pas été mentionné dans la presse allemande.

En 1973, c'est Henry Kissinger qui reçoit le prix Nobel de la paix, en même temps que le leader vietnamien Le Duc Tho pour leurs travaux sur les accords de Paris, qui avaient mis fin à la guerre du Vietnam. Cependant, Kissinger était secrétaire d'État américain lors de l'Opération Condor, une vaste campagne d'assassinats et de répression anti-guérilla en Amérique latine. La paix n'ayant pas été atteinte pour Le Duc Tho, celui-ci refusa le prix tandis que deux membres du Comité norvégien démissionnèrent.

Le Président de l'Egypte, Anouar el-Sadate, a reçu le prix Nobel de la paix en 1978 avec le Premier ministre israélien Menahem Begin « pour l'accord de Camp David, qui a permis une paix négociée entre l'Égypte


© D.R.

et Israël ». Cependant, il faut noter la lutte contre la domination britannique des chefs des deux pays respectifs. De plus, le Premier ministre israélien à également été impliqué dans un complot manqué contre le chancelier allemand Konrad Adenauer.

Yasser Arafat, Shimon Peres et Yitzhak Rabin reçoivent conjointement le prix Nobel en 1994 en l'honneur de comportements politiques ayant favorisé les relations entre les pays du Moyen-Orient. Néanmoins, bon nombres de critiques se sont élevées contre Arafat notamment, décrit comme un « terroriste impénitent avec une longue tradition de promotion de la violence ». Le prix Nobel de la paix 2009 a été remis au Président américain Barrack Obama « pour ses efforts extraordinaires pour renforcer la diplomatie internationale et la coopération entre les peuples ». Non seulement c'est un prix qui surprend, puisqu'il est décerné neuf mois à peine après le début de son mandat, mais aussi a choqué, puisque le Président venait d'envoyer plus de 30 000 hommes en Afghanistan.

Le prix attribué en 2011 aux Libériennes Ellen Johnson Sirleaf et Leymah Gbowee, ainsi que la Yéménite Tawakkul Karman a également fait grincer les dents puisque la Présidente libérienne Ellen Johnson Sirleaf a par le passé soutenu la guérilla du sanguinaire Charles Taylor.

Enfin, l'an passé, en 2012, ce prix fut décerné à l'Union Européenne tandis que les pays du sud de l'Europe croulaient sous les politiques d'austérité imposées par la troïka en raison de la crise économique et financière qui s'est propagée en Europe.

Le prix Nobel de la paix 2013

Le prix Nobel de la paix a été décerné, le vendredi 11 Octobre 2013, à l'Organisation pour l'Interdiction des Armes Chimiques (OIAC). Cette organisation est actuellement chargée de superviser le démantèlement de l'arsenal chimique syrien, en dépit des pronostics qui donnaient la jeune Pakistanaise Malala Yousafzaï gagnante.

Méconnue du grand public, l'OIAC, dont le siège est à La Haye, a été fondée en 1997 pour mettre en œuvre et veiller à l'application de la convention internationale sur l'interdiction des armes chimiques signée le 13 Janvier 1993. L'OIAC s'assure de son application auprès des cent quatre-vingt-neuf Etats signataires. Elle est chargée de superviser à la fois la destruction irréversible des armes chimiques déclarées et l'arrêt des installations de production. «C'est une organisa-

tion profondément politique, dans laquelle on ne demande rien de moins aux Etats que de démilitariser. C'est, finalement, une organisation dédiée à la paix», affirme au Monde l'une des employés de l'organisation à La Haye. Le travail de l'OIAC a été mis en lumière depuis que la résolution 2118 du Conseil de sécurité de l'Organisation des Nations Unies l'a chargée, le 28 Septembre dernier, de superviser le démantèlement d'ici au 30 Juin 2014 de l'imposant arsenal chimique du régime syrien.

Focus sur l'OIAC : qu'en penser ?

Cette récompense a été saluée par le secrétaire général de l'ONU, Ban Ki-moon, du fait qu'elle marque un symbole, arrivant presque cent ans après la première attaque à l'arme chimique et cinquante jours après une révoltante utilisation de ces armes en Syrie. » Mais, anticipant d'éventuelles controverses, l'organisation du prix Nobel a tenu lors de l'annonce du nom du lauréat à préciser que cette distinction n'a «pas été accordée à cause de la Syrie mais pour son travail de longue date», affirmation répétée sur le compte Twitter du prix. Ces propos montrent bien les protestations inhérentes à l'attribution du prix Nobel de la Paix.

Bien que le comité tente de se détacher de l'actualité, cette dernière semble pourtant bien être un critère important – et absent de la liste d'Alfred Nobel – qui le rattrape dans ses choix. On pourrait bien sûr prôner la bienveillance de cette récompense à l'OIAC qui permet de souligner les efforts et le besoin de se débarrasser de telles armes comme l'a déclaré le président du comité, Thorbjørn Jagland, de même que le directeur général de l'OIAC, Ahmet Uzumcu, a affirmé : «Je sais que le prix Nobel de la paix nous aidera dans les mois qui viennent à promouvoir l'universalité de la convention». Cependant, ces propos dans une certaine mesure, tendent à souligner une instrumentalisation du prix Nobel de la paix afin d'en faire une pub, un moyen de promulguer son détenteur. L'OIAC était en effet méconnue du grand public avant de recevoir ce prix. De plus, le fait que l'organisation ait reçu ce prix porte à confusion. En effet, on pourrait penser qu'il s'agit d'une récompense pour les efforts faits en Syrie, cependant, il n'en est rien : la guerre civile continue, encore et toujours plus sanglante.

Certes, la reconnaissance d'une organisation internationale de désarmement est toujours positive et importante. Son travail et son but ne peuvent être dénigrés. Le fait que l'OIAC ait reçu le prix Nobel de la paix est un hommage appuyé et réitéré à la sécurité mondiale, à la paix, au multilatéralisme, à la coopération internationale et à la diplomatie. Cependant, même si l'organisation a certes réalisé un travail considérable depuis sa création, sa mission n'est pas terminée : les Etats-Unis et la Russie, qui devaient avoir détruit leurs stocks de manière définitive avant la date limite d'Avril 2012, ne l'ont pas fait. De plus, de récentes révélations ont montré que les Etats-Unis et le néoconservateur John Bolton avait participé à l'organisation du départ du premier directeur de cette organisation en 2002. Le Brésilien José Bustani était jugé trop indocile et faisait obstacle, par son sérieux et son application au travail, au plan de guerre contre l'Irak.

Enfin, le simple fait que l'OIAC ait pu être manipulée de façon à voir son premier directeur partir pose la question de la légitimité de l'obtention du prix Nobel. En effet, non seulement il s'agit d'une organisation d'origine étatique, c'est-à-dire née par la volonté des Etats afin d'appliquer une convention internationale, mais en plus cette dernière semble être à leur disposition, malléable selon leurs envies. Ainsi, la création même de l'OIAC impliquait dès le départ sa lutte contre la prolifération des armes chimiques, et de façon intrinsèquement liée et sous couvert de réussite, sa participation à la paix mondiale. C'est-à-dire que cette structure bureaucratique ne fait que suivre son but plutôt que de poursuivre contre vents et marées un idéal à défendre quoi qu'il en coûte. Obéir à son devoir ne fait pas de quelqu'un une personne digne du prix Nobel de la paix. De plus, on peut se demander comment il possible de récompenser un dispositif institutionnel d'origine étatique aussi influençable. Le combat pour la paix n'est-il pas supposé incarner une bataille contre tout abus de pouvoir, toute manipulation, toute corruption ?

La valeur du Prix Nobel de la paix aujourd'hui.

Le prix Nobel de la paix devrait être attribué pour une lutte positive, un investissement durable et volontaire pour la paix. Récompenser tout dispositif institutionnel étatique, bureaucratique, dont le but ontologique même est d'assurer la paix ne semble pas en accord avec l'idéal de cette lutte. Un prix se mérite, s'attend et félicite l'initiative, la bravoure personnelle ; il faut en être digne et savoir l'honorer. Les divers exemples cités ci-dessus tendent à montrer la dégradation progressive des critères de choix du prix d'Alfred Nobel. Promouvoir un ou plusieurs Etats, soutenir une politique spécifique, appuyer un fait d'actualité... L'intégrité d'un prix aux meilleures intentions semble malheureusement être compromise aujourd'hui.

- Manon Vercouter

LES RENDEZ-VOUS DE L'HISTOIRE

Chaque automne, l'histoire enchante les rues de la ville de Blois, en région Centre. Connue pour les épopées de Jeanne d'Arc, la ville accueille chaque année pendant trois jours les Rendez-vous de l'histoire, ensemble de conférences de grands historiens, journalistes, et ministres parlant d'un thème précis. Cette année, en raison du centenaire du conflit mondial 1914-1918, la Guerre était à l'honneur.



Cette année, le réalisateur Bertrand Tavernier était le président. Mais certains grands noms de la société sont venus débattre avec le public et les étudiants. Entre autres, la journaliste Florence Aubenas ou les ministres Aurélie Filippetti (ministre de la Culture) et Jean-Yves Le Drian (Ministre de la défense), celui-ci d'ailleurs ayant débattu sur la Guerre en Syrie.

De grandes conférences ont eu lieu au sujet des différents moments de l'Histoire de la Guerre : Les tactiques de Guerre de la période archaïque, les mentalités des soldats au Moyen-Âge, les imaginaires de guerre ou encore la propagande. Mais une conférence m'a vraiment marqué tellement elle était envoûtante, quoique un peu difficile : La Grande Guerre, vérités officielles et controverses historiographiques.

Aux origines de la Grande Guerre : Vérités officielles et controverses historiographiques

Quatre intervenants ont débattu chacun leur tour sur un fait majeur des origines de la Guerre, sous un point de vue politique.

Jean Michel Guieu, Maître de conférences en histoire contemporaine des relations internationales et de l'intégration européenne, et professeur à l'Université Pars 1 Panthéon-Sorbonne. Il évoqua tout d'abord les origines historiques de la Grande Guerre. Puis, il expliqua le rôle important des documents diplomatiques, recueillis plus tard en livres de couleur.

Vincent Laniol, agrégé d'Histoire. Il prépare actuellement une thèse sur « La Conférence de la Paix de 1919 », dirigé par Robert Frank. Il évoqua les controverses historiographiques de l'article 231 du Traité de Versailles.

Robert Frank, un historien français, agrégé d'histoire et spécialiste des relations internationales. L'historien expliqua le rôle très important de Pierre Renouvin, à l'origine du recueil des documents diplomatiques.

Gerd Krumeich, historien allemand spécialiste de la Première Guerre Mondiale. Il est professeur à l'Université de Düsseldorf. Il parla très rapidement, pris par le temps, du point de vue et des sensibilités allemandes de l'époque, comment la population ressentait cette lourdeur dans le prix à payer.



Les documents diplomatiques sont des textes écrits au service de la politique étrangère d'un pays. En effet, ils sont publiés et provoqués par la guerre. L'apparition en France de ces dires ont été l'évocation des origines de la guerre franco-allemande de 1870-1871.

Ces textes ont été de véritables enjeux stratégiques et politiques dans le règlement des conflits. En novembre 1906, le baron de Courcel énonça que « les documents diplomatiques sont des armes pour défendre l'intérêt du pays ».

En France, ces recueils seront mis sous le nom de « Livre Jaune ». Les historiens prenant leur temps, ces livres sont très longs à écrire. Par exemple, la période d'écriture des documents de la guerre de 1870 est 1907-1932. Mais, très rapidement, les livres seront critiqués et créeront des questionnements sur l'origine de la guerre, car chaque pays a sur celle-ci une version différente.

La rédaction de ces cahiers par les professeurs respectent des principes fondamentaux :

Ils doivent respecter l'ordre chronologique, contrairement aux américains qui, eux, mélangent les ordres thématiques et géographiques.
Les textes doivent être reproduits intégralement dans leur version originale.
La notation des documents permet la consultation beaucoup plus simple, et ainsi accessible à tous.
Les différences d'origines de la Guerre pendant la Première Guerre Mondiale relèvent des controverses historiographiques

Jean-Michel Guieu débuta son discours en nous rappelant les faits principaux du déclenchement de la Grande Guerre, avant d'expliquer la bataille entre les pays sur la question des responsabilités du déclenchement du conflit, avant même le début de celui-ci.

Un discours chronologique sur l'origine de la Grande Guerre débuté par Jean-Michel Guieu



Le 28 juin 1914, l'attentat de Sarajevo éclate. L'archiduc François Ferdinand meurt ainsi que sa femme, héritier du trône de l'Empire austro-hongrois, tué par un nationaliste serbe, Gavrilo Princip.

S'ensuivent les entretiens de Postdam, le 5 et 6 juillet 1914 à Berlin. Guillaume II ainsi que le chancelier allemand reçoivent les représentants de l'Autriche-Hongrie. Le Gouvernement allemand propose une alliance avec l'allié, en disant que le moment est « si favorable ». Le rôle de la France commence à s'affirmer à partir du 20 juillet, jusqu'au 23 juillet. Le président français, Raymond Poincaré et le Président du Conseil Viviani se rendent à Saint-Pétersbourg. Le Gouvernement Russe promet « d'exécuter les obligations de l'Alliance ». Ainsi, ils sont convaincus que les français veulent agir en commun pour éviter le désordre total dans l'organisation militaire et politique. Mais, le 23 juillet 1914, lorsque Poincaré et Viviani sont en Rus-


© Amélie Debray

sie, de l'autre côté, l'Autriche-Hongrie amène à un ultimatum sur la Serbie. Sur toutes les exigences que l'Empire demande, le 25 juillet, la Serbie en accepte un peu moins de 10 : il y a une acceptation partielle.

N'étant que peu inspirée par cette acceptation, l'Autriche-Hongrie déclare la guerre à la Serbie le 28 juillet 1914. Quelques heures plus tard, la Russie se sentant brusquée, organise une mobilisation générale. Le 31 juillet, l'Allemagne envoie un ultimatum de 12 heures à la Russie en exigeant que l'armée soit levée. Le même jour, elle envoie un second ultimatum à la France en demandant à la France d'enlever la neutralité et de s'appliquer. Ainsi, le lendemain, la France procède à une mobilisation générale. Le 2 août, l'Allemagne viole la neutralité du Luxembourg en intégrant le territoire. La France se déclare trahie et entre en guerre contre l'Empire de Guillaume II le 3 août 1914.

En plus d'avoir mis les pieds sur les terres luxembourgeoises, l'Allemagne envahit la Belgique. Territoire fort attaché à la Grande-Bretagne et lié par le traité de 1831 accordant la neutralité à ce petit État, elle lance un ultimatum à l'Empire, mais il ne change pas d'avis. Le 4 août, la déclaration de guerre est déclenchée.

La question des responsabilités du déclenchement du conflit a animé le débat.

Très rapidement, sentant le conflit arrivé, les belligérants vont chercher à démontrer leur innocence quant à l'origine du conflit par les livres de couleurs. Ces livres sont des recueils de documents diplomatiques. Le livre bleu est associé à la Grande-Bretagne, le jaune à la France, le blanc à l'Allemagne et le orange à la Russie.

Les pays ont anticipé l'arrivée d'une guerre mondiale. Les auteurs ont donc commencé l'écriture même de ces livres avant le déclenchement de la Guerre. Chaque livre, donc chaque pays, possède son opinion politique sur la genèse de la Grande Guerre :

Le livre blanc allemand est daté du 3 août 1914. Il permet de prouver l'innocence de l'Allemagne. Durant les années 20 et le développement des critiques, il est caractérisé par Pierre Renouvin « du plus falsifié ». L'opinion allemande dénonce la Russie comme le responsable principal.
Le livre bleu anglais, lui, est écrit le 6 août 1914. Il est un véritable succès car il est écoulé à 10 000 exemplaires. Les thèses présentes dans cet écrit sont défendues par le Gouvernement et par des historiens qui, en septembre 1914, publient un ouvrage expliquant ce livre de couleur, et dénonçant l'Allemagne.

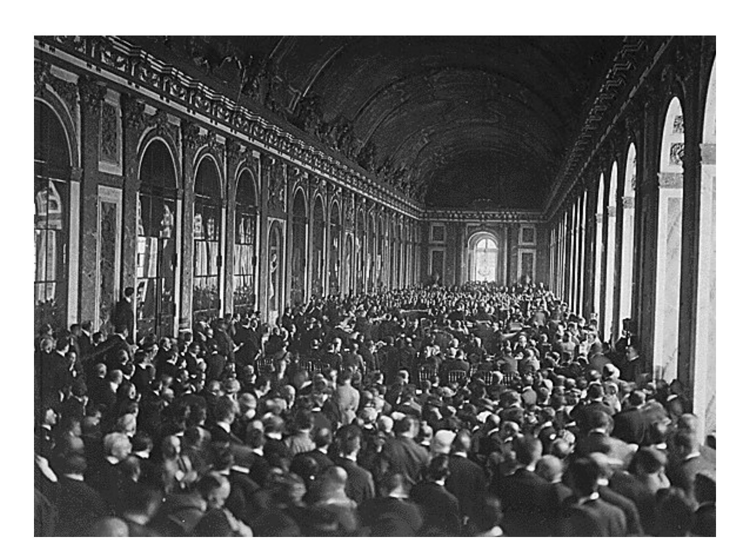
Le livre jaune français, lui, intervient un peu plus tard, en Novembre 1914. Cet ouvrage, tout comme la Grande-Bretagne, dénonce l'Allemagne comme responsable du conflit. Il est un succès faramineux

puisque, quatre jours après le lancement, il est vendu à 10 000 exemplaires et 200 000 à la fin de la Grande Guerre. Cet ouvrage est considéré comme le premier outil de la guerre psychologique faisant rage en Europe.

Ces livres, défendus activement par des philosophes, sont rapidement critiqués par des historiens, politiques et par des philosophes.

Par exemple, le juriste et avocat Richard Grelling, exilé en Suisse pendant la Première Guerre mondiale, critique, tout comme Hermann Fernau, l'Allemagne qu'il rend responsable de la guerre, dans son ouvrage « J'accuse » paru à Lausanne en 1915. Il va aboutir à la conclusion que le Parlement allemand souhaitait plus la guerre que la Serbie. Il en vient à adopter le terme de « Guerre impérialiste ». Cette théorie de l'impérialisme va être reprise par les socialistes, dont Lénine en 1916, qui selon eux permet d'obtenir une puissance forte et grandissante.

Pour ces penseurs, la guerre a été due à un système diplomatique fermé et le seul moyen d'y remédier est d'instaurer une démocratie.



Mais à la fin de la guerre, une controverse historiographique va changer les opinions et créer une polémique : L'article 231 du traité de Versailles.
L'article 231 du Traité de Versailles par Vincent Laniol, synonyme de polémiques

L'article 231 est considéré comme une condamnation morale. Aussitôt les conflits arrêtés, la conférence de la Paix en janvier 1919, présidé par le Président Wilson, met fin à la guerre. Le traité concernant Versailles se déroule dans la Galerie des Glaces dans le Château de Versailles et est signé le 28 juin 1919. Début mai, les projets de loi sont tous votés. Bien sûr, à leur sortie, tous les articles ont fait polémique, surtout l'article 231 qui dit : « Les Gouvernements alliés et associés déclarent, et l'Allemagne le reconnaît, que l'Allemagne et ses alliés sont responsables, pour les avoir causés, de toutes les pertes et de tous les dommages subis par les Gouvernements alliés et associés et leurs nationaux en conséquence de la guerre, qui leur a été imposée par l'agression de l'Allemagne et de ses alliés.»

La polémique réside dans la condamnation morale que cet article impliquait (même si ce n'était pas son objectif), parce que la majorité de l'opinion allemande ne l'admit pas et que cette attitude fragilisa dès le début la République de Weimar qui avait dû l'accepter.
Tous les acteurs de Versailles sont convaincus de la culpabilité morale de l'Allemagne d'avoir déclenché cette guerre. Mais cette convection de la culpabilité n'a pas été à l'origine de la création de l'article 231, mais de l'article 227 : Les accusations alliées et associées mettent en accusation publique Guillaume II de Hohenzollern, ex-empereur d'Allemagne, pour offense suprême de la morale internationale et l'autorité sacrée des traités.

L'origine de cet article est si lourd, si accusateur.

Pour les historiens, il faut chercher l'origine de l'article dans les différentes opinions des belligérants. Le but principal de ce texte était de donner des conditions juridiques à la réparation. Mais la publication trame son origine dans un compromis entre les États-Unis, la France et la Grande-Bretagne. Alors que le premier préférerait une pré-armistice, le second voudrait anéantir totalement l'Allemagne. Enfin, Lloyd Georges, premier ministre anglais veut voir l'Allemagne payer économiquement et juridiquement les réparations, sans toutefois anéantir le peuple. Ils usent donc d'une forme de compromis, basée sur une formule de responsabilité théorique de l'Allemagne.

Deux grands moments de l'article 231 posent réellement problème au peuple allemand qui le considère ainsi comme un «Diktat» :

« Pour les avoir causés » : Pierre Renouvin énonce que les pays veulent signifier à l'Allemagne qu'elle a eu une grande responsabilité civile.
« qui leur a été imposée » : Ici, Renouvin dit que c'est l'initiative de l'hostilité.
Il y a donc un fondement juridique à cette responsabilité théorique. Les mesures prises par l'Allemagne face à cet article sont peu nombreuses mais réelles. L'Allemagne réagit rapidement. En effet, le 4 avril 1919, le ministre des affaires allemand énonce qu'il prépare une campagne contre la culpabilité.


© Amélie Debruy

Dans l'opinion allemande, le traité de Versailles est perçu comme une trahison.
La première tâche que l'Allemagne a dû faire lorsque le Traité est sorti a été de le traduire. En effet, le texte était disponible en français et en anglais. Mais, en le traduisant, ils changent le « pour les avoir causés » en « comme les investigateurs ». Cela n'a évidemment plus la même portée juridique, car pour l'Allemagne, la Russie doit se tenir responsable.

Le plus surprenant, c'est que les alliés ne changeront jamais le terme et n'exigeront jamais aux allemands de remettre le terme initial. Le 16 juin 1919, le texte va être violemment accusateur contre la guerre et les faits allemands. Les citoyens de Weimar, et la jeune République, vont être forcés d'approuver ce traité mais n'accepteront jamais les articles 227 et 231. Mais les alliés sont trop attachés à leur fierté, surtout Clémenceau. Le Traité ne sera ainsi jamais modifié. La plupart des controverses historiques et des documents démocratiques ont été examinés par Pierre Renouvin.

Pierre Renouvin raconté par Robert Frank

Pierre Renouvin est né à Paris en 1893. Il réussît son agrégation d'histoire et de géographie en 1912, alors qu'il n'avait que 19 ans.

En 1915, il part à la guerre mais est très vite blessé. En effet, en 1917, il est contraint de se faire amputer un bras sur le Chemin des Dames. Revenu de la guerre en tant qu'invalide, il fait une thèse sur « Les assemblées provinciales en 1787».
Très vite, après son intégration dans le monde des archives, il se met à les étudier. En 1923, il dénonce l'image du militarisme français après l'hyperinflation de la République de Weimar. En effet, les alliés refusent d'aider l'Allemagne à retrouver ses équilibres économiques. Pour certains juristes, historiens et philosophes, dont Renouvin, cet abandon des alliés est une trahison pire que l'article 231 du Traité de Versailles.

En 1932, il insiste sur le fait que l'Allemagne possède une responsabilité civile et non morale. Pour lui, les belligérants « ont fait la guerre pour le Droit ».

Bien sûr, il est impliqué dans la naissance des documents diplomatiques. Entre 1932 et 1935, il dirige 13 tomes de documents diplomatiques sur l'origine de la Grande Guerre. Mais il sera critiqué par un autre historien, Isaac. En effet, il dit que Renouvin n'a pas assez insisté sur la Russie, l'Autriche-Hongrie et la Grande-Bretagne. Il ne se contente que des responsabilités civiles allemandes sans compter les autres belligérants. Pierre Renouvin a donc apporté une révolution épistémologique. L'opinion publique en devint presque consentante.

Conclusion par Gerd Krumeich

La conférence finissait par les paroles de Gerd Krumeich. Bien que le temps soit restreint, il évoqua tout de même les sensibilités allemandes de l'époque. Dans l'article 232, les allemands ont remplacé le terme « agression » par « attaque ».

De plus, les allemands ont été choqués lorsqu'ils ont appris qu'il y avait eu près de 11 millions de morts. Leur culpabilité attribuée par le traité de Versailles les rendit muets. Il fut en effet impossible pour la population allemande de penser être responsable de cette atrocité.
Il ajouta aussi qu'aucun document ne vient égaler les documents de Renouvin sur la Crise de Juillet.

- *Sur place, Baptiste Erondel*



© D.R.

LE DOSSIER : ÉDUCATION

HARO SUR LA RÉFORME !

La réforme des rythmes scolaires rétablissant la semaine de quatre jours et demi en maternelle et en primaire est entrée en application à la rentrée 2013 pour les écoliers de près de 4 000 écoles françaises. Une évolution qui ne se fait pas sans accrocs.

C'était une des réformes emblématiques proposées par François Hollande lors de sa prise de fonction : le retour à la semaine de quatre jours et demi, avec école le mercredi matin, sans que cela change les 24 heures de cours hebdomadaires proposées précédemment. La volonté était de répondre aux injonctions de nombreux scientifiques qui appelaient à une meilleure répartition du temps scolaire pour réduire la fatigue des élèves et donc améliorer la qualité des apprentissages, tout en assurant un meilleur équilibre entre temps scolaire et périscolaire. La journée d'école est ainsi réduite en moyenne de 45 minutes, les élèves terminant en général vers 15h45 au lieu de 16h30 auparavant. Puis, jusqu'à 16h30, les élèves doivent en toute logique être pris en charge dans le cadre d'activités périscolaires liées aux projets éducatifs. Autre objectif : aligner le nombre de journées d'école sur nos voisins européens. Ainsi, au lieu d'une année scolaire de 144 jours, la réforme Peillon la fait monter à 180 jours, à l'exemple de la Grande-Bretagne où elle fait 190 jours, ou de l'Allemagne (208 jours).

Mais, dans la réalité, les situations sont plus complexes. En de nombreux endroits, les principes se heurtent à la réalité. C'est le cas de la ville d'Aubervilliers (Seine-Saint-Denis), qui a focalisé l'agitation médiatique. C'est une ville pauvre, où la quasi-totalité des quartiers se trouve en Zone d'Education Prioritaire (ZEP). Les grèves s'y sont prolongées : d'abord celle des animateurs demandant de meilleures conditions de travail ; puis ce sont les professeurs qui leur ont emboîté le pas en dénonçant le bazar mis par la réforme. Enfin, ce sont les parents qui ont poursuivi la contestation, par l'occupation de plusieurs écoles. L'établissement à la pointe de la contestation a été l'école primaire Robespierre. Là-bas, le souci vient du manque de locaux qui ne permet d'organiser que 12 des 26 activités périscolaires prévues. Mais les professeurs refusent de laisser leurs classes, du fait qu'ils y réalisent le lundi du soutien scolaire et le jeudi le rassemblement de l'équipe pédagogique. Les activités se font donc de manière improvisée, dans la salle informatique ou bien dans le réfectoire.

Par ailleurs, l'exemple inverse existe aussi. C'est le cas de la petite ville de Chambray, dans le département de l'Eure, de ses 11 000 habitants et de ses 800 élèves, dont l'exemple a été mis en avant par le



© D.R.

quotidien Le Monde. Là-bas, on y a mis en place un dispositif plus modeste, avec quatre activités, quatre soirs par semaine. La commune arrive à mettre l'argent suffisant pour lancer le dispositif. Cela lui coûte 241€ par enfant et par an, moins 50€ grâce au fonds « d'amorçage » mis en place par l'Etat et de 53€ versés par la Caisse d'Allocations Familiales (CAF). 85% des écoliers participent aux activités, ce que la commune souhaite voir comme un succès. Cela fait d'ailleurs émerger une première conclusion : plus la commune est d'une taille importante, plus les accrocs dans l'application de la réforme se font nombreux. Et cela est encore plus prégnant quand la grande taille d'une commune s'ajoute à une relative pauvreté, comme dans le cas d'Aubervilliers.

Globalement, le point noir à la réforme mis en avant par la communauté éducative et par les syndicats enseignants se trouve en maternelle. Elle provoque une réduction du temps de la sieste, les enfants ont tendance à être envoyés d'un adulte vers un autre et les activités proposées sont souvent peu adaptées aux 3-6 ans. Le gouvernement n'est pas resté sourd aux critiques et a réagi par le biais du ministre de l'Education Nationale, Vincent Peillon. Celui-ci a déclaré lors d'un déplacement le 14 octobre dernier que « la réflexion se poursuivait sur des directives concernant les enfants de maternelle » ajoutant qu'il fallait pour ces derniers « sortir d'un certain productivisme » et leur « donner le temps de souffler ».

La grande fatigue des enfants est aussi mise en avant. L'organisation de la journée mise en place par de nombreuses communes causerait un rythme plus saccadé. Les enfants auraient ainsi perdu leurs repères d'une part temporels, avec des changements d'horaire quotidiens, d'autre part humains avec des enseignants qui succèdent aux animateurs, et spatiaux, où la classe est tour à tour un lieu d'apprentissage régi par des consignes sanctuarisées et un espace de jeu et de détente où d'autres règles sont appliquées pour une même activité.

Les enseignants sont nombreux à plaider pour un retour des cours le samedi matin au lieu du mercredi. Mais cette hypothèse, évoquée un temps par les communes enrôlées dans la réforme dès 2013, a été évacuée en un clin d'oeil : impopulaire auprès des parents et trop chère pour les communes qui devraient ouvrir leur école une matinée de plus. Et cela ne réglerait pas le problème de l'accueil des activités périscolaires : où les enfants seraient-ils accueillis si de nouvelles structures d'accueil ne sont pas ouvertes ? Et par qui, puisqu'il n'y a pas assez d'animateurs, surtout dans les communes peu attractives ou isolées ?
Mais, en attendant que de véritables corrections soient apportées, certaines mairies socialistes se sont mises à communiquer à tout-va, à grands coups de campagnes d'information. À Paris, où les moyens ne manquent pas, on a sorti l'artillerie lourde. Sur Paris.fr, l'internaute peut s'abonner à des alertes d'informations ciblées sur les rythmes éducatifs (un thème plébiscité, avec près de 6 700 abonnés). Via une newsletter, un site dédié et force mails, le programme des activités organisées dans les écoles est largement diffusé.

Bref, le principe de la réforme est globalement accepté mais son application est très largement inégale.

- Samuel Ladvenu


© D.R.

LE DOSSIER : ÉDUCATION

QUELLE RÉUSSITE SCOLAIRE POUR LA FRANCE ?

Qu'est ce que la réussite scolaire ? Ce concept fait référence à l'acquisition de savoirs : les résultats scolaires et diplômes sont les indicateurs de cette réussite. On nous parle sans cesse d'un système éducatif français peu productif, pas assez performant ou encore mal organisé. L'éducation demeure un secteur où les réformes satisfont difficilement car elles concernent la formation des générations.

On retrouve un conflit d'intérêts entre différents lobbies (professeurs, entreprises, parents...). La réussite scolaire passe par l'apprentissage des connaissances essentielles pour pouvoir évoluer dans la société et participer à la vie active. Il faut savoir qu'un pays a besoin d'une main d'œuvre formée pouvant porter son innovation et donc entraîner de la croissance. La France obtient des scores moyens dans le rapport PISA 2009 (Programme international pour le suivi des acquis des élèves) concernant l'éducation dans les pays de l'OCDE (Organisation de coopération et de développement économiques). Le test PISA prend en compte la compréhension de l'écrit, les mathématiques et les sciences : la France totalise 496, 497 et 498 points pour une moyenne de l'OCDE de 493, 496 et 501. On peut voir que les résultats sont moyens et que des pays ont des résultats similaires (Irlande) voire supérieurs (Pologne) avec des PIB inférieurs à celui de la France.

Tout d'abord, pour mieux comprendre le système éducatif français et ses difficultés actuelles, il faut prendre en compte une donnée importante : un des facteurs de réussite à l'école est l'origine sociale. A partir des années 1960, l'école s'est comportée en ascenseur social grâce à l'augmentation des effectifs (génération du baby boom), la volonté du gouvernement (la durée de scolarisation passe de 14 à 16 ans pour augmenter la formation d'élite) et à la volonté des familles (poussée par l'augmentation du niveau de vie durant les trente glorieuses). Cependant, l'école ne joue plus ce rôle dès les années 70 et tend à devenir un outil de reproduction sociale. Le phénomène s'accentue dans les années 90. Ce sont les sociologues Bourdieu et Passeron qui en font le sujet central d'une étude, Les Héritiers, les étudiants et la culture, et mettent ainsi en évidence l'inégalité des chances. La question est « quelle est son origine ? » Une des bases de cette reproduction sociale, et donc de l'inégalité des chances, est l'origine sociale de l'élève : elle détermine son capital culturel (ensemble des connaissances amassées par un individu) expliquant ainsi l'inégalité entre les élèves de différents milieux sociaux. Cette « culture » est nécessaire dans le milieu scolaire et le niveau de qualification des parents influe souvent sur les résultats des enfants.

Ainsi 75.3 % d'enfants de cadres accèdent à un baccalauréat général contre 33.2% des enfants d'ouvriers en 2009. Cependant, il faut nuancer ces données avec l'évolution de l'obtention du BAC des gé-



nérations avant 1929 et des années 1980. En effet, 35% des enfants de cadres nés avant 29 obtiennent le bac contre 1% des enfants d'ouvriers alors que pour la génération de 80, 90% des enfants de cadres obtiennent le BAC contre 49% pour les enfants d'ouvriers. Ainsi, on observe une augmentation de 20% des écarts. Cependant, les enfants d'ouvriers ont rattrapé les enfants de cadres de la génération 39-48 qui avaient pris une grande avance. Bien que l'origine sociale soit importante, elle peut être dépassée par les élèves si les méthodes pédagogiques prennent en compte ces différences. Ainsi, la mise en place des Zones d'Éducation Prioritaire, crées en 1981 par M.Savary, ont pour objectif "la lutte contre l'échec scolaire et les inégalités sociales devant l'école" et "la démocratisation de la formation scolaire" (circulaire du 1er juillet 1981). Après avoir subi plusieurs modifications en Réseaux d'Ambition Réussite et Réseaux de Réussite Scolaire, les ZEP bénéficient surtout d'heures d'enseignement en plus, ce qui permet de baisser les effectifs dans les classes. On assiste à un succès mitigé. Tout d'abord, dans une partie des ZEP, l'homogénéité sociale s'est accrue : en effet certains collèges sont fuis par 30 voire 40% de la population scolaire et sont constitués de 80 à 90% d'élèves issus de l'immigration (Éducation & formations -n° 61-octobre-décembre 2001). Cette partie des ZEP est en difficulté avec un personnel éducatif qui change souvent (50% chaque année dans certains collèges). Cependant il existe une autre catégorie de ZEP qui engrange de très bons résultats, dont la recette du succès est « une taille plutôt modeste, un style de vie scolaire plutôt convivial, une bonne discipline et un bon climat, des exigences fermes, une forte exposition à l'apprentissage, des dispositifs de soutien importants, des pratiques pédagogiques innovantes et une direction attentive à la cohérence de ces pratiques » (A. Grisay). On assiste donc à un bilan mitigé mais il faut cependant noter que la création des ZEP est le premier pas dans la politique de lutte contre les inégalités des chances. Un autre exemple de ce combat est l'ouverture et la facilitation d'entrée dans des grandes écoles pour les élèves issus de milieux défavorisés, telles que Science Po Paris.

En France subsiste l'idée selon laquelle l'enseignement privé serait meilleur que le public. Il y a trois formes d'enseignement privé : l'enseignement sous contrat d'association (les enseignants sont rémunérés par l'État et l'établissement reçoit des subventions de la collectivité régionale concernée), sous contrat simple (les professeurs sont rémunérés par l'État) et hors contrat (contenu de l'enseignement libre avec la limite de l'obligation scolaire). Les facteurs motivant les changements du public vers le privé (ou l'inverse) sont les difficultés de l'élève, la recherche d'un meilleur enseignement, les affinités culturelles ou religieuses. Ils se situent souvent à la fin du CM2 et à la fin de la troisième (Éducation & formations - n°69 - Juillet 2004). Cependant, s'il est prouvé qu'un élève ayant passé tout son secondaire dans un établissement privé a 78.4% de chances d'obtenir son BAC contre 67.8% dans le public (panel 1995 de l'éducation nationale); il n'en demeure pas moins que si l'élève a des difficultés au départ du public, il aura du mal à les combler même après son changement d'établissement. En fait, la principale raison pour laquelle l'école privée a de meilleurs résultats est qu'elle est principalement constituée d'élèves provenant de populations aisées avec un fort capital culturel. On retombe donc sur le même problème de reproduction sociale évoqué plus haut.

Ainsi en France l'enseignement, diffuseur des valeurs républicaines, ne fonctionne plus en ascenseur social mais en reproducteur d'inégalités. Nous pouvons cependant noter des initiatives (contrats de réussite, conventions prioritaires) luttant contre les différences entre les élèves. Pour rétablir l'égalité des chances en France ne faudrait-il pas chercher à régler le problème en profondeur, c'est-à-dire passer par une réduction des écarts sociaux, plutôt que d'essayer de combler les disparités entre les élèves ?

- Julia Coutant



© D.R.

LE DOSSIER : ÉDUCATION

LE RÔLE SOCIAL DE L'ÉCOLE

L'école française représente toute une symbolique, illustrée par le scandale provoqué par l'arrestation de Léonarda, durant son trajet en bus vers l'école. Dans le cas actuel de cette jeune fille, l'institution consistait en un lieu de socialisation, un apprentissage d'un mode de vie à la française qui avait permis son intégration.

A l'heure de la réforme des rythmes scolaires, du débat entre aspects positifs et négatifs, la question se pose nécessairement : à quoi sert l'école ? C'est un bien vaste sujet mais il est évident que l'école a premièrement une fonction d'agent de socialisation, elle permet aux touts petits de se familiariser avec la vie de groupe, d'apprendre à composer avec les autres, avec leurs différences, et ce dès le plus jeune âge. L'école c'est aussi une communauté sociale fondamentale en dehors du cercle familial. Elle peut être le premier face à face avec l'autorité. C'est là où bon nombre d'enfants vont se confronter aux notions d'obéissance et aux devoirs. En effet, il n'est pas rare même si c'est aussi le rôle des crèches, des premières garderies mais surtout de la famille, qu'un enfant expérimente le « non » pour la première fois à l'école.

Sans la mise en place de la carte scolaire, qui évite une stigmatisation voir une ghettoïsation des établissements et établit une relative égalité des chances, c'est un lieu d'apprentissage de la vie extrêmement important. Elle permet de prendre conscience que le monde n'est pas uniforme ni conforme à ce qui se passe chez soi. L'institution a souvent été comparée à une microsociété où toutes les couches sociales peuvent être représentées, à la condition encore une fois que toutes les barrières dressées par les quartiers ont été mises à bas. C'est une opportunité dès le plus jeune âge pour une meilleure ouverture d'esprit, aux concessions et à une société où il fait bon vivre ensemble.

Le fait qu'elle reste obligatoire jusqu'à 16 ans est principalement historique, elle n'est plus un rempart contre une orientation trop précoce. Aujourd'hui, si à 16ans nous ne sommes pas orientés de manière immuable, notre avenir est déjà fortement conditionné par nos choix antérieurs. Si l'école reste obligatoire jusqu'à un âge requis, la palette de formations qu'elle offre entre baccalauréats professionnels (secteurs des services, de la production, du domaine agricole, de l'aéronautique, de l'artisanat, dans le domaine de la cuisine-pâtisserie, etc… En bref : plus de 90 bacs professionnels) généraux (Economique et Social, Scientifique et Littéraire) et technologiques (ST2S, STG, STI, STL, Hôtellerie, STAV) permet un choix relativement réfléchi, fruit d'une combinaison entre aptitudes reconnues par le système éducatif et par un désir personnel et motivé.

L'école est et reste l'outil majeur de formation des futurs acteurs de la vie civique. C'est là, et ce n'est pas idéalisé, où l'on apprend à vivre en société : à écouter, à participer, à prendre conscience de nos droits et de nos devoirs de citoyens, d'intégrer qu'il y a des limites infranchissables pour que le monde soit viable. L'école a pour ambition première de servir l'Etat, en délimitant ce que chacun lui doit, quelles sont ses domaines

d'action, permettant d'agir. C'est ce que rappelait Vincent Peillon, ministre de L'Education Nationale, en faisant allusion, le 22 Mai dernier au Sénat, à « notre volonté de voir l'école transmettre les valeurs de la République ». C'est un premier pas dans la conscience adulte et dans l'appartenance à une identité nationale, qui fait tant débat.

On dit souvent que le contexte culturel et social donne à l'enfant une place à attribuer à l'école, des valeurs plus ou moins importantes à l'éducation, à l'autorité ainsi qu'au rôle joué par le maître. De fait, cela lui impose inconsciemment une vision particulière de l'école. Il n'est pas anodin de rappeler que l'Education Nationale ne s'est pas toujours appelée ainsi : jusqu'au 3 Juin 1932, ce ministère était nommé Instruction Publique, dénomination reprise sous le régime de Vichy. C'est là tout le débat : veut-on d'une école qui instruit, c'est-à-dire qui donne un ensemble de connaissances conformes à l'ensemble du territoire dans le but de délivrer un enseignement précis, ou bien qui éduque, permettant la conduite de la formation de l'enfant ayant acquis un ensemble de connaissances intellectuelles, culturelles et morales, et de son développement personnel ? Quitte à ce que son modèle soit parfois durement remis en question ?

L'école suscite de plus en plus fréquemment une dénigration féroce, face aux programmes changeants au gré des envies de hauts fonctionnaires qui ne sont souvent pas conscients des attentes, de leur adaptabilité au quotidien, face à des élèves pas nécessairement réceptifs. L'institution doit être capable de former un ensemble cohérent, apprécié de tous, ce qui passe par une appréciation collective de l'ensemble des acteurs des programmes scolaires, d'une confiance, d'une relation stable et équilibrée, avec les professeurs et enfin, plus de travaux de groupes, de projets qui motivent généralement plus les élèves. Pour cela, tous les moyens sont bons : en effet, selon un sondage de septembre 2010, 71% des jeunes scolarisés disaient s'ennuyer à l'école.

Elle doit rester le lieu d'apprentissage des bases de la vie : lire, compter, écrire. Son action principale doit-être pleinement remplie, dans le cas contraire, elle signe un réel désaveu de l'éducation nationale. Or, comme cela a été rappelé dans les débats pour la réforme des rythmes scolaires: « ce sont des milliers d'enfants qui, tous les ans, quittent le système scolaire sans savoir ni lire ni écrire ». Contrairement à ce qu'on pourrait penser, l'institution est bien loin d'avoir réglé le problème, auquel notre époque peut répondre de manière différente que par le passé. Compter et écrire sont possibles autrement dans notre monde informatisé (cf. il existe des logiciels adaptés pour tous petits pour se familiariser aux nombres, aux couleurs, aux formes, etc …) mais on ne peut réussir dans la vie, sans cette trilogie basique solidement consolidée. Elle est aussi le lieu d'apprentissage d'une culture générale dite de base et jugée indispensable dans nos vies de citoyens. Il n'en reste pas moins que l'avenir d'un jeune est fortement conditionné par sa réussite scolaire, le poids est relativement fort sur les épaules de notre génération, qui contrairement à ce qu'on pourrait penser en a pleinement conscience et stresse. Combien d'élèves les infirmières d'établissements voient défiler tous les jours dans leur bureau pour des maux de ventre brutaux, avant un cours de mathématiques ou un devoir d'histoire ? Il est vrai que dans une société méritocratique comme la nôtre, les diplômes rapportent beaucoup en terme de salaires et d'emplois, leur prise en compte est la déterminante clef de l'accession à l'emploi, alors que le chômage des jeunes y est le plus important… L'accroissement des inégalités face aux études est constamment pointé du doigt. La détermination de l'avenir serait jouée d'avance par le milieu social d'appartenance. Or, nous connaissons tous quelqu'un qui a réussi « autrement » que par la voie scolaire dite classique, c'est-à-dire d'excellence. La réussite scolaire n'est que la conformité à un moule intellectuel, dont certains se sentent complètement éloignés. L'exemple fameux est celui d'Albert Einstein, qui ne s'est jamais senti à l'aise à l'école, alors ne désespérons pas !

L'école doit être capable de reconnaître des aptitudes particulières et de les utiliser à bon escient, de les fortifier en vue d'accéder au meilleur avenir possible, en dépit du lieu social de provenance – le potentiel d'apprentissage de l'élève doit être utilisé le mieux possible. Les performances et les inégalités scolaires ne reflètent pas automatiquement celles des sociétés : l'importance de la réussite uniquement au modèle scolaire est clairement à relativiser dans notre société méritocratique. L'école joue de fait un rôle social de premier plan, elle est le lieu des premières communautés, détient la responsabilité de la formation des acteurs de demain mais n'est et ne sera jamais le seul déterminant de notre réussite sociale.

- Marion Bothorel

Musique



BYE BYE LOU

Ce 27 octobre 2013, un grand musicien du rock s’est éteint. Lou Reed, était âgé de 71 ans.



© D.R.

Triste nouvelle annoncée par le magazine Rolling Stone ce 27 Octobre.

Lou Reed, c'était avant tout le leader et le fondateur de The Velvet Underground, groupe qu'il a fondé dans les années 1960, très adulé par Andy Warhol qui les entraînera dans sa Factory. Avec son groupe il nous aura fait rêvé avec des titres comme Sunday Morning ou Pale Blue Eyes et nous aura fait dansé sur Run Run Run ou encore I'm Waiting For The Man.

Sa voix était si particulière et reconnaissable entre milles qu'on a pu l'entendre aussi en solo avec Walk On The Wild Side ou encore Perfect Day. Grand ami de David Bowie et Iggy Pop ils formaient un trio mythique de l'histoire du rock.

Beaucoup connaissent Lou Reed musicien, mais peu connaissent Lou Reed photographe. Il avait récemment présenté ses clichés lors d'une exposition à Paris où il s'est rendu pour présenter son livre Rimes Rhymes.

« He was a master » - David Bowie

« I loved Lou. I admired Lou very much. He was a very genuine person. He was always descent to me. His talent was so wonderful in my life and it gave me great pleasure and guidance. I am sure that his was a worthwhile life, and one he would have enjoyed had it continued longer. He and his wife Laurie were such a good couple » - Iggy Pop

- Justine Targhetta

ARCADE FIRE : REFLEKTOR

Le groupe canadien le plus cool, influent et créatif de notre génération est bel et bien de retour avec un disque plus lumineux et dansant que jamais, sous fond de guerilla marketing (faire de la pub avec peu de moyens mais avec beaucoup d'imagination), de buzz fréquents et de concerts privés avec des pseudos comme Les Identiks ou encore mieux, The Reflektors, dont personne ne pouvait soupçonner que derrière tout ce joyeux bazar, se cachait Arcade Fire. Et ils n'ont qu'un seul objectif : te faire danser, prendre le contrôle de ton corps et même de tes pensées.



Autant dire qu'après le gros carton de The Suburbs, sorti il y a trois ans et un Grammy Award du meilleur album gagné l'année suivante, il fallait repousser ses limites et aller encore plus loin de ce qu'on pouvait espérer. Mais quand on s'appelle Win Butler ou Régine Chassagne (noyau du groupe fondé au début des années 2000, et accessoirement, mariés et parents d'un premier enfant né en Avril dernier), cette phrase citée précédemment prend tout son sens quand on écoute leur nouvelle galette, Reflektor. Sous la houlette de James Murphy, l' ex-leader de LCD Soundsystem et écrit/composé entre leur terre natale (Montréal), un château en Jamaïque (on ressent parfaitement ce genre d'influences musicales sur cet album) et Haïti, où Régine possède quelques origines, ce quatrième essai du groupe ne pouvait être qu'excellent, homogène et rempli de bonnes choses. Ou comment, après une bonne dizaine d'années de carrière derrière eux, on pouvait se renouveler tout en conservant son ADN originel. Voilà le but de ce Reflektor osé, en tentant de ne pas dérouter les fans de la première heure.

Tiens justement, parlons de Reflektor, ouvrant ce double album qui évoque le mythe d'Orphée et d'Eurydice. Premier single dévoilé en Septembre dernier, le groupe était attendu au tournant par un bon nombre d'aficionados, et cette tuerie rock-disco-funk (avec David Bowie en featuring surprise s'il vous plait !) donne la couleur de ce nouvel univers, avec une saveur renversante et additive. Accompagné de deux clips (l'un réalisé par le photographe Anton Corbjin; l'autre par Vincent Morisset, en créant une vidéo interactive incluant l'utilisation du smartphone ou de la souris de l'ordinateur) tellement retentissants, on avait hâte d'être au 28 Octobre pour découvrir les autres titres de cette merveille.

We Exist aurait pu se retrouver dans The Suburbs, avec ce rock mélodique et un peu nostalgique qui ferait presque pleurer. Flashbulb Eyes est un teasing des sonorités jamaïquaines, digne d'un carnaval, qu'on va entendre sur la puissante intro de Here Comes The Night Time, rythmée et endiablée. Ce sera aussi l'occasion de critiquer les missions humanitaires catholiques pour aider les Haïtiens depuis le tremblement de terre en Janvier 2010. Normal Person, à la fois rock très bordélique et explosion de son dans les oreilles, nous donne une claque monumentale. Et ce sera de même pour la vidéo réalisée par Roman Coppola, avec un gratin de guests (Bono, Michael Cera...). Pareil pour You Already Know, sonnant très sixties psyché, on retrouve un peu de l'ADN du groupe, avec choeurs de Régine à l'appui. Pour conclure cette première partie, Joan Of Arc est très post-punk, puissante et folle, alternant parties en anglais et en français ("Tu dis que tu es mon juge/ Mais je ne te crois pas/Alors que tu dis que je suis une sainte/Mais ce n'est pas moi"), résume Régine, évoquant alors ce personnage historique du Moyen-Age qui n'est que Jeanne d'Arc.

Here Comes The Night Time II ouvre la seconde partie de cet opus, une intro frissonnante allant crescendo. Awful Sound (Oh Eurydice) a son intro tribale et puissante, et des parties envoûtantes et mélodiques, avant d'enchaîner par un slow nostalgique, joli et original. Quant à It's Never Ever (Hey Orpheus), les synthés sont mis en avant, avec un grand soupçon de post-punk très 80's. Le mythe d'Orphée et d'Eurydice revisité par les canadiens, entre français et anglais et allure puissante. Porno, la piste suivante, se


© D.R.

démarque des autres titres, et en même temps une vraie petite merveille. Une ballade entre synthés 80's et duo entre Win et Régine. Ca sent bon la chanson hivernale à écouter en regardant les étoiles. Et on retourne dans l'ambiance du carnaval avec Afterlife, un second single avec des extraits du film préferé de Win, Black Orpheus (ou Orfeu Negro) de Marcel Camus (d'ailleurs Palme d'Or en 1959) en guise de clip. Dans la même veine que Reflektor, c'est à dire dansante et rythmée, très disco-rock et ultra additive, on sent quand même un sacré potentiel. Enfin, Supersymmerty est une conclusion down-tempo, petite comptine au rythme des instruments, aérienne et vaporeuse, avant de s'éclipser avec un instrumental qui sonne comme la fin du film sonore.

Arcade Fire sait nous étonner à nouveau, malgré trois albums en dix années, avec un concept fou et savant, devenant ainsi une matière musicale avec beaucoup d'éléments homogènes, avec la complicité d'un magicien de l'indie electro-punk. Voilà comment on pourrait résumer ce morceau de lumière qu'est Reflektor où ces canadiens ont carte blanche sur la conception de leur univers et ne s'en privent pas. Ce qui donne un album dense et riche en sonorités folles, osées. Arcade Fire, a finalement, sa place parmi ces groupes actuels où l'on sent leur côté de génie, leur soif d'apprendre plus malgré la grande reconnaissance, et un penchant pour tester et expérimenter.

- Marion Hermet

CHVRCHES
IMMERSION DANS LA PREMIÈRE GALAXIE

Tu aimes les chansons avec des synthés qui dégoulinent sur la durée, les mélodies indie-pop sucrées qui rappellent les eighties (et nineties aussi, tant qu'à faire), le côté "ça me rappelle la nuit, tu sais hein" ou "ce CD est fait pour écouter la nuit, en boîte, en soirée, bref tout lieu nocturne (rassure toi, ça marche aussi au réveil)", et tu veux t'offrir un album qui sent bon le pep's et la bonne humeur ? Ne cherche plus, j'ai la solution : le premier album de Chvrches !


© D.R.

Pour ceux qui ont vécu dans une grotte depuis quelques mois, petit retour de deux ans en arrière : c'est l'histoire de Iain et Martin, deux écossais, et de leur synthétiseurs. Iain était membre de The Unwinding Hours, et Martin officiait pour The Twilight Sad. En plus de ses activités avec son groupe, Iain produisait des EPs. Dont celui du groupe (Blue Sky Archives) de la future chanteuse de ce trio, Lauren. Une rencontre, quelques démos et l'aventure Chvrches était lancée. Depuis la mise en ligne de Lies, en mai 2012, on connait la suite : la BBC les considère comme l'un des groupes à suivre en 2013, un EP, quelques lives (dont quelques dates parisiennes comme Rock en Seine l'été dernière ou la Maroquinerie deux mois plus tard), des premières parties de la tournée estivale de Depeche Mode (Nîmes notamment), et enfin un premier LP, The Bones Of What You Believe. Un sacré chemin fait malgré la courte existence du groupe.

L'ouverture de cet opus se fait avec la très dansante et électrique The Mother We Share, l'un des lead-single de cette ère. Mélodie synth-pop très accentuée, voix timide et sage mais rugissante de Lauren, cette track a tout pour être un must dans cet album. On pourrait dire pareil pour le single estival de l'été dernier, Gun. De nature addictive, elle sonne comme un vieux Depeche Mode époque Just Can't Get Enough, mais avec la production de maintenant, accompagné d'un clip dans lequel on en prend plein les yeux avec les différents effets utilisés. Et tiens, tant qu'on y est, passons par Lies, l'un des moments forts de cet album. Rythmée et rétro, et en même temps transparente sur les effets produits par les synthés, poussant vers de la pure électro-pop. Recover a beau l'air d'être ressemblante des autres pistes, mais dégage un côté très spatial, nocturne, aérien. Quatre singles pas si mal que ça, et l'écoute intégrale de cet album cache quelques surprises sympas.

We Sink a des allures à certains moments (le refrain notamment), d'un titre d'un groupe électro japonais des nineties, Love Again de globe. Ce n'est qu'un détail certes, mais ça compte tout de même pour ma part. Et personnellement, je trouve ça réussi. Tether est une ballade à l'atmosphère étoilée, frissonnante, et tout de même montant en puissance sur la deuxième partie du titre. Under The Tide, est cette fois-ci, une inversion des rôles entre Martin et Lauren sur le plan vocal, le premier l'interprète, la seconde se charge des chœurs, avant de finir par un duo entre les deux musiciens, sous fond d'une mélodie intéressante et rythmée. Quant à Night Sky, piste préférée de l'album pour ma part, est juste parfaite, avec une mélodie infaillible et terriblement séduisante. Et dans le rayon «rythmes 90's qui sentent la tuerie», on peut parler de Science/Visions, aérienne et puissante. Je pourrais même penser que ça part vers de la dance de la fin des eighties/début des nineties. Un pur son de nuit. Par contre, je suis moins séduite par Lungs, qui, malgré son bon potentiel, ressemble aux singles de l'album et ne dégage pas son petit effet, rencontré auparavant sur les pistes précédentes. Pour finir, les deux dernières tracks de l'opus, By The Thorat et You Caught The Light, permet de conclure l'album en grande pompe, avec des mélodies dansantes et catchy.

En conclusion, ce premier effort des écossais est prometteur et lumineux, assortis de tubes et de découvertes qui virent aux coups de cœur. Un album à écouter de jour comme de nuit donc. Et si tu veux les voir en live, une date parisienne est prévue le 17 mars prochain au Trianon.

- Marion Hermet

© D.R.



RENCONTRE AVEC BASIA BULAT

Maze a profité de la sortie fin septembre de Tall Tall Shadow, troisième opus de la Torontoise Basia Bulat dont nous vous avions parlé le mois dernier pour partir à sa rencontre. La jeune femme étant de passage promotionnel dans la capitale française, nous sommes allés à sa rencontre afin de lui poser quelques questions. Retour sur une artiste généreuse et au cœur tendre.

Maze : Basia, tu es une artiste dont on entend peu parler en France, peux-tu nous expliquer comment tu es venue à faire de la musique et pourquoi tes deux albums précédents n'ont pas traversé les frontières ?
Basia Bulat: La musique a toujours fait partie intégrante de ma vie. Ma mère était professeur de piano alors j'ai commencé à en jouer à l'âge de 3 ans, puis, à 13 ans j'ai commencé à apprendre la guitare, après quoi je n'ai jamais arrêté de m'intéresser à d'autres instruments tout au long de ma vie. Je ne pouvais pas vraiment y échapper.

Appréhendes-tu l'accueil qui va être réservé à cet opus ?
Non, pas du tout.

Tall Tall Shadow s'est formé autour d'un projet avec ton frère, qu'est-ce qui t'a décidé à le mettre en forme ?
Travailler avec mon frère est un grand plaisir parce que nous avons joué de la musique ensemble toute notre vie. Il est de ce genre de mecs punk-rock et je pense qu'il apporte cet élément dans son jeu, et donc dans ma musique. Souvent il sait de quoi mes chansons parlent, et ce même avant que je les ai écrites parce qu'il me connaît trop bien...

Tu t'es également entourée de Tim Kingsbury (Arcade Fire) et Mark Lawson qui ont coproduit cet album avec toi. Que t'ont-ils apporté ?
La meilleure chose que je retiens de mon travail avec Tim et Mars hormis le fait qu'ils soient talentueux et d'étonnants musiciens, doués en plus de ça, c'est la façon dont ils ont agi comme de vieux frères à mon égard pour me soutenir, mais aussi pour se moquer de moi.

La légende de la folk, Ken Whiteley est venu enregistrer de l'orgue sur cet album. Comment cela s'est-il passé ?
Son fils, Ben joue dans mon groupe et nous sommes de bons amis. A Toronto nous avons la chance d'avoir une grande communauté de musiciens qui s'entraident et je suis vraiment heureuse qu'il soit venu joué pour cet album.

Concernant l'enregistrement justement, tu as privilégié la modernité alors que tes albums précédents avaient été enregistrés de manière analogique. Pourquoi avoir changé de méthode ?
J'ai pris en main la production de cet enregistrement pour les paroles. Elles parlent de l'obscurité et de la lumière. Je voulais un mélange, un mariage entre l'ancien et le nouveau. D'ailleurs j'ai utilisé des techniques analogiques et acoustiques pour les mélanger avec des enregistrements sonores modernes.

J'ai vu que vous aviez débuté les enregistrements dans une ancienne salle de danse, était-ce pour la possibilité d'obtenir un certain écho ?
Cette salle avait beaucoup de caractère et permettait d'obtenir un bon son. C'était comme si un de ces couples que l'on trouve dans les histoires de fantômes y vivait.

Tu as choisi la ville dont tu es originaire cette fois-ci pour enregistrer, est-ce une sorte de retour aux sources pour un album plus personnel ?
La majorité de cet album a été enregistré à Toronto et ça a été vraiment amusant, mais je l'ai terminé à Montréal. Je pourrais même dire qu'il s'agit en quelque sorte d'un mélange entre les communautés musicales de Toronto et Montréal.

Pour conclure, peux-tu nous dire quelques mots en français ?
Merci de votre intérêt pour mon nouvel album et j'espère vous voir à mon prochain concert à Paris !

-Elise Verger

LE RETOUR DE BLACK SABBATH



On ne les attendait plus, mais voilà qu'un des groupes les plus influents de la scène hard-rock britannique refait surface après une longue absence (c'est-à-dire 21 ans). C'est au milieu d'un monde peuplé d'hippies sous LSD que Black Sabbath fait son apparition et va très vite changer la donne (aidé par ses collègues de Led Zeppelin et Deep Purple). Le LSD cède la place à l'acide, les guitares distos se font plus lourdes et graves… Désormais, ce ne sont plus les gentils elfes qui dominent la scène musicale mais bien les sorciers et autres mages noirs. Un nouveau genre est né : le hard-rock.

1968. Nos quatre gars se rencontrent à Birmingham, où ils habitent tous alors. Leur salle de répétition n'est autre que le salon de la mère d'Ozzy Osbourne (chant) ! Le groupe Earth ne tarde pas à troquer son nom contre celui de Black Sabbath, titre d'un film d'horreur que Geezer Butler, le bassiste, a vu. Les autres sont emballés par ce nouveau nom.

Très vite, le groupe se met à composer ses propres chansons et à façonner son son si caractéristique. La guitare de Toni Iommi est en effet accordée trois demi tons en dessous de la normale. Les paroles sont surtout accès sur le domaine de l'occulte et le groupe sera d'ailleurs catalogué comme un groupe satanique alors qu'il n'en est rien.

Les BS se font remarquer par Don Arden (qui managea notamment les Small Faces et l'Electric Light Orchestra) qui les prend sous son aile. Le groupe sort un premier album éponyme en 1970, unanimement rejeté par la presse ! S'en suit Paranoid, où l'accueil fût le même, mais qui aujourd'hui est devenu un classique du genre avec des titres comme «Iron Man»,» War Pigs» ou encore «Paranoid».
Le public lui, est bien derrière le Sabbat Noir et fait donc très vite de nos quatre anglais des rock-stars. L'argent rentre et le groupe, comme tant d'autres, sombre vite dans la débauche.
Après trois albums plutôt réussis (Master of Reality, Volume 4 et Sabbath Bloody Sabbath), le groupe part à la dérive, rongé par ses addictions. Seul Tony Iommi arrive à tenir la barre…

En 1980, après leur neuvième album Heaven and Hell, Ozzy s'envole pour une carrière solo managé par sa femme Sharon Arden (la fille de Don Arden). Black Sabbath intégrera alors le chanteur Ronnie James Dio, puis Ian Gillan de Deep Purple ainsi que Tony Martin. La formation originelle se reformera à l'occasion du Live Aid en 1985 (tout comme Led Zeppelin), et pour quelques concerts en 1992. Moins d'une vingtaine d'années après le dernier album de Black Sabbath, et 33 ans après le dernier album avec Ozzy Osbourne, le Sabbat Noir est donc retourné en studio pour nous livrer sa dernière (?) fournée.

Bill Ward, le batteur n'est pas du voyage pour d'obscures histoires de contrat… Brad Wilk joue donc à sa place sur l'album. Sorti le 10 juin dernier, 13 est le dix-neuvième album du groupe. Il est produit par Rick Rubin, dont le but était de faire sonner cet opus comme les premiers. On peut dire que le pari est réussi.


© D.R.

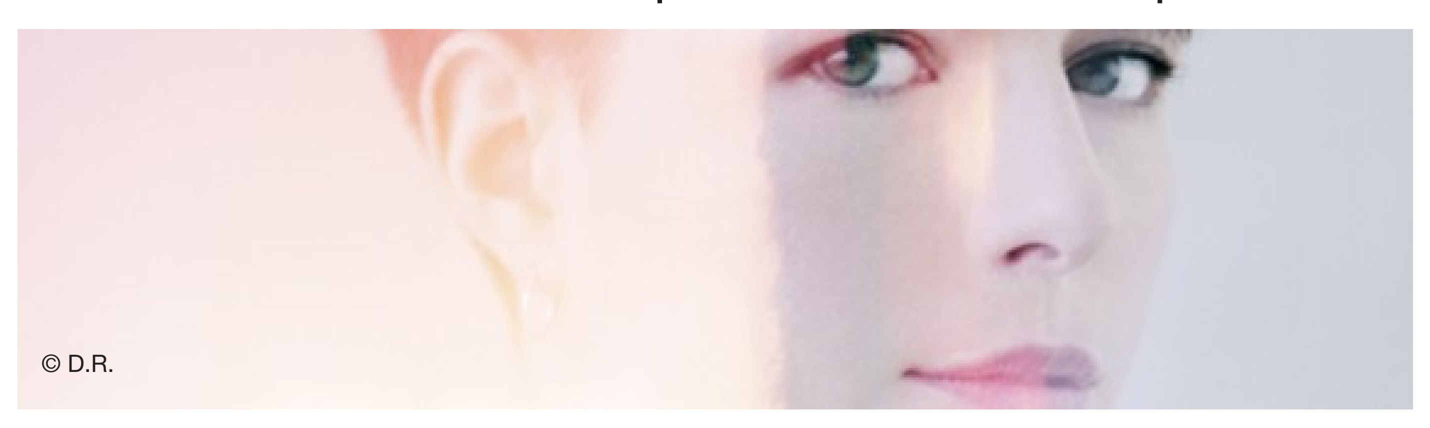
13 contient les ingrédients Black Sabbath, huit chansons nous rappelant le groupe à son apogée, avec ce même son lourd et plombé, des riffs accrocheurs (« Live forever »), et certaines chansons font même penser à leurs ancêtres, comme « Zeitgeist », une ballade riche en percussion rappelant un « Planet Caravan »…

Mais ce n'est pas tout, avec la sortie de cet album s'accompagne une tournée mondiale, qui passera par la France le 3 décembre à Bercy. Un rendez-vous à ne rater sous aucuns prétextes, car c'est peut-être la seule chance de revoir ces monstres sacrés ensemble !

- Maurane Tellier

RENCONTRE AVEC MESPARROW

A l'occasion de son passage au Nancy Jazz Pulsations le 16 octobre dernier nous sommes allés à la rencontre de Marion Gaume plus connue sous le nom de Mesparrow.



© D.R.

Maze : Tu as commencé l'expérience Mesparrow lors de tes études aux Beaux-Arts de Tours en proposant des performances voix /vidéo alors qu'aujourd'hui cet aspect n'apparaît plus à tes côtés sur scène. Pourquoi avoir choisi de t'en séparer ?

Mesparrow : Mon travail aux Beaux-Arts et Mesparrow sont deux choses différentes. J'ai choisi, avec mon ingé lumière de ne pas utiliser la vidéo pour plusieurs raisons : elle focalise l'attention et parfois même prédomine sur le spectacle, sur ce qui se passe réellement, et aussi pour des raisons techniques. L'utilisation de la vidéo en concert n'est pas toujours évidente, pas assez de profondeur, les instruments des autres groupes qui ne permettent pas de placer des écrans,… Et pour moi, s'il y a vidéo, il y du sens, et je ne voyais pas vraiment comment l'utiliser là.

J'ai toujours plein d'idées en vidéos que j'aimerais pouvoir réaliser. J'espère pouvoir le faire lors de ma pause après la tournée, mais dans un cadre précis, pas forcément destinées au live. Peut- être en parallèle, sur le net, ou en installation dans un contexte "d'art" et non de musique.

Tu as décidé de partir en Angleterre. Ta musique a-t-elle prit un tournant là-bas ?

Oui, c'est là-bas que j'ai composé mes premiers "vrais morceaux à la pédale de boucle". C'est aussi là-bas que je les ai testés sur scène, que j'ai développé l'écriture de textes en anglais, et que je me suis permise d'affirmer quelque chose de vraiment personnel.

Comme de nombreux artistes aujourd'hui tu as décidé de t'exprimer en anglais. Est-ce une question de facilité ?

C'est plus une question de pratique, de contexte dans lequel on baigne, que de facilité. Mais j'ai des rapports différents aux deux langues. En Angleterre, j'écrivais en Anglais, c'était naturel et intéressant de travailler la langue, d'être revenue en France a changé des choses, j'ai à nouveau envie d'écrire en Français, et l'impression de perdre mon Anglais.

En 2011 tu as participé au Chantier des Francos où tu as notamment pu jouer aux côtés de François & The Atlas Mountains et Le Prince Miiaou. Que t'as apporté cette expérience ?

Ce sont les deux groupes avec lesquels j'ai le plus tourné et c'est vrai qu'on s'est très bien entendus, on a la même vision des choses je crois et beaucoup de références communes.

J'ai beaucoup aimé échanger avec eux , et c'était sympas de se retrouver de temps en temps. Le chantier des Francos nous a appris beaucoup de choses, et nous apporté un vrai soutient qu'on ne trouve pas vraiment ailleurs. L'équipe de l'époque dirigée par Kévin Douvilez était vraiment très présente sur le suivi.

De ta musique émane une grande sincérité, comment t'es venue l'idée de monter un tel projet ?

Ou là ! C'est venu simplement. Je ne me suis pas dit "tiens je vais faire telle musique et je veux arriver à ça", au contraire, j'ai cherché à faire mon petit truc dans mon coin, en espérant que ça parle à quelques personnes. J'avais tellement envie d'expérimenter avec ma voix et en même temps, peur que ce soit trop dur d'accès… Je n'avais aucun recul.


© D.R.

Contrairement aux artistes émergents actuels tu t'es fait connaître par le biais du live sans avoir à sortir d'album, rare sont ces cas. Comment te sens-tu vis-à-vis de cela ?

Je ne sais pas trop. Ça s'est fait comme ça. Les morceaux ont d'abord existé sur scène, venant de la performance, j'avais plus envie de jouer que d'enregistrer.

Pour en revenir à l'album justement, j'ai cru comprendre que ça n'avait pas été facile pour toi d'adapter tes titres au studio. Comment as-tu fonctionné pour obtenir le résultat escompté ?

J'ai choisi de travailler avec Thomas Poli (ndlr : musicien du groupe Montgomery et occasionnellement guitariste de Miossec ou Dominique A). Je lui ai demandé s'il voulait bien arranger les morceaux, leur apporter de la matière sans pour autant les dénaturer, comme il travaille ses claviers et guitares de la même manière que je travaille ma voix très rapidement nous avons trouvé un mode de fonctionnement. Je souhaitais garder la voix au centre et que les instruments viennent porter la voix, les voix. Peter Deimel a apporté son savoir-faire dans l'enregistrement aussi, choix de micros anciens, de travail du son.

Au final Keep This Moment Alive apparaît comme très intimiste, ce qui se ressent aussi lorsque tu es sur scène. Quel effet cherches-tu à produire sur ton auditoire ?

C'est drôle, je n'ai pas toujours conscience, ni de recul mais je crois que je cherche surtout à interpréter mes morceaux au plus juste, et suivant les morceaux, me rapprocher du public, très près pour avoir un vrai contact, puis repartir plus loin et raconter une histoire. J'aime passer par différentes émotions.

The Symphony laisse entendre des bruits d'oiseaux que tu fais toi-même, est-ce pour te rapprocher de ton nom de scène ?

Ce n'est pas voulu. Sur The Symphony j'aime beaucoup les sons organiques mais je n'ai pas cherché à faire des bruits d'oiseaux, plutôt des chuchotements qui se transforment en rythmiques. J'ai sur un interlude toute une ambiance vovale sur la forêt où là, je cherche à retrouver des chants d'oiseaux et autres sons de la forêt.

Pourquoi avoir choisi Mesparrow d'ailleurs ?

J'aimais l'idée d'un oiseau. J'ai trouvé sparrow, le moineau et j'ai tout de suite aimé car c'est un tout petit animal tout simple, et ça me rappelait les oiseaux dans le jardin. Et puis j'ai ajouté ME, moi-moineau... Voilà !

Dans le cadre du Nancy Jazz Pulsations tu as pu te produire avant Shannon Wright, artiste que tu apprécies. Étais ce un honneur pour toi de jouer dans ces conditions ?

Oui, un honneur et un plaisir car j'ai pu voir un peu de ses balances, discuter avec elle et lui dire que j'aimais beaucoup sa musique. Ça fait partie des chances d'être sur la route. On peut faire de très belles rencontres, découvrir des super groupes. Shannon Wright est un exemple pour moi car elle a toujours fait sa musique sans chercher à plaire. C'est une musique juste et sincère, remplie d'émotions variées, c'est ce que j'aime.

- Elise Verger

METAL : UNE FIN D'ANNÉE MOUVEMENTÉE

Souvenez-vous de notre précédent article intitulé : "Le metalcore à l'apogée du genre"; dans ce dernier nous vous avions donné un aperçu des grosses sorties à venir... Nous allons donc vous proposer nos impressions à propos de ces dernières.

Deux albums très attendus sur la scène metal en cette fin d'année 2013...

Pour commencer, voici le dernier album très attendu d'Avenged Sevenfold intitulé "Hail To The King" sorti le 26 août 2013. En effet, depuis la mort de l'ancien batteur Jimmy « The Rev » Sullivan qui avait contribué à l'énorme succès de l'avant-dernier opus "Nightmare", on avait hâte de voir ce que l'arrivée de Arin Ilejay (nouveau batteur) allait donner sur un album.

Contrairement aux deux chansons réalisées pour le jeu "Call of Duty : Black Ops" ("Not Ready To Die" et "Carry On") composées par cette même formation, "Hail to the King" propose un retour aux "sources" des débuts du groupe ainsi que des sonorités empruntées au metal classique remaniées à la sauce A7x. C'est de là que vient notre déception : grands fan de l'originalité de la musique d'Avenged, on s'attendait à un album dans la continuité de "Nightmare". Même si "Hail to the King" reste un bon album, la petite touche de la composition originelle nous manque.



Toutefois on a toujours cette voix charismatique de M. Shadows et les solos effrénés amenés par les guitaristes : Synyster Gates et Zacky Vengeance. Le groupe souhaitait s'inspirer des grands noms du heavy metal pour cet album, comme entre autres Metallica, dont nous retrouvons l'emprunte musicale dans la chanson "This Means War" qui nous rappelle "Sad But True". Même si "Hail To The King" ne correspond pas pour nous à l'idée que l'on se faisait de la suite logique de "Nightmare", cet album propose une certaine originalité pour le groupe tout en étant un opus complet avec des ballades et des chansons qui envoient le pâté comme "Heretic".

La deuxième grosse sortie de cette fin d'année est... le nouvel album de Korn intitulé «The Paradigm Shift», sorti le 8 octobre. Après un album Dubstep («The Path of Totality», 2011) très controversé par les puristes, ce nouvel album était très attendu par ces derniers car il officialisait un retour aux racines du groupe avec notamment le retour du guitariste originel Brian «Head» Welch, qui avait quitté le groupe en 2005 juste avant la sortie de l'album «See you on the other side». Nous avons pu admirer en avant première son retour puisqu'il remit le pied sur scène avec le groupe le 8 juin 2013 au festival Sonisphere France.

«Never, Never» est le premier single de l'album, sorti le 12 aout. L'album est composé de 12 tracks, au riffs puissant et à l'atmosphère si particulière, digne d'un film d'horreur. On retrouve des sonorités de l'album «Untouchables» (2002) tout en étant dans l'ère du temps : c'est aussi ça Korn, une évolution à chaque nouvel opus. Mais l'album demeure trop linéaire à notre goût et aucune chanson ne se démarque vraiment... Cela fait tout de même plaisir de trouver de bons gros riffs de guitare, quasi inexistants depuis le départ de Head et qui manquaient, comme dans la chanson «Mass Hysteria».

... ainsi que de nombreuses sorties Metalcore ...

Un metalcore plus que sollicité en cette fin d'année, d'abord avec la sortie du nouvel opus de We Came As Romans, à savoir «Tracing Back Roots» le 23 juillet. Ce troisième album studio à successivement été annoncé par 3 singles, «Hope» le 4 janvier (déjà présent dans la version deluxe du précédent album, intitulé «Understanding What We've Grown to Be» ; 2011), «Tracing back roots» le 11 juin et le petit bijoux «Fade away» le 3 juillet. On retrouve nos deux chanteurs, se partageant la réplique : David Ste-



phens pour le scream ainsi que Kyle Pavone pour le chant clair. Kyle chante donc plutôt les breaks doux et les refrains, alors que David scream sur les couplets. Ce mélange équilibré nous régale tout au long de l'album (11 tracks), qui reste un opus festif, qui nous met le «smile» au lever du lit.

On les retrouvera au bataclan à Paris le 17 novembre (bien sûr, on y sera) pour le Vans Off The Wall Music Night, accompagnés de Parkway Drive, Memphis May Fire et Like Moths To Flames.

Sorti le 6 août 2013, l'album «From Death To Destiny» d'Asking Alexandria succède à «Reckless and Relentless» de 2011 ; il marque un renouveau pour le groupe suite aux problèmes de voix auxquels Danny Worsnop, le chanteur, a dû faire face. C'est sur ce dernier que l'album est complètement différent des précédents puisque la voix est beaucoup plus rauque et le scream plus brute de décoffrage. «From Death To Destiny» est une très bonne surprise. En effet, nous avions eu un petit aperçu de ce dernier au Hellfest avec les trois singles «Run Free», «The Death of Me» «Killing You». Ce nouvel opus possède 12 pistes ainsi que 3 bonus tracks : la version Rock Mix de «The Death of Me» qui est la version utilisée pour le clip officiel de l'album, «Dead» et la version acoustique de «Someone, Somewhere» du précédent album chanté par Ben Bruce le guitariste soliste d'Asking. Suite à l'écoute de l'album nous avons constaté la collaboration avec Howard Jones (ex-chanteur de Killswitch Engage) pour la chanson «Until the End» ; nos coups de cœurs sont «White Line Fever» avec son refrain très entrainant et «Break Down the Walls» avec ses breaks puissants et son solo de ouf.

Ensuite, Woe, Is Me nous dévoile un EP : «American Dream» sorti le 20 août 2013. Le groupe de metalcore de chez Rise Records nous fait rêver à l'américaine avec cet EP de 5 titres. 3 bien bourrins comme il faut, à savoir «Stand Up» qui fut la première à sortir, «American Dream» en featuring avec Danny Leal (chanteur de Upon A Burning Body / Deathcore) et «A Voice Of Hope» que la rédaction affectionne plus particulièrement, ainsi que 2 chansons calmes en acoustique : «Restless Nights» et «Fine Without You». Bien que cet EP soit beaucoup moins «brutal» que l'album «Genesi[s]» sorti l'année dernière, cela apporte néanmoins une touche d'originalité et de fraicheur à Woe, is me. (Même si on vous conseille vivement les deux album du groupe qui envoient vraiment la patate).

Le 17 septembre 2013, c'est au tour The Devil Wears Prada de nous réveiller avec 8:18 (pas de jeux de mots avec l'heure, on en est pas là). C'est parti pour un album de 13 chansons qui forment un opus qui paraît en général plus sombre que son prédécesseur «Dead Throne» avec cependant quelques titres avec des passages calmes (mais ne vous inquiétez pas ça ne dure pas longtemps) comme «Care More» qui a une très bonne intro. Les 3 singles sont «Martyrs», «Home For Grave» et «First Sight», les deux premiers sortis le 30 juillet 2013 et le troisième le 29 août 2013, toutefois, selon nous, la chanson qui sort du lot est «Number Eleven» avec un couplet trash en opposition au refrain plus calme et mélodieux.


© D.R.

L'ensemble de l'album est plus structuré notamment grâce à des breaks imposants qui se démarquent dans chaque chanson.

Avec A Day To Remember, on replonge dans nos années étudiantes à faire la fête sur le campus (américain j'entends par là, image stéréotypée à la «American pie»/ Blink 182) : une musique festive pleine de bonne humeur. Common Courtesy, leur nouvel album sorti le 8 octobre 2013 n'échappe pas à la règle (metalcore/pop punk) avec des chansons très pop rock, quelques ballades mais aussi des titres plus violents (ce sont ceux qui nous intéressent, vous l'aurez compris) à savoir «Dead & Buried», «Violence (Enough Is Enough)» ainsi que «Life Lessons Learned The Hard Way» et «The Document Speaks For Itself». L'album comporte 13 tracks et 3 bonus, et les deux singles de celui-ci sont «Violence (Enough Is Enough)» (annoncée le 21 decembre 2012) et «Right Back at It Again» (le 7 octobre, un jour avant la sortie). On est là encore devant le même dilemme, à savoir l'innovation pour faire évoluer le groupe mais pouvant déplaire aux puriste ou garder le même style (stéréotypé) ce qui peut plaire ou lasser. M'enfin, nous on les aimes les petits gars d'ADTR, quand on les écoutes ça nous fou la banane c'est pourquoi on a kiffé l'album et on vous le conseille.

... en attendant les prochaines sorties !

Et oui, parce que c'est pas fini. Bien d'autres surprises vous attendent fin 2013 et courant 2014, dont 2 albums que nous attendons avec impatience : l'album de Limp Bizkit qui était annoncé courant 2013 mais est finalement repoussé début 2014 (janvier). Fred Durst et Wes Borland nous annoncent déjà du fat avec 3 chansons confirmées dans la tracklist, «Ready to Go» (feat. Lil Wayne), «Lightz (City of Angels)» et «Thieves» (Ministry cover).

Memphis May Fire prévoit aussi de sortir leur prochain album début 2014 (courant février ou mars) et peut être aurons nous la chance d'en découvrir des chansons pendant le Vans Off The Wall Music Night à Paris. Matty Mullins et son groupe nous a déjà dévoilé en interview que l'album promettait une ambiance plus théâtrale avec la présence d'un orchestre, pour nous faire penser à des musiques de film d'action. Nous, on a hâte d'entendre ça...

- Thomas Pesnel et Jason Stum

NANCY JAZZ PULSATIONS
10 JOURS DE FESTIVAL EN PLEIN CŒUR DE LA LORRAINE


© D.R.

Cette année le Nancy Jazz Pulsations a soufflé ses quarante bougies avec une belle programmation à la clé.

Éparpillés dans le tout Nancy, allant même jusqu'à avoir lieu de manière sauvage dans des endroits insolites, les concerts ont afflué durant toute la durée du Festival s'échelonnant du 9 au 19 octobre dernier, fêtant par la même occasion la quarantième édition. Au terme de ses soirées jazz, blues, rock et électro se sont entremêlés pour notre plus grand plaisir dont certaines avaient pour thème la Nouvelle Orléans. Maze revient dessus.

En guise d'ouverture l'Autre Canal, partenaire du Nancy Jazz Pulsations nous a proposé trois artistes bien distincts : Chassol, Mendelson et Aufgang. Le premier, notamment connu pour être l'arrangeur de Phoenix et Sébastien Tellier nous a offert une performance mêlant l'instrumental autour d'un piano et d'une batterie couplés à des images projetant un film réalisé par Christophe Chassol lui-même, Nola Chérie imprégnant ainsi le public dans une atmosphère aux couleurs de la Nouvelle Orléans, les sons de cuivres provenant directement de la vidéo. Et si l'instrumental était de mise sur scène, la vidéo, elle, transmettait quelques paroles comme par exemple une présentation de divers musiciens ayant joué pour lui et qu'il accompagne au piano en fonction de leur débit de paroles. Il imbrique d'ailleurs une touche entre pop et électro dans ses compositions donnant toute son originalité à sa prestation. On retiendra l'utilisation de quelques secondes d'une vidéo d'un homme racontant l'angoisse d'une femme prise dans l'ouragan Katerina et appelant à l'aide, Help apparaissant comme le titre du morceau. Ce sont d'ailleurs ces paroles qui ont été retenues et qui se sont vues répétées en boucle, rendant le tout d'une violence insoutenable. Plus tard dans la soirée le trio Aufgang nous a proposé une nouvelle touche instrumentale, alliant avec élégance classique et électro, dosant le tout savamment. Électrisant l'Autre Canal ils ont su emmener le public avec eux malgré un cadre plus qu'intimiste puisque la salle était loin d'afficher complet en ce premier soir, et s'ils nous ont montré leurs capacités à mélanger les genres, la batterie reprenant parfois ses droits sur un titre initialement classique.

C'était sans compter sur une deuxième soirée sous le thème du Air avec les Fills Monkey, duo de batteurs déjantés, puis, Airnadette dont la Comédie Mu-



siculte remporte un franc succès depuis quelques années maintenant et dont nous vous avions déjà parlé dans un précédent numéro. A noter que les Fills Monkey avaient pu se produire en première partie d'Airnadette lors de leurs débuts et qu'ils signent ainsi leurs retrouvailles au Nancy Jazz Pulsations. Evidemment nous n'auront pu évité Gunther Love, double champion du monde de Air Guitare et Moche Pitt de faire un petit saut dans le public nancéien malgré le manque de réceptivité à pouvoir les rattraper au vol. Les six membres auront cependant réussi à attirer l'attention de la foule qui s'amusera même à reprendre les citations des films cultes utilisés tout au long de ce show monté sous le signe de l'humour. Didier Wampas quant à lui conclura la soirée, n'ayant rien perdu de son énergie du haut de ses 51 ans, nous présentant son deuxième album solo, Comme dans un garage sortie le 15 avril dernier. Il nous offrira également Magritte ou encore Punk Ouvrier présents sur Taisez-Moi (2011) ainsi que du Wampas avec Petit PD et Quelle Joie Le Rock'n'Roll où les fans se feront un véritable plaisir de le rejoindre sur scène pour conclure le set en beauté. Mais Didier ne s'arrête pas là, après quelques détours dans son public comme d'accoutumé pour danser et chanter avec lui il s'attaque à des reprises tels que Comme d'habitude/My Way ou encore Brand New Cadillac de The Clash en version française.

Mais les festivités ont pris un réel tournant avec le début du weekend grâce à la venue de l'israélien Asaf Avidan sur la scène du Chapiteau qui affichait complet pour l'occasion. Lui qui s'est produit sur de nombreux festivals au court de l'été et était déjà venu jouer à l'Autre Canal en Novembre 2012 a fait son grand retour sous un public déjà conquis et surtout impatient de le retrouver. Mais avant cela les Trombone Shorty ont enflammé le Chapiteau aux couleurs de la Nouvelle Orléans d'où ils sont originaires. Pas de doute, le swing était de mise ce soir-là et on peut vous dire que le groupe est parvenu à emmener le public avec lui de l'autre côté de l'Atlantique avec sa musique dansante. Le chanteur demandera d'ailleurs la participation de ce dernier à de multiples reprises, le Chapiteau vibrant alors sous les applaudissements. Et si les cuivres étaient de sortie, une battle entre guitare et basse a elle aussi eu sa place donnant aux musiciens l'occasion de s'exprimer en montrant leurs talents respectifs. Puis Asaf Avidan prend le relais sous les exclamations du public lui décriant déjà son amour, proposant une setlist similaire à celle des festivals dans lesquels on a pu l'apercevoir quelques mois plus tôt. L'israélien a su jongler entre les titres de son dernier opus en date, Différent Pulses, dont la chanson arrive en troisième position avec ceux de ses deux précédents sans jamais faire de faux pas. Lui aussi n'a pas oublié les personnes venues l'écouter et a pris le temps de revenir sur l'histoire de la composition de quelques titres dont l'un d'entre eux à d'ailleurs été écrit à Paris suite à


AlexFrans

une soirée bien arrosée à Pigalle. Evidemment on n'a pu échappé à Reckoning Song, plus connue sous le titre de One Day suite au remix de Wankelmut. Elle nous a cependant été présentée ici dans un premier temps dans une version guitare/voix comme la version originale puis avec un ajout d'instruments la gardant tout de même l'intensité du morceau. Pour conclure son set, Asaf a demandé à ce que la salle soit rallumée un instant et demande à tous de se lever afin de sauter pour ne «plus être en gravitation» avec la terre pendant quelques secondes. Le public s'est gentiment prêté au jeu, le Chapiteau s'élevant alors d'un bond durant le titre aux allures rock, renouant avec les débuts du chanteur que l'on avait tant apprécié. Le weekend se poursuivra lui avec d'un côté Texas au Zénith de Nancy le samedi mais aussi une soirée électro à l'Autre Canal avec les Sexy Sushi et Miss Kittin. Le dimanche quant à lui proposera de nombreux concerts gratuits au parc de la Pépinière, amenant du monde en ce jour ensoleillé.

La semaine reprend avec la pop australienne de Micky Green qui nous a offert un joli set ampli de bonne humeur, la chanteuse s'amusant à traduire le titre des différents morceaux en français pour son auditoire tel que Bus Stop par «arrêt de bus». Elle récitera même l'alphabet jusqu'à la lettre «n» avant que quelqu'un ne reprenne derrière elle un «o» déclenchant alors son titre phare Oh !. S'il est bien une chose que nous avons pu voir au terme de cette soirée c'est que l'australienne est allée de l'avant avec son public et qu'elle a su lui communiquer sa bonne humeur qui le lui a bien rendu. Les jours défilent et nous amènent auprès du groupe belge Amatorski qui nous a transporté dans son univers en créant une bulle sans le moindre contact et qui pourtant nous a convaincu, la musique nous berçant durant tout leur set. Puis à Shannon Wright, seule en scène avec sa guitare ou son piano, et ce, jusqu'à Mesparrow et Heymoonshaker. La première, découverte lors du Chantier des Francos en 2011 a depuis sorti son premier album Keep The Moment Alive en Mars dernier et nous a ici offert une prestation seule en scène alternant entre jeu au piano, autour de ses boucles mais aussi a capela, initiant le public à une musique sincère et profonde. Ce dernier s'est même prêté à la participation sur le dernier titre, sortant de son silence l'espace de quelques minutes. Le même soir, le duo beatbox blues Heymoonshaker se produisait au Magic Mirror pour une performance live autour de l'improvisation. S'ils ont sorti leur premier EP, Shakerism en mars dernier, le duo prend le courant à contre pied et continue de proposer de l'improvisation lors de ses concerts. Seul Colly Drop, dernier single en date a été abordé, même si le morceau ne sera pas joué dans son intégralité. Les garçons ont gardé leur tact et font «50-50» nous proposant une performance solo du beatboxer Dave Crowe, avant que l'inverse n'ait lieu avec un titre en solo du chanteur et guitariste blues Andy Balcon. A noter l'invita-



tion des Hoboken Division, eux aussi programmés au Nancy Jazz Pulsations pour une reprise percutante de House of Rising Sun.

Pour clore le Nancy Jazz Pulsations nous nous sommes rendus au concert de la belle anglaise qui fait sensation depuis quelques mois avec son premier album Together Alone, Alex Hepburn. Entre Janis Joplin et Pink dont son titre le plus populaire à ce jour Under n'est pas sans rappeler cette dernière, Alex nous a offert une superbe prestation, sa voix surplombant le reste. Malheureusement de nombreux arrêts dus à de multiples problèmes techniques ont rendu le set bien moins agréable, la chanteuse demandant sans cesse à ce qu'on lui règle en vain. Qu'importe, Alex en tant que bonne professionnelle a su jouer la carte de la franchise avec son public et a même ajouté : «normalement on ne le dit pas mais nous avons un problème technique sur scène. Je préfère être honnête», ce qui lui a valu des applaudissements, le public soutenant sa cause depuis le début du concert. Contre vents et marées Alex Hepburn prend sur sa colère et ne s'arrête pas pour autant, poursuivant son set, alliant les titres de son premier album tels que Love to Love You, Miss Misery, ou Yeah Yeah à de superbes reprises dont on retiendra celle de Woman de Neney Cherry. Interagissant en français, la belle a ajouté une touche d'humour à son set en s'attardant sur le terme «reprise», persuadée initialement de devoir traduire «cover» par «couverture», ce qui a fait rire l'assemblée, la rendant plus touchante encore. A l'annonce de son dernier morceau, Stop Fucking Around, elle a de nouveau reprit la parole pour de plus amples explications sur le titre qui ne signifie pas du tout «arrêtez de ...» ce qui la fait rire lorsque quelqu'un continue sa phrase avec le bon mot mais plutôt «Arrêtez de déconner», titre qui rassemble bien en trois mots ce qui s'est passé durant tout son set. On espère donc qu'elle aura plus de chances sur ses prochaines date.

Au terme du festival, le Nancy Jazz Pulsations a su amener quelques 100 000 visiteurs autour de 212 concerts dont 12 contenaient des artistes de la Nouvelle Orléans, thème de cette 40e édition. Avec une programmation ouverte à tous les âges, le festival a trouvé le bon filon en nous offrant dix jours de bonheur pour tout amateur de musique actuelle comme traditionnelle.

- Elise Verger

ON A PARLÉ AVEC

ARTHUR H

Samedi 21 septembre, dans le cadre du festival naissant Livres en scène d'Alès (Gard), le chanteur Arthur H s'est livré à un exercice bien différent de ce qu'on a l'habitude de le voir exécuter. S'appropriant d'une manière riche et personnelle des textes de poètes comme Aimé Césaire, Edouard Glissant, René Depestre ou Dany Laferrière, et accompagné à la guitare du brillant Nicolas Repac, celui que l'on connait aussi comme le fils de Jacques Higelin et le frère d'Izia a offert au public de la Scène nationale d'Alès le Cratère un magnifique spectacle de lecture de textes, L'Or noir. De sa voix claire et grave, qui accompagne les vers et les notes de la guitare dans une symphonie lyrique, Arthur H donne vie aux poèmes récités dans un show intime mais pourtant puissant.


© D.R.

Après le spectacle et la traditionnelle séance de dédicaces, Arthur H accepte de répondre à nos questions. La première surgit d'elle-même, puisqu'on peut se demander **comment, celui qui est connu pour ses prestations scéniques explosives, voit-il l'exercice de lire des textes, bien plus intimiste qu'un concert ?** "Être sur scène c'est envoyer et recevoir beaucoup d'énergie, répond-il. C'est la fête, c'est le chaos quand je fais de la musique. C'est joyeux. Et là, c'est plutôt très méditatif. C'est aussi joyeux mais c'est intérieur. C'est une espèce de cinéma primitif où il y a des paysages imaginaires qui flottent devant nous. C'est le pouvoir des mots, le pouvoir de la poésie".

Comment s'est passée la sélection des textes par ailleurs ? Arthur H a "tout simplement" choisi ceux "qui avaient les images les plus percutantes et aussi les plus faciles à communiquer". Puis il ajoute, car l'homme semble musicien avant tout, "les textes où je trouvais qu'il y avait le plus de musicalité dedans, de rythme".

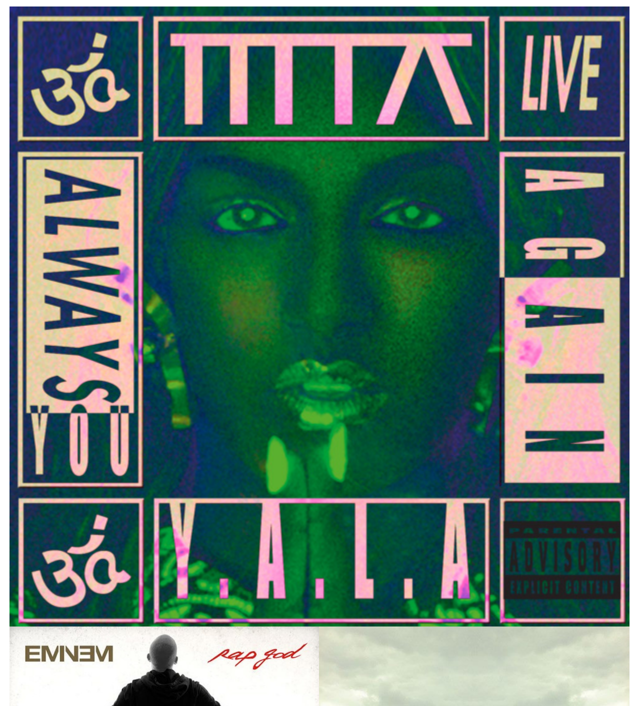
Un chanteur à textes comme Arthur H se doit-il de lire beaucoup de poésie ? "La poésie ça nourrit. Ça repousse un peu les limites du langage, ça prend des libertés avec notre langue, ça l'enrichit. On n'est plus dans le rationnel, on est dans l'irrationnel et l'irrationnel c'est très nourrissant."

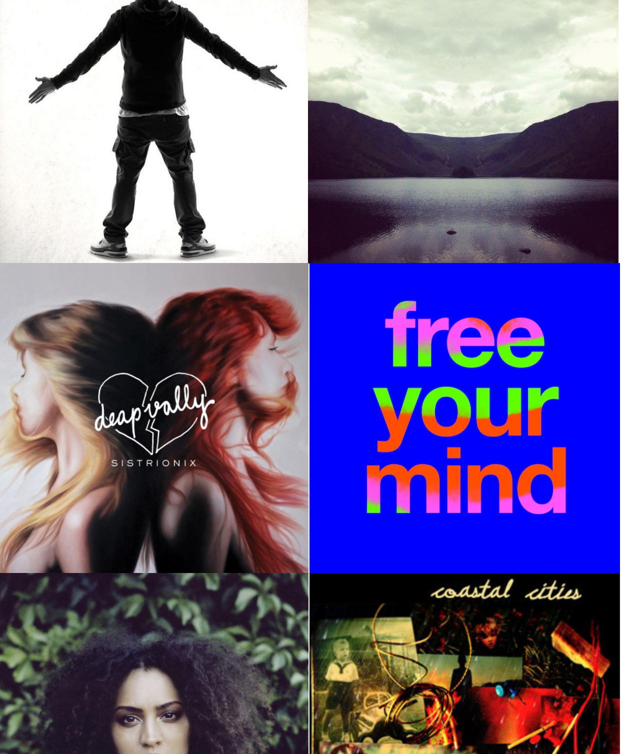
Belle conclusion pour un spectacle qui offre un voyage au cœur de la force primitive des mots. Merci au Cratère et à Sébastien pour l'interview.

- Basile Imbert

LE TOP 10 DES SINGLES DU MOIS

PAR LES RÉDACTEURS MUSIQUE





1- M.I.A – Y.A.L.A

2- EMINEM – RAP GOD

3- FAKEAR – TILTED DAYS

4- DEAP VALLY – WALK OF SHAME

5- CUT COPY – FREE YOUR MIND

6- NAOMI PILGRIM – NO GUN

7- COASTAL CITIES – SUMMER REIGN

8- ALBERT HAMMOND JR – ST JUSTICE

9-THYLACINE – PLEASURE

10- SLEEPYHEAD SPRING – SAINTE-MARGUERITE-SUR-MER

MAZE PLAYLIST : ÉVASION

Alors que la grisaille et la routine s'installent, que Novembre se prépare à détrôner Octobre et que l'on sort nos chaussettes molletonnées; on pense à cet été que l'on vient de passer, à des endroits rêvés, à des destinations fantasmées... Bref, on veut s'évader, partir et casser ce cadre trop rigide. Maze vous a donc préparé une petite playlist spécial évasion !



Naxxos - New Orleans (2013)



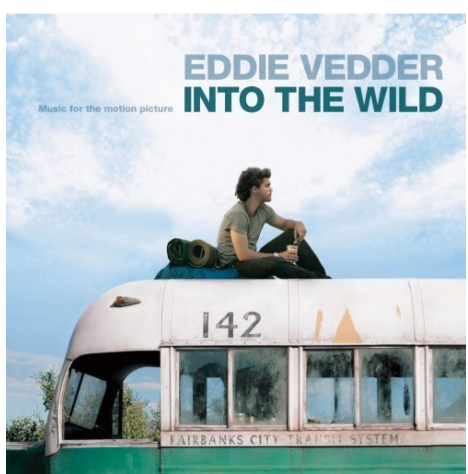
Lynyrd Skynyrd - Free Bird (1974)



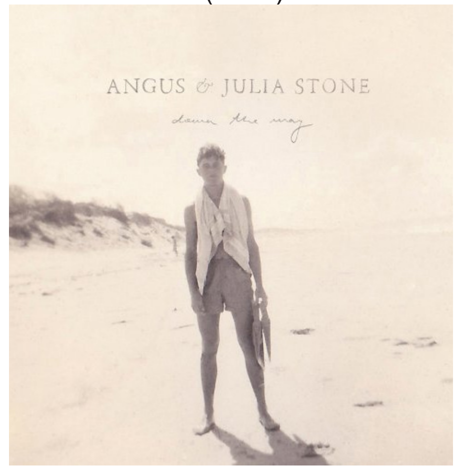
Anthony Hamilton & Elayna Boynton - Freedom (2012)



Bon Iver - Towers (2011)



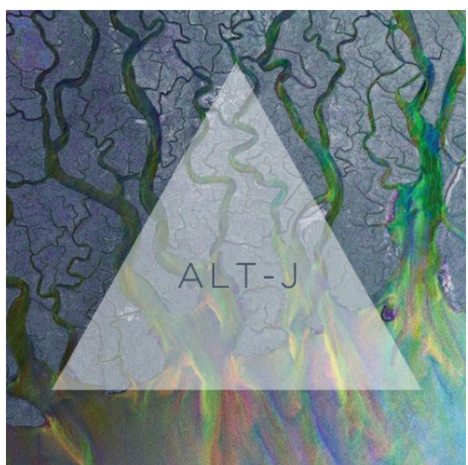
Eddie Vedder- Guaranteed (2007)



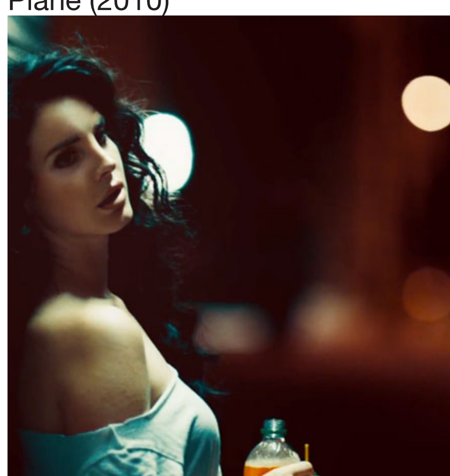
Angus et Julia Stone - Big Jet Plane (2010)



Oasis - All around the world (1997)



Alt-J - Something good (2012)



Lana Del Rey - Ride (2012)

Cinéma



FESTIVAL LUMIÈRE 2013
BECAUSE WE LOVE WATCHING MOVIES !

Le Festival Lumière avait démarré fort en 2009 en récompensant Clint Eastwood. Après avoir gravé les noms de Milos Forman, Gérard Depardieu et Ken Loach sous le fameux couvercle du cinématographe Lumière, Thierry Frémaux et l'équipe de l'Institut Lumière ont décidé de rendre hommage au metteur en scène le plus cinéphile du monde : Quentin Tarantino ! "Because we love watching movies" est devenue la phrase du festival, en clin d'œil à la phrase culte du cinéaste aux 7 films : " Because we love making movies ! " Ces deux phrases sont en fait dépendantes l'une de l'autre ; c'est en voyant et en aimant les films des autres qu'on a envie d'en faire ... Sept jours de rêves programmés, on pourrait presque se croire dans Total Recall. Mais comme avant de rêver, il faut attendre, eh bien on attend. Mais c'est comme faire des heures de queue pour voir quelque chose de magique, on prend sur soi et souvent ça vaut le coup.



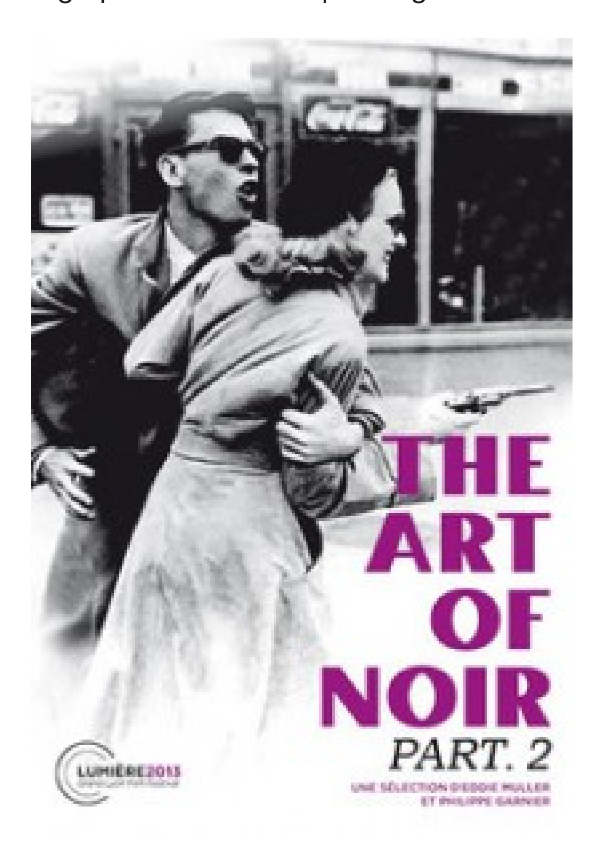
© D.R.

La simple annonce du Prix Lumière 2013 en conférence de presse avait déjà provoqué une véritable ébullition chez ceux qui étaient un peu à l'affut, la nouvelle se répandait vite, très vite. La soirée de remise du prix est vendue mi-septembre : 3000 places parties en une heure. Victime de son succès ? Ce n'est que le début. L'engouement provoqué pousse l'organisation à programmer une séance de clôture en sa présence. Film prévu ? Pulp Fiction -Holy Shit!- il y a 4500 places cette fois. Nous ne savions pas ce que la semaine du 14 au 20 Octobre allait nous offrir ; nous pensions que Quentin Tarantino allait rester deux ou trois jours, le temps de prendre son prix et reprendre un avion fissa. Un cinéaste aussi connu, aussi admiré, aussi vu, (rappelons le très grand succès de son dernier film Django Unchained !) un cinéaste de cette taille, (et dans tout les sens du termes, croyez-moi) ne va pas apprécier une ville comme Lyon, ça paraît inconcevable. Le matraquage publicitaire commence dans les rues de Lyon alors que la programmation est annoncée depuis déjà plusieurs mois : l'édition veut nous emmener

sur les routes avec Hal Ashby, le « cinéaste oublié des années 70 », dans le cinéma suédois du légendaire Ingmar Bergman et dans un triple hommage à Jean Paul Belmondo et Françoise Arnoul à travers les films d'Henri Verneuil. Elle nous invite aussi à voyager dans le temps ; les années 30 avec le passage du muet au parlant, les 25 années de travail du Studio Ghibli en film d'animation. Une dernière grande rétrospective reste un peu mystérieuse mais se précise au fil des semaines. Maelle Arnaud, programmatrice du festival, nous explique en quelques mots que le collectionneur de bobines 35mm qu'est Tarantino souhaiterait apporter quelques copies à lui. Ce qu'il n'avait pas dit, c'est qu'il les présenterait ! Un homme qui surprendra le public toute la semaine et dès la Soirée d'Ouverture ...

La Halle Tony Garnier ouvre ses portes une heure avant le début de la séance : certains font la queue depuis déjà deux heures. Ce soir, c'est Jean Paul Belmondo à l'honneur ! Les premiers arrivés se précipitent pour prendre les meilleures places alors que les derniers ne se pressent pas forcément, drôle de paradoxe. Du public plutôt âgé qui souhaite retourner en enfance aux cinéphiles en passant par les lycéens et étudiants en cinéma, beaucoup sont là pour applaudir celui qui aura été un symbole de la Nouvelle Vague en France, un des plus grands acteurs français de l'histoire du cinéma, une gueule, une voix, un regard. Un homme loin de ses belles années mais dont le regard est resté intact. Les applaudissements n'en finissaient plus.
Et là, sur l'écran géant, apparaît un autre homme. Il voulait être là pour rendre hommage à Jean Paul Belmondo. Il lui fait une déclaration d'amour. Deux géants du cinéma, face à face. Son arrivée était prévue pour mercredi, mais Quentin Tarantino ne rate pas une soirée dédiée à celui qu'il nommera « Le roi de la supercoolerie ».
La tradition du festival est de rappeler que l'on doit le cinéma aux frères Lumière : la projection des trois versions du premier film « La sortie des usines Lumière » dont le remake est prévu pour samedi, afin de marquer les trente ans de l'Institut Lumière, avec à la mise en scène Michael Cimino et Quentin Tarantino, rien que ça. Des «vues Lumière» comme les Crémos, film hilarant sur de jeunes acrobates, sont aussi au programme. Cette première soirée est dédiée aussi au 35mm, format de pellicule remplacé par le numérique dans pratiquement toutes les salles françaises, au grand désespoir de certains. Le cadeau du soir fera en tout cas des heureux ; des morceaux de pellicule du film A bout de Souffle de Jean Luc Godard sont distribués. De belles idées et la projection d'Un Singe en Hiver d'Henri Verneuil enflammeront déjà festivaliers et festivalières, la semaine promet.

La soirée de remise du Prix Lumière, LA SOIREE de la semaine d'après beaucoup : la couverture médiatique est grande, le nombre de vedettes aussi. Les actrices fétiches de Tarantino sont là, Uma Thurman pour remettre le prix, Mélanie Laurent pour accorder une danse et chanter un 'Bang Bang' en clin d'oeil au cinéaste. Les producteurs légendaires Lawrence Bender et Harvey Weinstein monteront sur scène pour acclamer le réalisateur le plus transgressif de notre siècle. Harvey Keitel bouleversera par ses mots, Tim Roth aura la grande classe et Thierry Frémaux mènera la soirée avec maestria sous les yeux de notre ministre de la culture Aurélie Filippetti ! Ces soirées sont bien belles, pleines d'émotions, de classe et de discours sensationnels mais le charme de ce festival n'est pas là, ni dans les flash des photographes ni sur les tapis rouges.



Deux cent cinquante séances et plus d'une centaine de films ont été proposés dans les salles de Lyon et de son agglomération : le Festival de Cannes



photo © jean luc mege photography 2013 / Institut Lumière (mention obligatoire)

montre des films qui n'ont pas encore été distribués, le Festival Lumière à l'exception de cinq avant-premières dans la semaine, nous offre la possibilité de découvrir ou de re-découvrir à la fois des grands classiques du septième art, des raretés ou des restaurations de films de patrimoine. L'importance d'un festival comme celui-ci, Serge Toubiana la résume en quelques phrases lors d'une master class passionnante. Après avoir expliqué que «le temps de la mémoire va devenir de plus en plus important» au cinéma, il soulève quelque chose d'important sur notre rapport au temps et aux films. «Tout se joue dans le temps de la projection, le cinéma c'est du présent» ; l'œuvre cinématographique deviendrait alors intemporelle et cette semaine nous l'a fait comprendre en partie. Tarantino aime bien dire que la vraie magie du cinéma, c'est le 35mm, Toubiana ajoute qu'il faut découvrir un film sur grand écran, dans une salle de cinéma et qu'il faut oublier tout ce qu'on a entendu, lu ou vu sur le film. La critique s'arrête là, trop remplie de préjugés d'après cet homme qui a écrit longtemps dans les Cahiers du Cinéma. L'important c'est votre «relation» avec l'œuvre, nous dit encore le directeur d'une cinémathèque considérée comme «la maison des cinéastes du monde entier» pour Scorcese. Le long témoignage de cet amoureux du cinéma est un écho de cette semaine de découverte et de surprises.

Dès le mardi matin, un hommage à Dominique Sanda était donné ; finalement Richard Berry, Jean-François Stevenin et Mathieu Demy accompagnait l'actrice pour présenter la version restaurée d'Une Chambre en Ville (1982) de Jacques Demy, film musical dont l'originalité ne plait pas forcément. Ils nous expliquent que la synchronisation son avait été un calvaire, qu'une scène d'émeute dans le début du film avait vraiment fini en bagarre. Mathieu Demy, fils du réalisateur et superviseur de la restauration des films de son père, notera quand même que la salle est certainement plus remplie qu'à la sortie du film, qui fut un échec commercial : L'as des as avec Belmondo était sorti la même semaine ...! Dominique Sanda ne dira malheureusement que quelques mots. Un format de séance qu'on trouvera toute la semaine : une présentation de quinze ou trente minutes et la projection, avec une salle archi-pleine. Il y aura les bavards comme Bertrand Tavernier ou James B. Harris à la présentation de Some Call It Loving (1973) qui nous expliquera longuement que son film est très sexuel, que le fantasme est maître-mot dans l'œuvre. Il ne nous préviendra pas que Zalman King est peut-être la source d'inspiration de Ryan Gosling tant son jeu est silencieux à l'instar du célèbre acteur de Drive ... Il y aura les présentations efficaces comme celle de Thierry Frémaux avant la projection du nouveau documentaire satirique de James Toback Séduits et abandonnés sur la difficulté à trouver un financement pour un film aujourd'hui. Mené par James Toback en personne et accompagné d'un Alec Baldwin

très en forme, ce documentaire au montage (trop) dynamique nous emmène au coeur du festival de Cannes, devenu un festival-marché où parfois des millions se négocient ; maîtrise de la lumière, mise en scène et cinéma-vérité se mêlent pour donner du relief à ce visage du cinéma. Un autre bijou ornait la sélection de documentaire : Anne Andreu est venue présenté les 53 minutes de bonheur de Eternelle Jean Seberg. Elle nous montre là le seul hommage existant sur la vie de cette actrice à la beauté aussi grande que son mystère, qui brillera en Cléopatre dans le film éponyme d'Otto Preminger, qui sera un symbole de la Nouvelle Vague grâce à François Truffaut qui l'encensera et à Jean Luc Godard qui la filmera. On ne peut que remercier la réalisatrice d'avoir fait ce travail de mémoire difficile.

Il y eu aussi le léger pessimisme de Philippe Garnier, grand journaliste, à la présentation d'un film du cycle Art Of Noir : The Hunted (1948). Après la déclaration d'amour du spécialiste des Films Noir Eddie Muller à Belita, un des personnages féminins du film, Garnier donne son point de vue en deux phrases : «Si le film avait eu une autre fin, il aurait été un grand film. Mais là, c'est juste un film intéressant.» Voir ce film où l'intrigue se répond toujours avec humour pour se faire un jugement paraît être la chose la plus sage à faire, tout en se rappelant de ses mots.
La magie de ce festival, c'est aussi de passer d'une séance à une autre en traversant l'histoire du cinéma, sans bouger de son siège. Imaginez faire un saut des années 50 à la fin des années 20 en l'espace de quelques minutes. On plonge alors dans une œuvre muette mais pas silencieuse : le piano devient un pont entre l'image et les émotions comme dans le magnifique Solitude de Paul Fejos (1928). D'un des derniers films muets de Charles Vanel Dans la nuit (1929) au premier film sonore Le Chanteur de Jazz d'Alan Crosland (1927) en passant par la double version parlante et muette de Blackmail (1929) d'Hitchcock («le gros malin», disait Frémaux), nous avions une mine d'or à notre disposition et pas assez de temps pour tout voir.

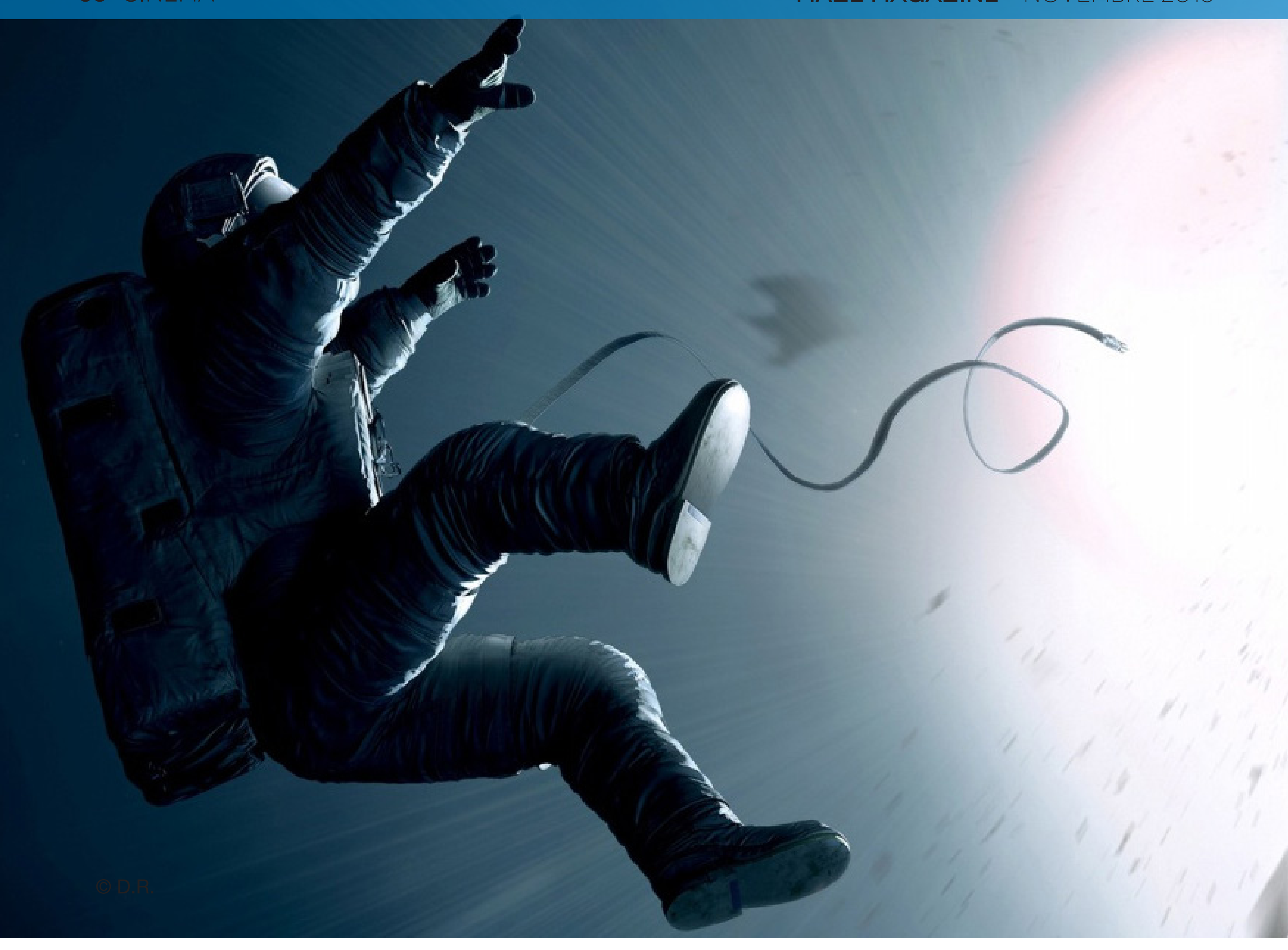
Outre le fait de sentir que le festival prend de l'ampleur, de petites choses évoluent dans le bon sens : un village du festival mieux agencé, une Bourse Cinéma et Photo qui, malgré un manque de visibilité, s'agrandit, un studio radio spécial festival de plus en plus sympa, c'est aussi une semaine qui vous retourne, vous fout des baffes. Le coup de fouet de Deer Hunter (ou Voyage au bout de l'Enfer) du grand Michael Cimino en sa présence et en compagnie de grands acteurs et actrices comme Emmanuelle Devos ou Tahar Rahim, la fameuse séance Le Voyou de Claude Lelouch présenté par le réalisateur et Tarantino qui fait crier «Merci Simca» à toute la salle, se retrouver à la gauche de Nicolas Saada et discuter si simplement avec ce grand critique et réalisateur d'Espion(s), passer trois heures avec les personnages de Scarface dans une gigantesque salle de cinéma. Ça n'a pas de prix, ce sont de grands moments du cinéma, de grands moments de la vie. Et la Séance de Clôture fut un bouquet final immense.

Dimanche 20 Octobre 2013, 15h. Hystérie totale à la Halle Tony Garnier. Nous sommes derrière la scène, nous ne voyons rien. Thierry Frémaux va bientôt nous appeler. La tension monte, le morceau «I Love You Baby», que nous avons tous dans la tête depuis le début de la semaine, commence. Nous étions 403 bénévoles sur le festival ; une grande partie de l'équipe était présente cet après-midi, on se bousculait presque pour monter sur la scène. Toute l'organisation rejoint les rangs. Applaudir, encore et encore. Tarantino, Tim Roth et Harvey Keitel nous rejoignent. Frissons. Ils prennent le temps de serrer les mains.

Après de longs remerciements, il demande qui a vu Pulp Fiction ; au moins 90% de la salle se lève d'un seul geste, d'un seul cri. Deux fois ? Le résultat est le même. Ce n'est qu'après la troisième fois que les tarantinophages sont démasqués. Il demande si la salle veut le revoir... La Halle entre en ébullition.

Étrange sensation d'être remercié par l'homme qui avait transformé ce festival en étant de partout à présenter les films des autres cinéastes. C'est lui qu'on voudrait remercier pour sa cinéphilie et son cinéma. Il faudra attendre deux heures du matin sur la péniche du festival pour le voir et le remercier personnellement autour de coupes de champagnes et autres vodka pomme ... Un homme impressionnant par sa carrure et par sa gentillesse. Avant la projection de Pulp Fiction, il avait crié «You ain't seen nothing yet «[Vous n'avez encore rien vu !]. Lui faire confiance pour la suite n'est certainement pas un pari risqué ! En revanche, après cette édition de folie, il va falloir que la suite soit à la hauteur. Certains iront se coucher, d'autres miseront double. Ne pensons pas à l'année prochaine, Le Festival Lumière 2013 c'était du présent ! Merci Quentin.

- Sur place, Benoit Michaely



GRAVITY

LE CINÉMA DANS CE QU'IL A DE PLUS IMPRESSIONNANT

Un film de pur divertissement, qui impressionne et émerveille à chaque plan, qui transporte et fait vibrer. Déjà une référence.

On n'en finit plus d'entendre des superlatifs sur le film, les journalistes rivalisent d'imagination pour finalement tous dire la même chose : c'est un très grand film, voire un chef d'œuvre. Il faut reconnaître que l'on a à faire à du grand cinéma. Le synopsis est assez simple. Des astronautes dans l'espace, à la veille de leur retour, doivent faire face à un souci de taille : des débris arrivent sur eux. La catastrophe se passe et ils ne sont plus que deux survivants. Ils n'ont plus aucun contact avec la terre et ils doivent rejoindre la station internationale pour se sauver. Scénario catastrophe simple, il est vrai. C'est justement l'une des forces du film. Il mêle ce qu'il y a de plus simple dans le cinéma d'action, de plus classique, de plus connu, de déjà-vu avec une technique cinématographique absolument impressionnante. Il n'y a rien de novateur dans le fait de ne plus avoir assez d'oxygène pour survivre, ou même de se retrouver dans l'espace, sans pouvoir appeler le fameux Houston pour se sauver. Mais chaque plan est magnifié. Les prises de vue sont absolument sublimes. Le réalisateur nous offre un spectacle étourdissant à chaque instant et c'est ainsi qu'il réussit à nous transporter.

Gravity réalise aussi le tour de force de présenter un huis clos dans ce qu'il y a de plus immense. A certains instants, on se sent étouffé, on a le souffle coupé, pourtant l'espace est infini. Cuaron a aussi l'intelligence de parfois placer le spectateur comme un troisième personnage dans l'aventure. Sa caméra se déplace et on bouge avec lui, comme si nous étions nous aussi dans l'espace. La 3D vient amplifier cela,



© D.R.

sans en faire trop, juste ce qu'il faut pour être spectaculaire.

L'un des atouts du film est aussi de nous plonger rapidement dans l'action. On effectue peu de détours inutiles, le spectaculaire arrive et ne nous lâche plus. Le suspense renaît à chaque instant et on est tenu en haleine. C'est du grand cinéma, dans ce qu'il a de plus divertissant. A la manière d'un blockbuster, sans en être vraiment un, on assiste à une expérience unique que seul le cinéma peut nous faire vivre. On ne dira jamais assez que chaque plan est réellement magnifique. C'est époustouflant. Bien sûr, c'est du numérique. Mais c'est sublime.

Un autre tour de force du film est de donner un rôle réellement intéressant à Sandra Bullock et de la voir livrer une belle prestation. Et ça c'est une sacrée surprise. Il faut avouer que cela reste un rôle de film d'action classique mais il faut tout de même reconnaître que par moments, elle donne des frissons. Actrice que l'on n'attendait plus, que l'on préférait oublier, elle semble aujourd'hui être en lice pour un second Oscar. Ce n'est pas rien. George Clooney se révèle lui aussi impressionnant dans son rôle. Rien à redire sur le casting. Vous l'aurez compris, le réalisateur mérite tous les honneurs, pour son sens du spectaculaire mêlé à un étonnant réalisme. Il manie la 3D comme personne, il sait à quel moment faire débuter ses effets sonores pour nous faire vibrer un peu plus. Il mêle l'artifice au réel et cela donne un résultat littéralement sublime.

Cependant, il y a quelque chose de décevant. Cela ne concerne pas directement le film. On est ébloui pendant ce voyage cinématographique mais une fois en dehors de la salle, on passe rapidement à autre chose, on oublie vite. Ce n'est pas vraiment un film qui marque. Et en cela ce n'est pas un chef d'œuvre. C'est vrai qu'il renouvelle le film d'action. Mais il ne nous touche pas assez, cela reste du cinéma et on sent trop l'artifice. Alors cela marche sans aucun problème pendant le film, mais après ? Que reste-t-il ? Des qualités techniques exceptionnelles et un sens du spectaculaire indéniable. Ce qui est déjà beaucoup c'est vrai.

Il y a dans Gravity ce que le cinéma a de meilleur pour nous faire voyager et nous faire vivre une expérience inouïe. Mais un véritable chef d'œuvre nous transcende, nous marque pour longtemps. Gravity a tous les atouts du chef d'œuvre. Mais il n'en est pas un. Il se positionne tout de même directement comme une référence du film d'action. Cela reste un cinéma d'immersion impressionnant et certainement l'un des meilleurs films de l'année.

- Philippe Husson

T.S. SPIVET, JEAN PIERRE JEUNET

Bien que ce film n'ait pas eu une promotion fulgurante, les cinéphiles n'ont pas pu s'empêcher de remarquer le nom inscrit en petit en bas de l'affiche : Jean-Pierre Jeunet. Ce dernier est le réalisateur d'un Long dimanche de fiançailles ou encore du Fabuleux Destin d'Amélie Poulain. Hormis les titres à rallonge c'est tout un univers que ce réalisateur emmène avec lui dans ses films et le parallèle entre T.S. et Amélie Poulain est ici particulièrement frappant. Au niveau de l'époque c'est un halo de mystère qui flotte toujours, c'est actuel et pourtant il y a toujours ce petit air rétro, ce petit doute.



© D.R.

Le fabuleux destin d'un petit génie

T.S. Spivet est un petit garçon différent dont le nom complet rappelle un oiseau. Alors que son faux jumeau Layton dessine en dépassant toute les lignes comme un enfant normal de moins de six ans, T.S., lui, calcule les proportions des membres des personnages à colorier. Passionné de science, il a du haut de ses 10 ans un talent incroyable pour l'observation, les dessins et toutes les théories mathématiques, chimique en passant même par les théories de la relativité d'Einstein. Sa famille habite dans un ranch où son père vit et agit comme les cow-boys des vieux westerns, où sa mère passe son temps à étudier les insectes et où Gracie sa sœur à des préoccupations d'adolescente normale. Étrange famille, mais l'ambiance est conviviale et à l'aide de la 3D nous aussi nous nous invitons à la table du ranch au fin fond du Montana.
Entre drame et aventure l'Extravagant voyage du jeune et prodigieux T.S Spivet saura aussi nous faire rire. T.S développe l'angoisse enfantine que son père ne l'aime pas. Layton ressemble tellement à son père, autant dans le vêtement que dans leurs centres d'intérêt. T.S. se sent alors rejeté et inférieur à son frère. Heureusement pour lui, Layton reste son fidèle acolyte et ils sont inséparables. Mais un jour arrive un drame, le drame de perdre un frère, un enfant, un ami, et pire encore ce sentiment de culpabilité qui peut vous envahir. T.S. semble donc dans une période difficile où il est incompris.
Il met alors tout son cœur à l'ouvrage pour ses expériences. Il publie deux ou trois schémas dans des magazines de science tranquillement. Mais un jour, une grande agence scientifique l'appelle et lui annonce qu'il est en train de révolutionner le monde technologique et scientifique avec sa machine à mouvement perpétuel et qu'il doit donc venir recevoir son prix à Washington DC. Voilà l'histoire lancée et T.S. envolé !

Un long dimanche de travail visuel

D'autre part, il y a de quoi rester bouclé à son siège

en voyant comment le réalisateur s'est démené pour avoir une telle qualité d'image. D'abord, la 3D est ici le résultat d'une avancée technologique flagrante. Rien à voir en effet avec les retouches post-réalisation pour donner une intuition de 3D qu'on a pu observer dans le dernier Harry Potter (en autres évidement). Ici, ce n'est pas non plus un élément de temps à autre qui sort de l'écran pour pouvoir justifier le coût du film ou encore de la place de cinéma. Non, il s'agit ici de réels effets spéciaux tout le long du film, parfois touchants, parfois juste magnifiques pour une flaque ou un décor. Si ce film peut vous secouer autant c'est que vous n'êtes pas spectateur mais vous y êtes, là, avec T.S, à travers les montagnes et les plaines du Montana.

La 3D permet aussi d'un point de vue stratégique d'insérer des images dans un plan. En effet il y a différents niveaux, on peut donc sans que ça pose de problème de compréhension voir le personnage et voir se dresser à côté de sa tête ce qu'il voit ou ce qu'il dessine comme s'il s'agissait d'un zoom. D'ailleurs c'est ainsi qu'est exploité et renforcé tout le discours scientifique du film. Puisque de manière très éducative et drôle il arrive au réalisateur de nous insérer des schémas en mouvement pour que nous puissions suivre sans souci les dires du petit T.S. De la même manière le film est structuré en chapitres comme si Jean-Pierre Jeunet avait peur de nous égarer. Cela correspond tout à fait au caractère de son personnage principal mais aussi à son âge, tout est donc dans la continuité.

L'image en elle-même est postérisée pour cette idée « vieillot », mais elle est aussi tout particulièrement travaillée. Dans chaque scène (ou presque) se trouve du rouge. Jean-Pierre Jeunet a semble-t-il voulu donner à ce film un ton chaleureux, mais le rouge c'est aussi dans un sens la couleur du tragique, du sang et de l'accident. On retrouve aussi ce jeu de couleur notamment avec le vert dans le film d'Amélie Poulain.

Une évasion extraordinaire

Quelle surprise de voir la formidable Helena Bonham Carter se transformer littéralement sous nos yeux. Après tous les rôles un peu fous, sauvages ou méchants qu'elle a dû et su interpréter la voilà mère de famille. Pour vous rafraîchir la mémoire : rappelez-vous Marla Singer dans Fight Club. Heureusement pour nous elle sait garder ce petit air de folie, qui la rend aussi touchante. C'est ce qui la rend si singulière. En tout cas jolie surprise de la retrouver changée et cependant toujours aussi douée. Le reste du casting est sans éclat particulier mais se débrouille bien. Le jeune Kyle Catlett est vraiment bouleversant mais cela tient plus à son rôle qu'à son charisme personnel semble-t-il.

Enfin peu importe ce qui vous transporte habituellement, vous aurez de fortes chances de vous retrouver touchés à un moment donné par ce film. Pour les âmes sensibles et délicates, les lunettes 3D seront un camouflage à vos larmes pour certaines scènes. Pour les plus ouverts au comique et les gens rieurs, beaucoup de scènes piochent dans le registre des blagues populaires, ou dans les répliques saugrenues et inattendues. Pour l'humour il y a en effet un mélange entre l'innocence de l'enfance et la lucidité et le pragmatisme inopportun de T.S dans plusieurs plans.

Ainsi c'est aussi l'histoire d'un voyage comme l'annonce le titre. Ce sont des rencontres par exemple. Ou encore c'est une quête où l'enfant va vers l'âge adulte, vers le deuil etc. C'est une progression, et là encore il ne s'agit pas de T.S uniquement, ni à l'inverse de leçon de morale universelle, mais plutôt de réflexion que tout le monde peut utiliser à son gré. En somme entre le graphisme, la technique, l'histoire, le script presque littéraire, les acteurs et le panel d'émotion : c'est à ne pas manquer.

- Anne-Flore Roulette

PORTRAIT : HELENA BONHAM CARTER

Peut-on imaginer plus de diversité que dans la carrière d' Helena Bonham Carter ? Elle est tour à tour héroïne dramatique et « muse burtonienne », elle s'essaie aux films d'auteurs comme aux blockbusters, elle est touchante et fragile puis froide et sans merci, bref … elle est pour chacun un rôle différent qui vient rappeler à quel point sa carrière est immense.


© D.R.

Aujourd'hui, on associe souvent Helena Bonham Carter à Tim Burton, à Johnny Deep, à Bellatrix Lestrange, à ce style vestimentaire étrange qui laisse imaginer une personnalité extravertie, complexe, voire même un peu torturée. Pourtant, elle est aussi ce physique que l'on assimile naturellement aux grands rôles dramatiques et aux grandes figures victoriennes. C'est ce par quoi elle a commencé. Elle campa d'abord une reine anglaise restée sur le trône seulement neuf jours dans Lady Jane, en 1986. La même année elle rencontre James Ivory qui lui offre un rôle dans Chambre avec vue, aux côtés de Daniel Day Lewis. Elle interprète alors une jeune bourgeoise qui ne peut vivre son amour avec un roturier, ce qui la cantonne un peu plus aux rôles dramatiques. La consécration arrive rapidement avec Retour à Howards End en 1991, toujours pour Ivory et aux côtés, cette fois, d'Anthony Hopkins. Adaptation d'un roman et étude de mœurs de l'Angleterre du XIXe siècle, le film est un réel succès (il obtient notamment un prix à Cannes). La carrière de l'actrice est alors lancée.

Helena Bonham Carter peut alors changer de registre et diversifier sa carrière. Elle s'essaye à la comédie pour Woody Allen, elle est une femme gravement malade et amoureuse dans Envole moi et elle est cette toxicomane amoureuse inoubliable dans Fight Club. Ce rôle marquant signe définitivement son changement de registre et prouve magnifiquement que son talent ne s'arrête pas aux rôles à corset.

Après une nomination à l'Oscar du meilleur second rôle féminin, un autre rôle va changer sa carrière, marquer un tournant dans sa vie et dans la perception que le public a d'elle. En 2001, elle joue dans La planète des singes, de Tim Burton. On retiendra cependant plus la naissance de leur couple que la qualité du film … Elle devient alors une « muse burtonienne », enchaînant les rôles dans ses films et offrant à chaque fois des prestations remarquables. Elle est d'abord la sorcière qui traumatise les enfants dans Big Fish, sublime histoire merveilleusement mise en scène et dont la poésie n'a pas fini de nous habiter. Dans Charlie et la chocolaterie elle incarne la mère du jeune garçon inventé par Roald Dahl. Elle prête ensuite sa voix à Emily, défunte mariée des Noces Funèbres. Elle est Mrs Lovett, rôle qui lui tient particulièrement à cœur dans Sweeney Todd. Elle a



toujours voulu incarner ce grand personnage mais le chant posait problème. Elle a alors passé des mois à s'entraîner tous les jours afin de pouvoir l'interpréter. Et le résultat est incontestablement remarquable. Elle est ensuite la Reine de Cœur dans Alice aux pays des merveilles, remake raté mais succès incontesté et elle apparaît aussi dans Dark Shadows, remake raté et bide incontesté … Tim Burton a su lui offrir des rôles différents qui lui permettent à chaque fois de montrer l'étendue de son talent. Il a indéniablement réussi à lui ôter cette image d'actrice aux rôles victoriens à tel point que l'on attache souvent Helena Bonham Carter à cette image de femme génialement déjantée.

Il faut bien le dire, son rôle dans la saga Harry Potter contribue à cette image. Mais la force de l'actrice est de faire d'un second rôle un personnage absolument marquant, complétement excentrique et agréablement inquiétant. Si on l'associe forcément à la sorcière totalement dérangée, elle prouve une nouvelle fois dans Le Discours d'un Roi qu'elle peut tout jouer. Elle incarne alors l'épouse du roi bègue, un rôle beaucoup plus classique dans lequel elle excelle. Elle chante aussi dans Les Misérables et est actuellement à l'affiche de L'extravagant voyage du jeune et prodigieux TS.Spivet de Jean-Pierre Jeunet.

A travers cette filmographie incroyablement diversifiée, Helena Bonham Carter n'a de cesse de nous impressionner. Elle est toujours touchante et marquante, drôle ou terrifiante, elle parvient toujours à nous émouvoir, à nous livrer une prestation formidable qui nous en dit toujours un peu plus sur elle tout en brouillant à chaque fois les pistes. Qu'elle prenne un corset ou une baguette magique, qu'elle chante ou qu'elle s'essaye à un grand rôle classique, qu'elle incarne une personnalité extravagante ou une fille de bonne famille, qu'elle soit une toxicomane névrosée ou une sorcière totalement dérangée, elle nous montre à chaque fois un pan de sa personnalité aussi diversifiée que son talent est immense.

- Philippe Husson

PRISONERS

Denis Villeneuve nous présentait il y a trois ans déjà, Incendies, un film brillant. Cette année, il revient avec Prisoners, un thriller palpitant, absorbant et plein de suspense. Hugh Jackman et Jake Gyllenhaal, qui jouent les deux grands rôles du film, ont réalisé une très belle performance.


© D.R.

Le scénario de base paraît très classique. Keller et sa femme Grace passent Thanksgiving chez des voisins. Après le dîner, lorsque les adultes sont ensemble, leurs filles respectives Anna et Joy sortent de la maison et disparaissent. C'est la panique. Le frère d'Anna soupçonne tout de suite un camping-car qu'ils avaient croisé dans la cité et qui n'était plus là. Le camping-car est retrouvé, mais Alex, le propriétaire un peu attardé mental dit ne rien savoir ... S'ensuit une enquête menée par l'inspecteur Loki, le talentueux Jake Gyllenhaal, dont on ne sait d'ailleurs pas grand-chose mis à part le fait qu'il ait résolu toutes les enquêtes qui lui ont été confiées.

Il y a donc confrontation entre les deux hommes. Keller (Hugh Jackman) est prêt à tout pour retrouver sa fille. Le policier est rigoureux, il est respectueux des règles tandis que Keller n'hésite pas à employer la violence pure et dure. Il court après la justice, mais veut la faire lui-même puisqu'il juge l'inspecteur incapable de résoudre l'enquête seul, ayant laissé partir le suspect n°1 pour manque de preuves. On a par la suite des indices, qui arrivent petit à petit mais qui ne mènent à rien de concret. Le scénario nous tient vraiment en haleine, il est très efficace. C'est un genre de films passionnant qui vous implique aussi dans l'énigme à résoudre. On retrouve un peu le style de Zodiac de David Fincher.

Prisoners est un film à la fois rythmé et lent. En deux heures et demie, ce qui est sûr c'est qu'on ne s'ennuie pas. C'est un thriller mais le côté dramatique est très présent. On ressent vraiment les sentiments des deux familles qui se retrouvent avec un membre en moins. On ira même jusqu'à la dépression pour la mère d'Anna. Mais il est vrai, ne vaut-il pas mieux une fille décédée qu'une fille disparue ? Quand les jours passent et que vous ne savez pas comment vit votre fille, que vous ne savez pas si elle est en vie, c'est abominable. Bien sûr il reste l'espoir ... mais à quel prix ? Denis Villeneuve joue beaucoup sur la psychologie dans ce film. C'est vraiment un film juste. On découvre certes à la fin une chose à laquelle nous n'aurions absolument pas pensé au départ, c'est peut-être un peu cinglé voire tiré par les cheveux, mais après tout, nous sommes dans une société où tout est possible. En fait l'enquête qui est à résoudre peut être comparée à un labyrinthe dont il faut trouver la sortie.

Vraiment, c'est un bon thriller, complexe, touchant et saisissant. On est tout de suite mis en situation, dans le vif. Le film ne met pas une heure à démarrer et laisse la place à une ambiance complètement différente. On y trouve une bonne mise en scène et des cadrages vraiment plaisants, très efficaces. Ce film a une ambiance vraiment particulière. De plus, la prestation d'Hugh Jackman est vraiment étonnante, surtout pour ceux qui ne sont pas de ses plus grands fans. Le final aussi est superbe et vous laisse perplexe. Le suspense est encore là à la fin. Je vous conseille fidèlement Prisoners, sorti depuis le 9 Octobre au cinéma. Vous ne serez pas déçus.

- Noa Coupey

LES CINÉ-CRITIQUES D'OCTOBRE





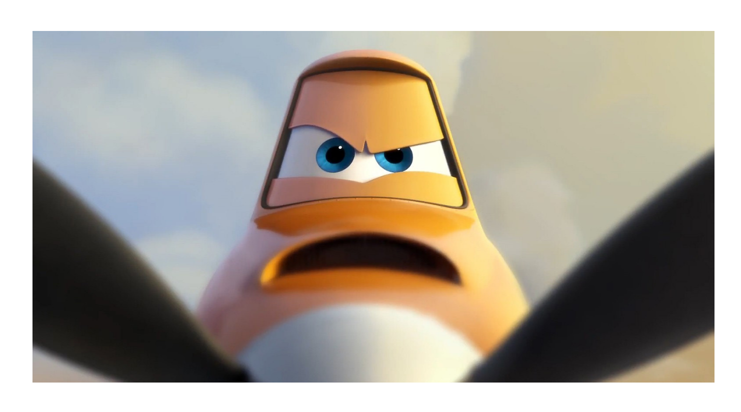
EYJAFJALLAJOKULL (Sorti le 02/10)

Un couple divorcé se retrouve sur la route pour le mariage de sa fille en Grèce. Mais suite à l'éruption du volcan islandais Eyjafallajokull, tous les vols européens sont bloqués, dont le leur ! S'ensuit un road trip très mouvementé où les deux vont se tirer dans les pieds, voire pire, pour arriver seul au mariage, et avec la robe ! Voiture de luxe explosée sur l'autoroute, personnages virés d'un bus par des rugbymen, covoiturage avec un repenti assassin devenu prêtre et vol d'un avion de tourisme à court d'essence sont au programme de ce long voyage, mais entre la haine et l'amour, face aux épreuves et pour leur fille, il n'y a qu'un pas … Avec Valérie Bonetton et Dany Boon dans les rôles principaux, la bonne dose d'humour est garantie et complétée par des gags bien trouvés et bien placés. Seul défaut, des petites longueurs dues à une certaine répétition des situations et au fait que le film se déroule sur le même plan jusqu'au bout : coup bas, réussite ou non, séparation, retrouvaille, coup bas … Ça ne décolle jamais, comme les avions sous le nuage de poussière du volcan. En somme, on passe tout de même un bon moment, surtout pour un film humoristique français qui ne tombe quand même pas dans le potache !


© D.R.

MACHETE KILLS (Sorti le 02/10)

Quand on part voir Machete Kills, suite de Machete de 2010 lui-même adapté d'une des fausses bandes annonces du diptyque Grindhouse, il faut se dire que l'on va voir un film de Robert Rodriguez, maître des nanars qui s'assume et qui fait du « sous Tarantino ». Bref, un concentré de « What The Fuck » avec du sang, des filles, de l'action et une certaine dose d'humour gras. Si on aime on s'éclate, si on n'aime pas on rigolera aux quelques premières vannes puis on trouvera ça très très très lourd. Pour l'histoire, Machete, qui trouve son nom dans son gout pour les machettes, est un ancien membre de la police fédérale du Mexique. Il est appelé par le Président des Etats-Unis qui cherche à se débarrasser d'un trafiquant d'armes qui, de l'autre côté de la frontière tient ses missiles pointés sur Washington. Mais l'ennemi est peut-être plus loin, et pourquoi pas dans l'espace ! Coté casting, on retrouve Danny Trejo dans le role titre, entouré de toutes ses filles (Michelle Rodriguez, Amber Heard, Sofia Vergara) et même de Lady Gaga pour son premier vrai rôle au cinéma (rôle qu'elle partage avec Antonio Banderas par ailleurs), et pour le « grand méchant » nous avons droit au retour de Mel Gibson ! Mais en bref, soyez sûr d'aimer avant de regarder ce Machete Kills.



PLANES (Sorti le 09/10)

Dusty est un avion épandeur d'engrais dans les longs et grands champs américain : tout droit, demi-tour, tout droit … Voilà à quoi se résument ses journées. Mais Dusty voudrait être un avion de course, de voltige, de chasse ! Il va alors participer au Grand Rallye du Tour du Ciel, avec l'aide de ses amis Skipper Riley, avion vétéran et Chug camion en quête de sensations, pour prouver qu'il est capable de voler comme les célébrités de l'aviation. Seulement, il n'est pas prêt à affronter une telle course et … il a le vertige. En plus, il va devoir croiser les hélices avec Ripslinger, champion incontesté, qui va tout faire pour stopper ce Dusty qui pourrait bien lui tenir tête … Spin-off de la série Cars, ce nouveau Disney n'avait rien de bien ambitieux : monde exactement comme celui de Cars (les machines anthropomorphes) et presque même thème que celui autour de la petite voiture de rallye Flash McQueen. Avec Planes, on a une grosse impression de déjà-vu, et la 3D n'est pas assez profonde pour nous faire rejoindre les airs. L'ensemble, même avec son cruel manque d'originalité, reste un voyage sympathique. Pour les plus jeunes, on passe quand même un bon moment et les petits amoureux de l'aéronautique rigoleront d'aller voir un dessin animé sur leurs machines préférées rarement mises en avant à l'écran.



C'EST LA FIN (Sorti le 09/10)

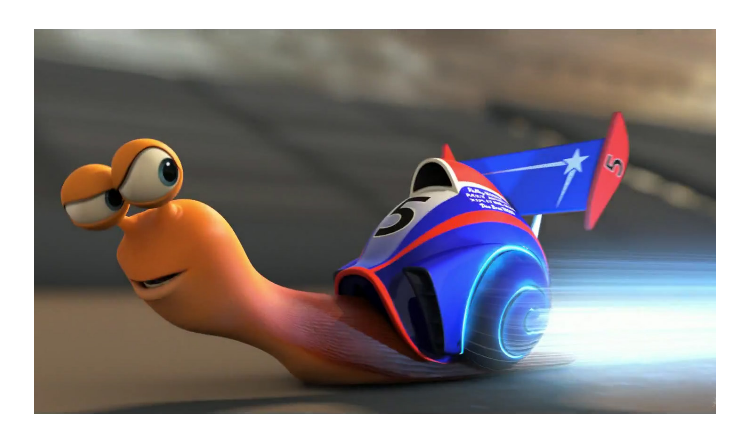
Ça y est, c'est l'Apocalypse. Pendant ce temps, les acteurs Seth Rogen et Jay Baruchel sont à une fête chez James Franco et, bizarrement, aucun invité ne monte vers le ciel dans une belle lumière bleue. Face à la destruction de Los Angeles, tout le monde sort et finit englouti vers l'Enfer. Tout le monde ou presque ! Franco, Rogen, Baruchel et les autres acteurs Jonah Hill, Danny McBride et Craig Robinson se retrouvent enfermés dans la villa de Franco et doivent se préparer à survivre à l'Apocalypse, s'il est possible d'y survivre … Passant du film de survival à l'horreur, au film de zombie pour finir avec de l'héroïsme, C'est la fin revisite et démonte ces genres de films avec de nombreuses références et un humour totalement décalé et assumé. Humour d'ailleurs, en exceptant les trop nombreuses blagues « de mecs », qui nous accrochent bien notamment grâce aux situations cocasses, les acteurs surjouant leurs propres rôles, votre voisine de siège terrorisée pour rien et surtout les blagues sur des films et des acteurs divers et le remake de l'Exorcisme. Très rythmé et avec des rebondissements aussi dingues qu'inattendus, on ne s'ennuie pas et on apprend à bien détester avec humour ces habitués d'Hollywood. Petit plus comique avec les caméos de Rihanna qui ne survivra pas longtemps, Michael Cera qu'on apprécie de voir se faire transpercer par un lampadaire (si si, avouez-le !) et celui d'Emma Watson qui se pense devoir faire face à des zombies avec sa hache. A voir pour le fun !



AU BONHEUR DES OGRES (Sorti le 16/10)

Benjamin Malaussène est bouc émissaire, son job dans le centre commercial Au Bonheur Parisien consiste à recevoir les plaintes des clients et les empêcher de poursuivre le magasin en justice. Grand frère responsable de toute une tribu dont la mère parcourt le monde et éparpille les pères, sa vie est un joyeux bazar. Et puis un jour, alors qu'il sauve une

certaine Tante Julia de la sécurité du magasin, une bombe explose sur son passage, puis une autre peu de temps après, et encore une autre, tuant à chaque fois une personne précise. Mais qui lui en veut autant pour lui faire porter le chapeau ? Adaptation par Nicolas Bary du premier tome de la saga Malaussène de Daniel Pennac, adoubé par l'auteur lui-même, ce film à l'univers décalé passe de l'imaginaire punchy-comique à d'autres scènes plus « sérieuses » et policières en un claquement de doigts. Comme Malaussène, on ne s'ennuie pas ! Les rôles titres, joués par le très charismatique Raphael Personnaz et la flamboyante Bérénice Bejo, collent parfaitement à leurs acteurs. Notons aussi la présence de d'Emir Kusturica dans le casting. Comme l'auteur, les fans de l'univers du livre seront conquis, malgré un petit manque de noirceur, et les autres passeront un bon moment.



TURBO (Sorti le 16/10)

Un petit escargot rêve d'aller vite, vite, vite. Suite à un accident de nitro sur la route, son vœu est exaucé et sa rencontre avec d'autres escargots de course (mais lents eux) appartenant à un vendeur de tacos va le pousser à participer à la mythique course des 500 miles d'Indianapolis. Conquérant le cœur du public, Turbo l'escargot va vite devenir le rival de son ancienne idole, Guy La Gagne, qui n'hésitera devant rien pour gagner la course … Le mois dernier nous avions Rush, ce mois-ci c'est Turbo ! Ce joli conte moderne semble se situer aussi entre Fast and Furious façon escargot et Cars, où la morale est de toujours croire en ses rêves, ici, d'aller vite. Dernier sorti des studios Dreamworks, Turbo est esthétiquement très réussi, que ce soit les scènes de jardin ou de course, on arrive toujours à lier le vaste monde des hommes à celui plus réduit des escargots. Du coup, c'est tout à fait normal de voir un escargot courir à côté des voitures de course ! Avec un humour délirant à toutes épreuves, ce film fera rire les petits et les plus grands. Peut-être le meilleur dessin animé de cette fin d'année avant Noël !



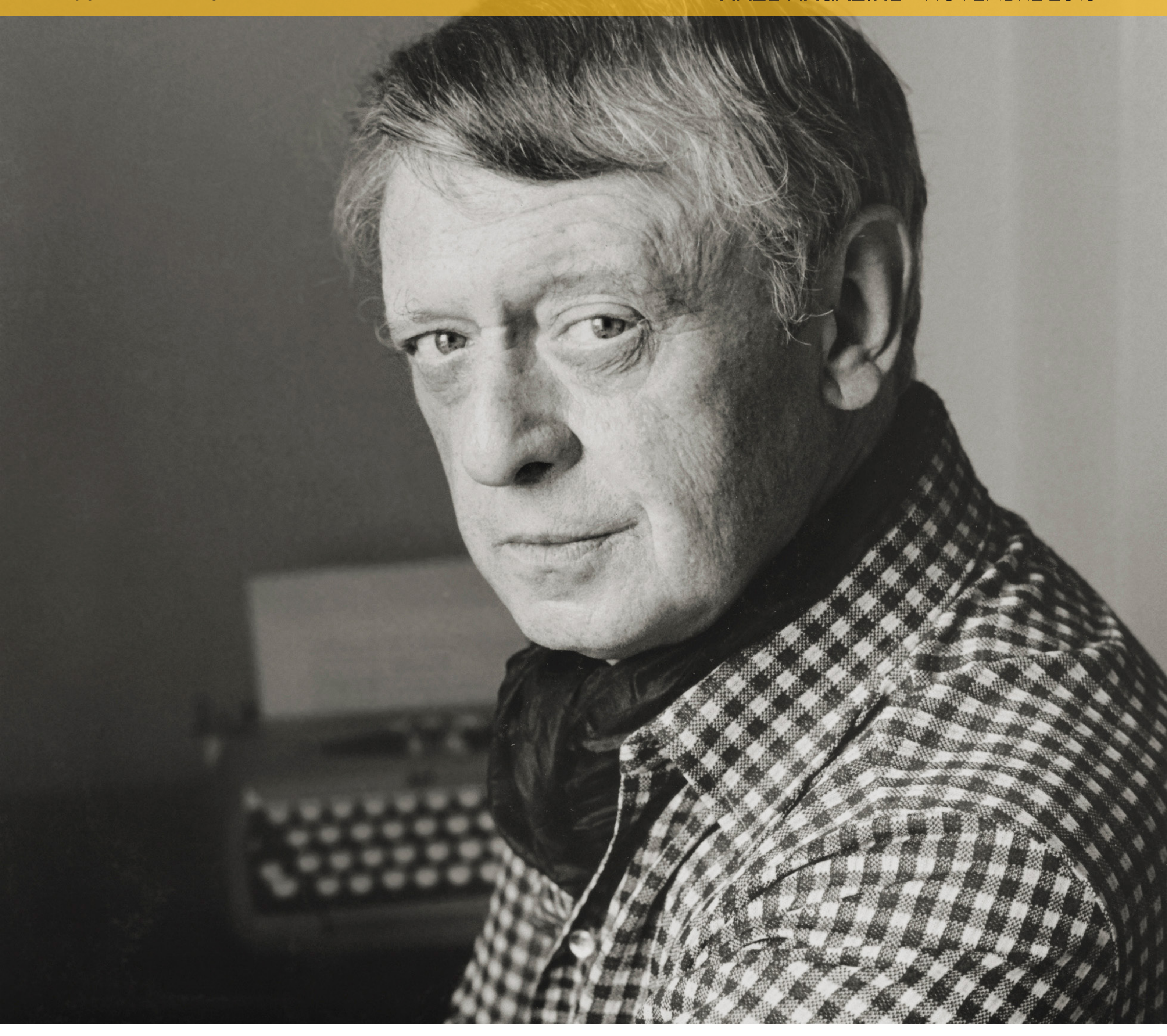
MALAVITA (Sorti le 23/10)

Giovanni Manzoni est un ancien mafieux italo-américain qui, après avoir balancé toute sa « famille », se retrouve sous la protection du FBI avec sa femme et ses enfants. Après avoir raté leur intégration partout où ils sont allés, ils débarquent dans un tout petit village de Normandie et vont encore avoir du mal à lâcher leurs habitudes assez violentes de leur ancienne vie d'affranchis … En plus, les mafieux sont sur leurs traces. Dernier film de Luc Besson tourné à deux pas de chez lui en Normandie, Malavita brille tout d'abord par son casting : Robert De Niro dans le rôle principal, avec pour femme Michelle Pfeiffer et Tommy Lee Jones en tant que l'agent de protection du FBI. Sans oublier Martin Scorsese comme producteur exécutif ! Chacun à leur façon, les personnages sont attachants et surtout très drôles dans leur intégration (mention spéciale à la fille qui fait la leçon à un jeune voulant abuser d'elle à coup de raquette de tennis). Avec un humour cynique à toute épreuve, notamment sur les films de mafieux, Malavita est le film de repenti de Scorsese et De Niro ! Surtout sur l'hilarante scène du ciné-club où le personnage joué par De Niro se retrouve à regarder et à débattre sur Les Affranchis, un grand moment. Avec une scène plus thrilling à la fin, Malavita finit par être bien une comédie mafieuse. Pour les affranchis dans l'âme qui veulent bien rire !

- Laurie Montagner

Littérature





DEAR MISTER BURGESS

Il y a longtemps que je rêve d'écrire un article sur John Anthony Burgess Wilson, grand auteur britannique du siècle dernier, plus connu sous son nom de plume d'Anthony Burgess. L'occasion s'en présente aujourd'hui, puisque nous célébrons ce vingt-cinq novembre les vingt ans de sa mort. J'ai choisi de m'adresser directement à Burgess, à travers cette lettre, car je pense que ce n'est qu'ainsi que je pourrai être juste dans mes propos.

«Dear Mister Burgess,

La mort, état dans lequel vous vous trouvez actuellement depuis maintenant vingt années, je n'ignore pas que vous la qualifiez, Mister Burgess, avec le style qui vous caractérise, d'«horreur absolue de la non-existence». La non-existence ne rejoint-elle pas le non-sens typiquement britannique dans lequel vous avez sans doute été bercé, enfant de Manchester l'industrielle et la prolétarienne, le transformant en non-sens presque kafkaéen dans certains de vos romans où les sociétés se retournent contre vos pauvres héros marqués par leurs différences et leurs ruptures avec le monde ? Je pense notamment au Testament de l'Orange, que vous publiez en 1975 comme une réponse à ceux qui vous portent responsable, avec le cinéaste Stanley Kubrick, d'horribles

faits divers commis par des personnes se disant inspirées par la violence de L'Orange Mécanique ?

Si vous saviez, Mister Burgess, comme le monde a changé depuis la dernière fois que vous l'avez foulé en 1993, deux années avant ma modeste naissance, et dix-huit ans avant ma première lecture de votre œuvre. Je n'ose imaginer les merveilleux romans que vous auriez écrits en vous inspirant des derniers grands chamboulements, comme le onze septembre 2001, les guerres contre le terrorisme, la crise financière de 2008 ou l'accident nucléaire de Fukushima en mars 2011. Car il y a du merveilleux dans vos ouvrages, même dans les plus pessimistes et les plus sombres. Emporté par la magie de votre style et de vos mots, on plonge dans les sublimes (et pourtant parfois ordinaires) aventures de vos héros, souvent inspirées des effondrements et des changements du monde.

Oui, Mister Burgess, le monde a changé, mais il demeure malade. Malade du Mal qui le dévore et qu'on retrouve dans la corruption, dans le silence des peuples opprimés et dans nos modes de vie basés sur la consommation, qui selon vous, réduit l'homme et le déshumanise. Le Mal, même si l'on a tendance à ne réduire votre œuvre si riche qu'à cet aspect, vous l'avez étudié, en enfant du terrible vingtième siècle que vous êtes. Le Mal est abordé dans L'Orange mécanique, où votre héros et sa bande de drougs font partie de cette jeunesse d'un futur indéterminé, qui s'est plongée dans l'hyperviolence et menace la sécurité des citoyens. Le Mal, vous l'abordez dans Le Testament de l'Orange où la société consumériste s'en prend à votre héros, un professeur d'écriture poétique et auteur de scénarios, victime de l'incompréhension de son dernier script par une humanité perdue qui a choisi d'en faire l'ennemi public numéro un. Le Mal, enfin, vous l'abordez avec une classe frissonnante dans La Folle Semence, incroyable roman de dystopie où les dirigeants du monde cherchent à parer le problème de surpopulation et marchent vers la guerre généralisée. Le héros, un brave homme, comme vous et moi, est pris dans les torrents de l'histoire pour alterner dans son périple les rôles de simple professeur, de soldat, de cocu par son frère, d'amoureux fou, de bouffeur d'hommes, et de jaloux.

On pourrait penser, Mister Burgess, que vous n'êtes qu'un vieux con réactionnaire, nostalgique et rongé dans un énième conflit de génération par sa haine de la société nouvelle et de la jeunesse. L'analyse est trop primaire. Vous êtes un révolutionnaire, dans la mesure où la solution au Mal, vous la proposez. Et elle se trouve sous nos yeux.

Quel remède apporter au Mal, selon vous, ce Mal qui nous rend la vie impossible et que porte l'homme en lui, ce Mal qui vous a envoyé au front et qui a vu votre femme violée pendant la guerre ? «L'amour et la tolérance sont la seule réponse au problème de la vie. Ce précepte, très simple, et infiniment difficile à appliquer, peut être accepté, compris par quiconque, croyant ou non-croyant. C'est la seule voie.», confiez-vous à Sophie Lannes en 1977. Est-ce pour ça que vous vous intéressez, sans doute bercé par les principes de votre famille catholique, aux origines du Christianisme dans L'Homme de Nazareth ou dans Le Royaume des Mécréants, sublime fresque historique où vous opposez la Rome des Empereurs à l'Israël du Christ et de ses Apôtres et décrivez la complexité politique et philosophique d'un siècle qui changea le monde ? Est-ce pour cela que vous bâtissez votre raisonnement sur la distinction entre les doctrines d'Augustin et de Pélage, qui régissent selon le héros de La Folle Semence, les phases de liberté et de dictature ?

Je sais que vous affirmez que les grands auteurs sont Français. J'imagine aisément que vous ne me croiriez pas, et me regarderiez de haut, avec votre cynisme et votre humour britannique, si je vous dis que vous avez, sinon réussi à les égaler dans votre vie, à au moins vous approcher de la grandeur de nos Victor Hugo. En France, pourtant, votre nom ne va en général que seulement de pair avec celui d'un autre grand artiste du siècle passé : Stanley Kubrick. Il y a fort à parier qu'avec la sortie en poche en janvier dernier de certaines de vos œuvres le peintre du vingtième siècle que vous êtes va finir par revenir à la mode, et que son œuvre pourra enfin être étudiée sous un autre angle que celui de l'homme à un roman, refoulé sous les codes kubrickiens, L'Orange Mécanique. C'est d'ailleurs l'objet de cette humble lettre que je vous adresse aujourd'hui, moi, Basile, l'un de vos trop rares lecteurs français, qui trouve dans vos lignes l'envie d'écrire des nouvelles pour le magazine dans lequel cette missive est publiée.

Vous écrivez, à Monaco, votre dernière demeure, que vous n'aurez pour seul hommage «qu'une nécrologie erronée dans Nice Matin». Cela n'aura, je l'espère, duré que vingt ans.

Yours sincerely»

- Basile Imbert

NOUVELLE

LA FUMÉE DES RELIQUES

Grand-Mère Sally, en apnée dans ses pensées pleines de souvenirs et de préoccupations, le dos légèrement courbé par les siècles des secondes passées à vivre, était plongée dans un demi-sommeil, le genre de ceux qui auraient soigneusement pris soin d'engourdir tout le corps, et le cerveau, sauf les dix doigts des mains occupées à tricoter frénétiquement un énième chandail rose déjà caramel, bientôt gris, avec la dextérité engourdie et l'éternel retour de la pratique ancestrale. Cela aurait pu durer encore des décennies, jusqu'au soir, jusqu'au souper, ou même jusqu'au bout de monde – de ce monde ? – qui se perdait dans le soleil couchant et les potages de légumes sans viande, livrés par celui qu'on affublait dans ses pensées du nom de gentil livreur qui, on l'espérait bien fort intérieurement, se mettrait un jour à son compte pour offrir une bonne situation à une femme et à des enfants, afin de vivre bien comme il faut une vie bien comme il fallait.

Ding dong. Grand-Mère Sally ne prêta pas attention à la sonnerie où le ding et le dong, usés comme la pile du boîtier qui les alimentaient, s'étiraient entrecoupés d'un silence tragique de deux secondes et demie. Si on sonnait une deuxième fois, on avait la certitude que ce n'étaient pas des gamins venus chercher l'amusement à prendre la tête à des vieilles endormies. C'était la pleine lune – elle le sentait dans ses rhumatismes – et les morveux étaient de sortie, sans doute excités par l'astre cher à Caïus les Petites Bottes, à moins qu'il s'agisse seulement d'une tentative d'impressionner ces gamines blondes aux longs cils déjà pétasses et salopes de cours de récréation, à la vitesse où vont les choses de nos jours dans ce bas monde de fous. Ding dong. On sonnait à nouveau. Décidément, ces gamins avaient mangé du lion, à moins que la petite trainée de cours moyen second degré leur donne du fil à retorde, jugeant que tant que la vieille harpie qu'était fièrement Grand-Mère – pourquoi Grand-Mère si Harpie ? – Sally ne sortait pas de son trou, de sa caverne toute de laine en fils ou en pelotes construites, il était inutile d'offrir un baiser sur la joue à ces petits casses-couilles dont les journées se résumaient à courir autour des jupons des écolières et des sonnettes de grands-mères ...

Samuel n'avait jamais été comme ça. C'étaient d'ailleurs les filles qui le regardaient toujours, lorsqu'il traversait en bombant inconsciemment le torse en dehors du passage piéton, les yeux fermés, dix secondes après le passage du bonhomme vert, pour augmenter les risques déjà grands. Mère l'avait grondé et comme toujours, Mamie lui avait fait un regard doux, un éclair, comme pour lui dire que dans la vie, c'était bien ce qu'il fallait faire, prendre des risques pour et s'endurcir. Ding Dong. Troisième sonnerie. Cela devenait sérieux pour descendre, et si c'était encore les gamins et leurs Lolitas de bac à sable et de cours de platanes, aux cheveux pleins de poux, petite vérole, syphilis et SIDA de cet âge, ce serait une bonne occasion pour leur montrer son visage en furie, pire que mille contes d'Halloween dans leur cervelle de moineau aux regards si doux et innocents, mais terribles et tuméfiés.

Cela prit bien un millénaire de minutes à Grand-Mère Sally pour poser son ouvrage dont la couleur en ses mains avait déjà viré comme s'il des machines à faire vieillir ce que l'on touche en Midas de la vieillesse, et à se lever de son fauteuil assorti à la pièce, par et dans son apparence intérieure et extérieure. Puis, il fallut traverser le couloir, et, jugeant qu'elle avait perdu suffisamment de temps dans son rythme de croisière, Grand-Mère Sally passa directement par la case portail, sans prendre la précaution et le plaisir sadique – mais aussi par sécurité dans ce monde de brute aux frontières ouverts à tout va (!) – d'observer par les interstices de son store pas changé – ni repeint ! – depuis VGE (à moins que cela ne fut du temps de la première cohabitation ?) et couvert de rouille comme la peau et les poumons de son propriétaire, les réactions d'impatience du visiteur.

Quelle ne fut sa surprise de le voir, alors qu'elle ne l'avait pas revu depuis les dix ans de sa communion, là, devant le portail (ou derrière selon, une fois n'est pas coutume, le placement du regard) qu'elle lui interdisait gamin, pour son plus grand déplaisir, de grimper s'il était fermé, car « ça fait mauvais genre ». Il avait bien vieilli, depuis, le Samuel, mais il gardait pourtant encore la crainte d'une réprimande, d'une déception ou d'un mot dans la bouche et le cœur de sa grand-mère maternelle. Il attendait, la barbe mal rasée, le regard et l'expression figé qu'on vienne lui ouvrir, l'air aussi con qu'un bébé éléphant, qu'une otarie grincheuse, ou une fourmi désœuvrée.

« Tu as reçu ma dernière lettre ?

- Celle de Bali, mon poussin. Oui pourquoi ?

- Eh bien, elle ne venait pas de Bali. »

Enfonçant la clé dans la serrure, qui avait été montée à l'envers par Grand-Père Paulin, mais qu'il était infranchissablement hors de question qu'on démonte car Grand-Père Paulin l'avait faite de ses propres mains. Première relique de Saint Paulin, martyre de son infarctus.

« Paulin, songea Samuel, pourquoi un tel nom, lui qui avait les yeux et les sourcils si sévères ? Pourquoi un nom si doux à un air si méchant ? « Ma mère avait appris à lire sur les Épîtres, il ne pouvait en être autrement. » Voilà ce qu'il aurait répondu, si on l'avait questionné avant sa mort deux semaines avant mes cinq ans et ses trente-huit de mariage. »

Grand-Mère Sally lui répondit bizarrement, le ramenant dans la réalité (à moins que cela ne fut le contraire, le ramenant dans la réalité en lui répondant bizarrement ?) :

« Elle venait d'ailleurs ? Tu l'as écrite à Bali mais postée à Tokyo ? »

Sam inspira bruyamment, et souffla son soupir le temps d'une blanche, d'une noire et de quatre doubles croches en tempo de base cent vingt ; puis il lança, comme Saint Georges l'aurait fait de son arme dans la face et la gueule du Démon :

« C'est que je ne t'ai pas tout dit.

- Dans ce cas, je préfère qu'on en parle à l'intérieur. »

Elle conduisit son petit-fils qui la suivit dans une vitesse qui était le tiers de la sienne, et dans le silence qui pesait le double – sinon le triple ! – de celui qu'il craignait par dessus tout. Le mensonge, ou la dissimulation, étaient péchés.

« Je ne t'ai pas tout dit, dit-il en introduction sans grande surprise (à l'inverse de ce qui allait suivre, sans doute) alors qu'elle s'était assise dans son fauteuil, et il convient maintenant pour moi de te l'expliquer. »

Elle avait repris son ouvrage et tricotait devant lui, les yeux dans les yeux, et la main invisible dans son esprit, pour scruter et trifouiller ses sentiments les plus profonds. « Commençons par un bref rappel de ce que tu sais. La dernière fois que je t'ai vu, il y a maintenant douze ans, soit neuf mois avant que je réponde à ta première lettre après avoir pris la route pour l'enseignement supérieur, où, comme tu ne l'ignores pas, j'allais tracer ma

route. C'est à partir de ce moment là que j'ai commencé à te mitonner un peu, à enfouir la réalité sous des couches d'exagérations pour que tu sois heureuse dans la continuité de ton deuil de Papi Paulin. »

Samuel vit qu'elle, qui n'avait pourtant pas bougé depuis le début de son introduction, avait frémi des lèvres en entendant ce nom. Il pouvait maintenant, le décor posé, passer à la suite de son exposé, et rentrer dans le vif du sujet. Première partie de la dissertation : les études.

« Je n'ai pas eu les notes que je t'ai données dans mes lettres, de même la reproduction de mon bulletin, que j'avais plié en quatre dans l'enveloppe autant que moi pour obtenir le droit d'utiliser celui du major de promotion afin de le passer au shaker avec le mien à la photocopieuse, était en fait un faux. J'étais pas le dernier, mais j'étais dans les derniers. L'économie j'en ai toujours rien eu à branler : je préfère de loin la vente ! ».

Elle n'avait pas bougé, à l'inverse de ses doigts qui vomissaient de la laine en plus sur le chandail.

« C'est là que je me suis fait des potes pas très fréquentables, bien différents du livreur de légumes dont tu ne taris pas d'éloges dans tes lettres, sauf sur un point : dans un sens, ils livraient eux aussi, si ce n'est que leurs légumes s'appelaient drogue. »

Allait-elle frémir ? Point donc. Aussi, Samuel continua.

« J'ai été dealer pour eux, et je réalisais un chiffre d'affaire qui pouvait aller jusqu'à trois cent fois la moyenne ! J'étais vraiment bon, et, à ma grande surprise mais j'en doute à la tienne car ta conscience sait déjà les maux de la fatale déchéance des femmes aujourd'hui car de ton temps c'était différent, je vendais plus aux filles que de garçons. Tu m'as toujours dit que je tenais ma beauté de Grand-Père. »

Samuel observa les frissons, mais il fut déçu, car il n'y eut rien qui traversa le visage de Sally, si ce n'était l'impatience de la pause dans son récit navrant.

« Grand-Père Paulin m'avait en effet donné sa beauté, comme en témoigne cette photo de quarante-six où je lui ressemble comme deux gouttes d'eau, selon tes dires. »

Samuel montra de l'index (pourquoi diable la langue française ne connaît-elle pas dans ce contexte le bon mot indexa ?) le cliché de Paulin à onze ans, souriant à Tanger. Deuxième relique de Saint Paulin, martyre du caractère de Sally, icône sans or sur la cheminée. Le frisson fut cette fois-ci visible sur sa grand-mère, signe que le récit pouvait poursuivre.

« On m'a fait rencontrer le chef d'une bande qui fournissait mes amis, un certain Ian Rockel. Je fus surpris car je croyais que c'étaient mes potes qui produisaient eux-mêmes le cannabis, dans les vastes forêts d'Ardèche et de Lozère quasi-limitrophes à ma ville étudiante. On me présenta comme le plus fort de la bande. Rockel me lança un sachet de pilules et s'écria quelque chose comme « ça vaut tant la pilule tu fais les parkings des boîtes et les rues craignos et tu touches cinq pour cent les go adorent tu verras c'est d'enfer il va de soi que tu consommes pas ou tu paies » C'est là que j'ai commencé à bien gagner ma vie. Tout cela me rappelle les pastilles que tu prenais pour ta tension, dans la boîte à médicament de Papi, avec écrit Lourdes dessus. »

Troisième relique de Saint Paulin, martyre de sa fille qui avait décidé de mettre au monde un petit-fils hors

mariage.

« Comme j'étais avec un chiffre d'affaire supérieur de trente pour cent à la moyenne – ce qui représente dans ce business des sommes colossales, j'ai rencontré le patron de Rockel dans sa villa marseillaise pourtant loin de Marseille puisque seule sur une calanque privée. J'étais surpris d'apprendre que Ian avait un chef, lui qui ressemblait à un bouledogue énervé. Avec le recul, quand j'y repense je me dis que c'est normal, les chiens ont bien souvent des maîtres. Le patron était un millionnaire – au moins – et détenait un beau cartel. Je n'ai jamais su son nom mais, promu à de plus hautes responsabilités j'ai été chargé de blanchir son argent sale, car j'avais fait un stage dans mes études auprès d'une banque formidable qui s'occupait de l'optimisation fiscale des anonymes, non sans envoyer balader quelquefois sinon souvent la limite entre la légalité et l'illicite. J'ai beaucoup voyagé, dans les paradis fiscaux, souvent tropicaux, qui allaient accueillir, blanchir et transférer l'argent du boss. Pour brouiller les pistes, j'ai choisi de mentir sur les pays et mettre en sûreté, et de poster la lettre à un contact dans le pays dont il était question pour qu'il te l'envoie afin de conserver le cachet de la poste faisant foi. Tu vois, finalement, je ne t'ai menti qu'à moitié : j'ai continué mes études, j'ai très bien gagné ma vie, et je voyage beaucoup. C'est à peine un miracle si j'ai pu échapper aux forces de police nationales et internationales. Tout repose sur la discrétion. »

Samuel soupira : il fallait maintenant passer (délicat euphémisme !) au problème.

« J'ai mis beaucoup d'argent de côté, car mes commissions étaient vraiment énormes. Mais qu'ai-je fait de mon pactole ? J'ai investi dans une milice personnelle et dans un plan furieux pour arnaquer mon patron et récupérer tous ses millions. Ça s'est passé à Singapour, dans un aéroport, puis dans un hôtel de luxe et enfin dans une banque, mais c'est là que ça a foiré. Tous les gars de ma milice se sont faits descendre, et j'ai dû prendre la fuite alors que nous étions si près du but ! Maintenant ils sont derrière moi et je ne sais pas comment j'ai pu survivre jusqu'ici. Mes comptes ont été bloqués – mon boss est un malin – et j'ai pu venir chez toi avec le liquide du fond de ma poche. Il va de soi que les hommes de celui que j'ai tenté d'arnaquer vont venir jusqu'à chez toi et me mitrailleront dans le salon. C'est inutile d'essayer de me cacher, ils finiraient par me trouver, et je ne veux pas mourir fatigué. »

Grand-Mère Sally s'était levée, avait marché en direction de son petit-fils et l'avait serré dans ses bras, là où il s'attendait plutôt à une baffe sanglante portant en elle toute la colère d'un corps ayant traversé le vingtième siècle.

« Je suis si fière que tu ais réussi. Car malgré tout, tu es resté honnête. Tu as simplement appliqué la loi de l'offre et la demande apprise en cours de microéconomie et exploité les failles du bordel financier de ce bas monde. Tu n'as tué personne. »

La réaction de sa grand-mère l'avait un temps surpris, puis Samuel, sentant sa main ridée derrière son cou qu'elle touchait de la pointe des pieds emmitouflés dans des chaussettes à carreaux ET rayures violettes, s'en accoutuma. Les grands-mères seraient-elles donc folles de leurs petits-enfants à ce point ?

« Et je suis si heureuse que tu ais choisi de venir me voir moi en pareilles circonstances ! Même attaquée par des bandits, je resterai chez moi, et avec toi. Avec un peu de chances les morveux et leurs putains seront devant le portail pour assister au massacre. Je leur ferai un gâteau de grands-mères. Quand seront-ils là, tes chacals de mafieux serial-killers ?

- Ce soir ... Demain ... Dans trois semaines ... Je ne sais pas. Tout dépendra de la facilité à pirater les caméras de surveillance des lieux publics et aéroports qui jalonnent mon parcours jusqu'à chez toi.

- Tant mieux ! Cela nous laisse le temps de manger au moins un bol de potage. Des carottes : ça rend aimable ! Et des poireaux : ça fait grandir et c'est bon pour le transit ! »

Le calme ne dura que quarante-huit heures, car trois voitures noires traversèrent la rue, pour s'arrêter devant le portail de Grand-Mère Sally où ne sonnait ce jour-là aucun gamin ou petit-fils. Onze hommes en sortirent, armes à la main ou enfouies sous leur manteau et grimpèrent (« sacrilègeilsnerespectent-doncrienparsaintpierre ») le portail défraîchi à la peinture délavée. Grand-Mère Sally s'avança vers Samuel.

« Ils arrivent. Ils vont sans doute te mitrailler. Nous mitrailler. Ils ont bloqué les sorties et nous avons autant d'armes pour nous défendre que d'échappatoires. Veux-tu la cigarette du condamné ? »

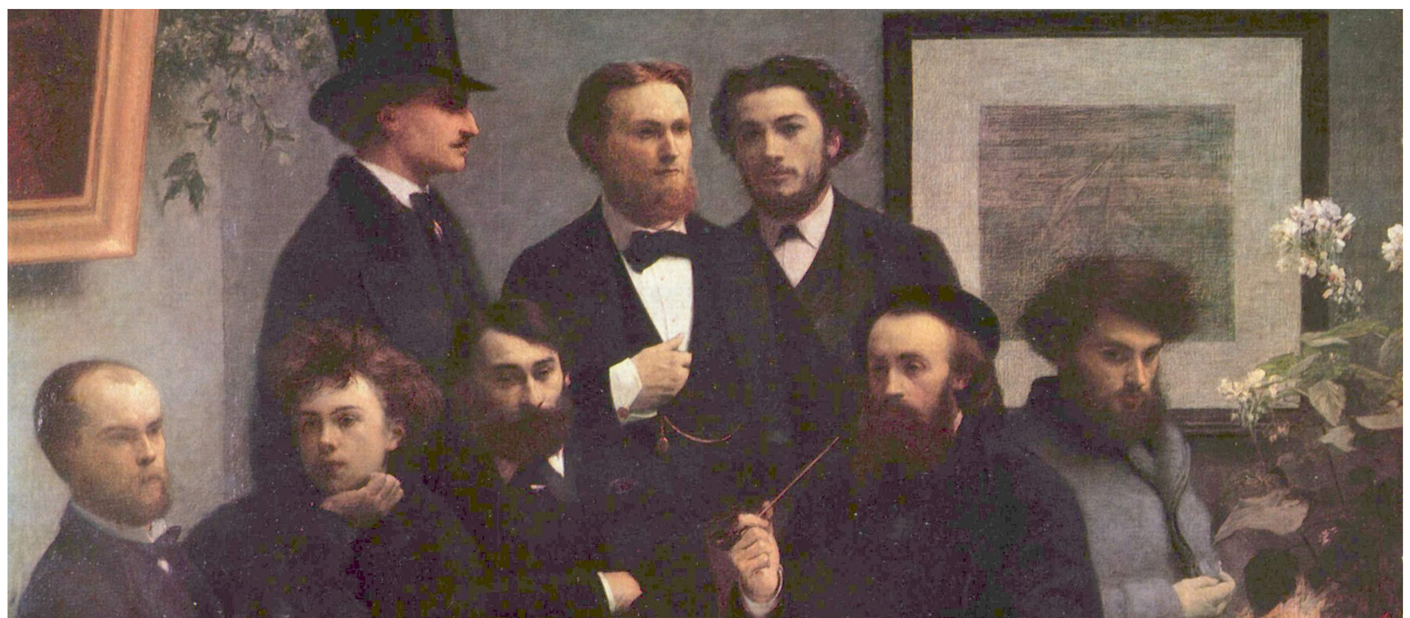
Ses petits doigts filiformes et jaunis lui tendaient un paquet de gauloises qui remontait au premier mandat de Mitterrand (à moins que cela ne date de la mort de Pompidou ?) et qui avait appartenu à Paulin, le seul fumeur de la maison. À moins que cela ne fut celui qui avait été le dernier à connaître ses mains ? Peut-être même qu'il était mort en tenant la boîte dans ses doigts qui se serraient ? Samuel leva les yeux aux cieux, et lança à sa Grand-Mère :

« Non, Mamie, les reliques, ça ne se fume pas. »

Basile Imbert

LE CLASSIQUE
POÈMES SATURNIENS DE VERLAINE

Ce mois-ci, revenons sur un classique souvent peu connu, le recueil Poèmes Saturniens de Verlaine. Quoi de mieux pour accompagner la douce mélancolie de l'automne ?



Un coin de table par Henri Fantin-Latour (1872)

Paul Verlaine était un poète de la deuxième moitié du XIXè siècle, et on ne retient souvent de lui que l'attachement qu'il portait à la sonorité de ses poèmes et sa vie tumultueuse, de l'alcool à Rimbaud en passant par ses accès de violence. C'est en partie à cause de celle-ci qu'il est qualifié de « maudit », terme qu'il s'applique lui-même, comme le montre ce recueil que nous allons vous présenter.

En effet, Poèmes saturniens est son tout premier recueil, composé de ses écrits de jeunesse, remontant parfois au temps où il était lycéen ou même en troisième. Le thème de l'ensemble de ces poèmes est très surprenant, une fois que l'on sait ceci. Car, à l'instar des grands poètes antiques, Verlaine commence par mettre son recueil sous la protection d'un dieu en lui dédiant le premier poème. En général, les dieux peuvent être Vénus/Aphrodite, la beauté, Phoebus/Apollon, le chant, ou Jupiter/Zeus, la toute-puissance. Mais ici c'est Saturne qui est choisi, Chronos en grec, père de Jupiter et puissant souverain qui aurait mangé ses enfants de peur que l'un d'eux ne le détrône. Il est ainsi associé à la tristesse, la mélancolie, humeurs affectées à la bile noire durant les premiers balbutiements de la médecine, qui est le produit de la rate, ou spleen en anglais. Nous rejoignons ainsi Baudelaire, inspirateur de Paul Verlaine, avec ce concept de mélancolie dont souffraient nombre de poètes mal à l'aise avec leur époque. C'est donc le thème principal du recueil, qui est placé ainsi que le poète lui-même sous le signe de ce dieu maudit.

Poèmes saturniens est divisé en quatre parties : Melancholia, Eaux-fortes, Paysages tristes et Caprices. Chacune est dédiée à un écrivain, ami ou admiré. D'autres poèmes s'y ajoutent, ainsi que l'Épilogue qui clôt le recueil. Solitude et mélancolie sont disséminées tout au long des vers à la musicalité primordiale, et sont des échos des Fleurs du mal de Baudelaire, qui influencent fortement le jeune Verlaine. Il évoque à 22 ans dans ce recueil une nostalgie sourde de moments perdus, la fatalité du temps à travers une poésie très picturale et puissamment évocatrice. On y voit transparaître les influences de précédents poètes, et cette prédisposition à la mélancolie qui guidera le poète tout au long de sa vie de maudit, d'errance en errance, en perpétuelle quête de lui-même et regrettant déjà à 20 ans des moments pour certains jamais vécus. Recueil entre les genres, partie intégrante du mouvement de transformation qui s'opérait alors en poésie, Poèmes saturniens a vu quelques uns de ses vers vagabonder pendant plus d'un siècle, servis par des recherches de rythme et de sonorités propres au prince des poètes, qui ne fut reconnu sous ce nom qu'après sa mort.

Mais tout le monde connaît encore «Les sanglots longs des violons de l'automne ..

- Maraban Dju'

CAP SUR

LE PRIX GONCOURT DES LYCÉENS !



© D.R.

En cette nouvelle saison pluvieuse, il est temps de sélectionner les livres qui vous accompagneront au coin du feu avec un chocolat chaud cet automne ! Bien sûr, nous ne pourrions pas faire une sélection d'automne sans parler des divers prix décernés en cette rentrée, notamment le Prix Goncourt des lycéens !

Mais qu'est-ce que le prix Goncourt des lycéens ?

Il s'agit d'une sélection d'une cinquantaine de classes de la seconde à la terminale, en passant par les BTS qui leur permet de lire, d'étudier pendant deux mois les livres sélectionnés au prix Goncourt. Ils éliront ensuite des délégués qui feront office de jury et qui désigneront le lauréat de l'année. Pour cet automne, Maze vous propose donc de découvrir les quatorze livres qui étaient présentés au 26ème prix Goncourt des Lycéens en espérant faire naître en vous une âme de critique littéraire.

Nue, Jean-Philippe Toussaint
Quatrième et dernier volet d'une saga qui narre la vie d'une créatrice de haute couture, Marie Madeleine Marguerite de Montalte, Nue est narré par le compagnon de cette dernière. Cette saga romanesque retrace chaque saison de la créatrice. A lire pour les fanas de mode, mais aussi pour les férus de jolies histoires d'amour !

Petites Scènes Capitales, Sylvie Germain
Racontant l'histoire de Lili, ce roman nous plonge dans le contexte historique de l'après-guerre, allant jusqu'en Mai 1968. Un drame familial qui touchera petits et grands, en passant par les grandes étapes de la vie, comme l'enfance et ses périodes difficiles, mais aussi l'adolescence et la construction de soi.
Palladium, Boris Razon
Roman dérangeant où sans cause apparente, un homme se retrouve totalement paralysé et privé de ses sens, l'auteur nous plonge dans ses souvenirs, un univers effrayant peuplé de monstres ... Original et psychédélique.

Au revoir là-haut, Pierre Lemaitre
Propre à Pierre Lemaitre, l'auteur publie encore un roman noir, sur l'après-guerre de 1914-1918, et dépeint la détresses des survivants pendant que la France glorifie les morts mais oublie en revanche, ses vainqueurs. Ce roman nous plonge dans le monde d'Albert, employé qui a tout perdu après le conflit et de Edouard, artiste devenu une gueule cassée. Bouleversant.

Le cas Eduard Einstein, Laurent Seksik
Fils oublié du grand Albert Einstein, délaissé dans un asile psychiatrique par sa mère après le départ de son mari, ce roman touchant et prenant nous est narré par Albert Einstein lui-même, qui raconte son histoire entre schizophrénie, et traitements douloureux.

L'échange des princesses, Chantal Thomas
Dans son roman historique amélioré avec fantaisie, Chantal Thomas nous plonge ici à nouveau dans le

XVIIIème siècle entre cour de France et cour d'Espagne, au cœur de la régence de Philippe d'Orléans en 1721. L'échange des princesses nous raconte un plan, celui du régent d'accéder définitivement au pouvoir en mariant sa fille, la petite Princesse de Montpensier, au jeune prince des Asturies, et le jeune Louis XV à la très jeune infante Maria Anna Victoria ... Mais quand les princesses françaises deviennent espagnoles et vice versa, tout ne se passe pas toujours comme prévu ...

L'invention de nos vies, Karine Tuil
Sam Tahar, New-Yorkais dont la vie a réussi avec une belle carrière et un beau mariage a pourtant un poids lourd à porter sur ses épaules. Il doit son nom, sa réussite et sa gloire à une imposture : celle d'avoir emprunté les origines juives de son meilleur ami Samuel resté, lui, dans une banlieue sensible française. Et si Sam n'était pas vraiment la personne qu'il prétend être ? « Avec le mensonge on peut aller très loin, mais on ne peut jamais en revenir »

Arden, Frédéric Verger
Nous voici plongés en Marsovie, petite principauté d'Europe centrale, durant la seconde guerre mondiale. A l'heure de la montée du nazisme et des premières persécutions juives, Alexandre de Rocoule, gérant du palace d'Arden et son ami veuf Salomon Lengyel sont malgré leurs différences liés par leur passion commune, l'opérette. Écrivant ensemble depuis 1917, cette passion pourrait bien durant la guerre, leur sauver la vie ...

Naissance, Yann Moix
Dans son roman sur les relations parentales et sur l'enfance, Yann Moix explore ici la construction de soi, et nous invite à nous affranchir de nos gènes pour renaître spirituellement, se trouver sa famille de substitution. Très philosophique, parfois énervant, et peut-être dérangeant.

Les évaporés, Thomas B. Reverdy
Dans ce polar mais également histoire d'amour, l'auteur nous invite à découvrir la vie de Richard B. recontacté par son ancien amour Yukiko cherchant à retrouver son père ayant disparu sans raison, sans laisser de traces. Dans un quartier japonais pauvre et peu commun, nous voici dans le quotidien méconnu de quatre personnages, Richard B., détective privé, Yukiko, son père Kaze, et Akaïnu, enfant des rues dont la famille a disparu dans un tsunami.

La première pierre, Pierre Jourde
Roman autobiographique écrit à la suite de Pays Perdu, en 2005, lorsque les habitants du village auvergnat dont le livre parlait ont décidé suite au récit de lyncher l'auteur et sa famille. Pierre Jourde nous explique ici le pourquoi de ces répercussions, mais aussi les relations humaines dans un village et enfin démontre le grand pouvoir de la littérature sur la société.

Il faut beaucoup aimer les hommes, Marie Darrieussecq
Histoire d'amour qui dépasse les frontières jusqu'au Cameroun ou en Guinée Equatoriale, c'est également une question et un débat sur la femme d'aujourd'hui, son éthique et les stéréotypes que l'on attend du sexe féminin. Mais c'est aussi du renouveau, du contemporain, et l'histoire d'un couple mixte : Solange et un homme noir pour lequel elle a un coup de foudre.

Le divan de Staline, Jean-Daniel Baltassat
Ce roman bouleversant nous plonge dans la Russie du XXème siècle et dans la vie de Staline, lorsqu'il ne lui reste plus que trois ans à vivre, après sa retraite dans son pays natal, la Géorgie. Entre souvenirs et confidences allongé sur un divan à la méthode freudienne, Jean-Daniel Baltassat essaie ici d'éclairer la fin, et la vie de ce personnage qui a marqué le XXème siècle afin de le rendre un peu moins mystérieux ...

La claire fontaine, David Bosc
Roman biographique qui retrace la vie du peintre français Gustave Courbet, mais aussi de ses déboires, entre exil, noce, alcool, et plaisirs de la vie en tout genre. Pleins feux sur les quatre dernières années sombres de sa vie au bord du lac Léman.

Le quatrième mur, Sorj Chalandon
Une idée folle, celle de Sam, de jouer en plein milieu du front, en plein milieu d'une guerre au Liban, l'Antigone d'Anouilh. Une heure de répit au milieu de l'enfer, c'était l'idée de Sam jusqu'à son dernier souffle, une idée folle que son ami Georges suivra pourtant. Du théâtre de rue au théâtre de ruines plongez dans l'exaltante, touchante et mortelle tragédie entre Chiites, Arméniens, Chaldéens, Chrétiens ou Palestiniens.

- Rachel Portanier

SOUAD, OU LA REVANCHE D'UNE LAIDE

Comment s'en sortir quand l'on est issu d'un milieu défavorisé où personne ne se préoccupe de votre avenir, et de surcroît, comment intégrer une société portée sur l'apparence quand on a un physique ingrat ? Voici les questions auxquelles Souad, une brillante étudiante musulmane à la recherche d'un stage de fin d'étude, se trouve confrontée à l'aube de ses vingt ans.



Richard Lemoy signe avec Souad son premier roman et l'on peut dire que c'est une réussite ! Écrire sur le quotidien d'une jeune fille de banlieue évoluant dans un univers où la violence et la misère sont omniprésentes n'était pas un pari facile, mais grâce à la plume moderne et réfléchie de ce jeune auteur -littérairement s'entend- l'histoire se colore d'un suspense qui tient en haleine le lecteur jusqu'aux toutes dernières pages.

L'héroïne, Souad, d'abord effacée et tenue en échec par le monde du travail qui refuse sans concession ses nombreuses demandes de stage de fin d'étude, se voit obligée de rentrer dans le moule pour être enfin acceptée par la société. Cette résolution cependant ne va pas sans poser quelques problèmes d'ordre financier. Comment faire pour changer rapidement de vie sans y laisser des plumes ? C'est à ce stade de réflexion que le génie de la jeune femme commence à se déployer et nous emmène dans une véritable aventure où l'escroquerie est de mise. La fin justifie les moyens pense-t-on au vu de ces associations caritatives que la jeune Souad fonde, en ayant au préalable finement choisi ses collaboratrices sur la toile, toutes fraîchement converties à la religion musulmane et il faut le dire, bien naïves ! C'est en usant des faiblesses des autres et surtout du système lui-même, que la jeune femme parvient à récolter l'argent nécessaire à sa future mue. Et la suivant sans se douter de ses malfaçons, Christine Azoulay, la meilleure amie que la vie aura placée sur son chemin alors qu'elle entrait au lycée, va devenir l'unique appui sur lequel la vengeresse va pouvoir se reposer. Sa propre famille étant déjà bien dissolue avec un père fuyant ses responsabilités et une mère entièrement dévoué à son fils truand, Kader, la jeune surdouée ne peut en effet compter que sur sa famille de cœur.

Mais si le noyau familial premier ne la soutient pas, il va néanmoins servir ses plans machiavéliques, car Souad, comme tout enfant aux aptitudes élevés, ne supporte pas que l'on entrave ses stratagèmes. Kader tout juste sorti de prison et lui volant l'argent récolté grâce au système frauduleux des associations, finira par le comprendre, une balle dans le cœur. Sous-estimée et prise dans un tourbillon qu'elle mène d'une main de maître, Souad se métamorphose sous les yeux du lecteur en une jeune femme décidée et implacable, ce qui concourt à la rendre attachante. Menant à la baguette les autorités qui ne sont finalement que des pions dans un plan de grande envergure tendant à renverser les rapports de pouvoirs, Souad nous laisse au lendemain de ses vingt ans avec le sentiment d'avoir lu un bon roman dans son ensemble. Seule la fin un peu brutale déconcerte quelque peu après avoir eu une belle démonstration de l'empathie d'un homme auteur à se glisser dans la peau d'une femme.

Disponible uniquement en ebook, Souad dépeint une littérature contemporaine qui met en exergue le problème de l'apparence conduisant à cette réponse extrême de la part de la personne rejetée. Perdre son identité première et mentir, tricher, créer de toute pièce un nouveau masque, plus en adéquation avec ce que l'on attend de vous, voici l'unique remède pour passer au travers des mailles impitoyables de la société. Ceci dit, une note d'imprévu survient toujours même pour ceux qui pensent avoir envisagé toutes les options ! Nous vous laissons découvrir cela pour un prix encore une fois modique : 3,08 euros.

- Marine Roux

SUR LES TRACES DE SLEEPY HOLLOW

Avez-vous bien honoré vos morts ces derniers jours ? Il vaudrait mieux que ce soit le cas si vous ne souhaitez pas recevoir des visites quelques peu étranges. Ceci dit, si la vision d'une tête portée à bout de bras ne vous dérange pas, voire si cela vous intéresse, ce qui suit est pour vous ! Voici un aller simple pour le folklore allemand, qui repris sous la plume d'Ivring Washington, fascine et inspire encore trois siècles plus tard. Tim Burton ne dira pas le contraire !


© D.R.

Confortablement installé devant votre écran alors que la nuit devient glaciale en ce mois de novembre, vous attendez la venue d'un cavalier passé maître dans l'art de la décollation, soit du tranchage de tête. De nom, il n'en a pas, mais vous savez de qui il s'agit. Encapé et semant la terreur dans le petit village de Sleepy Hollow, il revient chaque nuit chercher les têtes qu'une mystérieuse sorcière lui ordonne de prendre. Je parle en effet du cavalier sans tête qu'Ichabod Crane, incarné par Johnny Depp dans l'adaptation cinématographique de 1999, essaie d'arrêter en vertu de la justice selon une logique de cause à effet. Mais voilà, la magie habite les bois cernant ce charmant village où de sordides non-dits planent, jetant toujours un peu plus d'ombre sur les visages terrifiés des braves. Si se nourrir de la peur et des histoires de fantômes a été le lot commun de toute légende orale, celle qui a inspiré ce film plonge ses racines dans le folklore allemand du XVIIIème siècle. Consignés par écrit sous la plume d'un certain Johann Musäus, certains éléments de ce conte remontent en effet à la tradition germanique qui au sortir du classicisme allemand œuvrant pour la réactualisation des formes littéraires antiques, se tourne vers la « petite littérature », autrement dit vers les contes populaires disséminés un peu partout dans le territoire. C'est en allant à la rencontre des gens, que Johann Musäus alors connu pour son ouvrage Les Voyages physiognomoniques*, se lance dans la collecte de la matière allemande constituée d'histoires fantastiques de revenants, d'elfes, gnomes et autres créatures mythiques qui deviendront la fierté du pays une fois l'unité culturelle établie, car n'oublions pas qu'en 1825 ce territoire était politiquement morcelé et ne comptait aucune œuvre littéraire véritablement fondatrice permettant de valider une identité germanique. Palliant à ce manque, Masäus devint alors un archiviste et auteur puisqu'il regroupa et retranscrivit



Ichabod poursuivit par le cavalier Hessois, dessin de Félix O.C Darley pour Le Magasin Pittoresque, 1856.

maint contes dans un livre intitulé Volksmärchen Der Deutschen, mieux connu en français sous le titre Les Contes populaires de l'Allemagne. Il devint de ce fait la référence d'Ivring Washington, un américain, qui poussé par l'essor du Romantisme douze ans plus tard, décida de puiser dans la matière germanique et de remettre au goût du jour ses vieilles légendes. Le personnage du cavalier hessois à qui la tête fut arrachée par un boulet de canon est l'un des anciens motifs de légende puisés chez Musäus, à cela près que la tendance satirique d'Ivring vise à donner au spectre invincible une image à la fois effrayante et comique.

Bien moins ornée que la version livrée par le réalisateur Tim Burton au XXème siècle, l'histoire présentée par Irving Washington fait état d'un instituteur se rendant dans le petit village de Sleepy Hollow -situé cette fois-ci en Amérique- pour dispenser son savoir à de jeunes enfants. Cet instituteur, Ichabod Crane, doit en réalité son nom à un officier de l'armée américaine qu'Ivring rencontra en 1814 sur le front canadien à Fort Picke. Les traits de sa personnalité s'inspirent eux d'un certain Jesse Merwin, un ancien chef d'établissement de Kinderhook avec qui Ivring entretenait des liens d'amitié**. Revenons à notre histoire, maître d'école sans le sou, Ichabod s'arrange pour trouver le gîte et le couvert chez les parents de ses élèves dont il tente de s'attirer la sympathie et le respect, comme l'y enjoignait la condition de maître d'école d'alors*** -on note ici la touche américaine qui allège quelque peu la rigueur devant être observée par les maîtres allemands-. C'est au court d'une de ces soirées passées en invité qu'il envisage d'épouser l'une de ses élèves, la belle Katrina Van-Tassel, fille unique d'un riche fermier hollandais. Son caractère cupide le pousse à séduire la jeune femme pour pouvoir faire mainmise sur les richesses exposées mais un autre prétendant, Brom Van-Brunt, ne voit pas cette situation d'un très bon œil et rivalise d'idées pour le faire échouer dans son entreprise de séduction. En plus de son avidité, l'autre faiblesse d'Ichabod est sa passion pour les histoires évoquant des phénomènes étranges, mais bien entendu, Ivring joue sur le paradoxe en doublant cet être curieux d'une véritable nature peureuse qui avorte le moindre de ses élans de courage. Le dessin animé La Légende de la vallée endormie qu'en a fait Disney en 1949 illustre bien ce point ironique. Surmontant ses angoisses, Ichabod, en homme de savoir, semble avoir engrangé en plus des «quelques livres lus en plusieurs années» -l'on sent ici la pointe ironique de l'auteur-, diverses connaissances sur les légendes et notamment sur celle de la dame blanche et du cavalier hessois qui hante Sleepy Hollow. Il est d'ailleurs fait référence à un «poème fantastique» qui vient s'étoffer à chaque rencontre avec le surnaturel et qui finit par prendre corps devant les yeux d'un Ichabod terrorisé alors qu'il tente de regagner son logis après une fête qui l'aura laissé dans un état de rêverie avancé. Les barrières entre les morts et les vivants s'effondrant à la faveur de cette ultime nuit brumeuse, toute la poétique fantastique tient en cette rencontre décisive qui va faire basculer la vie du professeur pour un ailleurs qui semble échapper aux vivants et lui permet de ce fait d'entrer à son tour dans cette légende qui le fascine tant. Cette fin énigmatique est bien éloignée de celle filmique de


© D.R.

Burton qui s'est employé à rajouter des intrigues et à développer les motifs principaux de la nouvelle, en laissant de surcroît la vie à son héros. On ne pourra néanmoins pas passer à côté du fait que le livre d'Ivring intitulé The sketck Book of Geoffrey Crayon, qui regroupe 33 essais et nouvelles en plus de la fameuse nouvelle Légende du val dormant que l'on vient de mettre en lumière, ne figure pas dans les annales dîtes «sérieuses» de la fantaisie allemande, la satire orientant visiblement trop le sens premier du folklore. Aujourd'hui le témoignage de reconnaissance le plus grand accordé à Ivring est sans doute le baptême d'une ville situé dans la périphérie de New-York et portant le nom que celui du village légendaire : Sleepy Hollow. L'on peut même y trouver le fameux «cimetière de Sleepy Hollow» dans lequel est enterré Irving lui-même.

Héritage en perpétuelle mutation, La Légende du val dormant a traversé pas moins de trois siècles avant de nous parvenir et d'enchanter les créatifs de différentes nationalités. La sensibilité à une esthétique de l'étrange ainsi qu'à une certaine noirceur s'est ainsi déployée et amplifiée sans que cela ne semble devoir cesser. En effet, une nouvelle série télévisée américaine reprenant la légende de Sleepy Hollow vient de voir le jour en cette année 2013. Réussite ou échec, il ne tient qu'à vous d'aller la consulter pour vous en faire une idée. Et si votre soif de cavalier sans tête n'est toujours pas assouvie, plongez vous dans le pendant irlandais de la légende, intitulé Dullahan. Ce n'est alors plus un homme décapité qui effraie les vivants mais bien une femme, oui il y en aura pour tout le monde !

Tombée dans le domaine public, vous pouvez consulter librement la légende mise en prose par Ivring et admirablement traduite par le Magasin Pittoresque.

* Les Voyages physiognomiques s'intéresse à la théorie de la physiognomonie de Lavater -soit à la théorie qui consistait à juger les capacités des individus selon leur physique- Présentation dans Biographie universelle ancienne et moderne, collectif de gens de Lettres et de Savants, Tome 30, p.468, édition L.G. Michaud. 1821.

** Jonathan Kruk, Legends and Lore of Sleepy Hollow and the Hudson Valley (2011)

*** «Le maître d'école doit chercher à obtenir par-tout l'estime et la confiance par une tenue convenable, s'abstenir de toute légèreté, même apparente, ne prendre part ni aux danses publiques ni aux jeux de cartes, [...] éviter les auberges et autres lieux de distractions bruyantes, ne point se mêler aux musiciens [...] il doit régler sa mise (son habillement) suivant son état (sa condition sociale) et s'appliquer à ce que le peuple ne sépare jamais en lui l'homme d'avec les fonctions qu'il remplit. Des infractions à ces devoirs premiers l'exposerait à des admonitions sévères, puis à des peines disciplinaires, enfin à la privation de ses fonctions» P.25 du Rapport sur l'état de l'instruction publique dans quelques pays de l'Allemagne et particulièrement en Prusse par M.V Cousin. 1832 aux Imprimeries Royales de Paris

- Marine Roux

Mode

LA MUSIQUE FAIT LES YEUX DOUX À LA MODE

De Wati B à Unkut en passant par House of Déreon, lancée par Beyoncé, on ne compte plus marques de vêtements issues du monde de la musique. Elles tendent à appuyer et prolonger la notoriété de leurs initiateurs. Seulement aujourd'hui, faire de la musique ne coûte pas cher, et il est devenu très difficile pour certains labels indépendants de continuer à vivre de la musique, touchée de plein fouet par la crise du disque. Les musiciens doivent trouver d'autres sources de revenus. Certaines maisons de disques mettent en place des stratégies de diversification pour pouvoir continuer à faire leur métier. Pour ces labels indépendants qui subissent plus ou moins sévèrement les effets du téléchargement, la mode se présente comme une véritable issue de secours. Au moins, les vêtements ne peuvent pas être téléchargés illégalement, jusqu'à présent.

« Si ton polo c'est pas du Unkut, négro ne le mets pas » Booba.



© D.R.

Proposer des vêtements présente plusieurs avantages pour les artistes. L'apport est inévitablement financier mais la clé du succès réside ailleurs : en proposant à leur fans d'acheter des vêtements affichant distinctivement le nom du label, les fans deviennent de véritables « supports publicitaires », et en plus, ils payent pour le devenir ! Certains labels consacrent une partie très importante à la vente de vêtements, tels que Kitsuné ou Ed Banger, tandis que pour d'autres labels vendeurs de fringues, comme Marble ou Sound Pellegrino, leurs activités musicales restent prioritaires. Arrêtons-nous le temps de quelques lignes sur ces labels qui ont décidé d'allier notes et mailles.

Kitsuné, la maison de disque « tête chercheuse » est créée en 2001 par Gildas Loaëc et le japonais Masaya Kuroki. 4 ans plus tard, le label se lance dans le textile, et la première collection voit le jour. En 2008, la première boutique est ouverte à Paris. Et depuis, la mode fait partie intégrante de l'économie de Kitsuné. D'ailleurs, leur site internet est divisé en deux, une partie musique et une partie mode. L'espace dédié au shopping se présente comme un véritable site de vente en ligne de vêtements. Avec 4 collections par an, Kitsuné diffuse du prêt-à-porter homme et femme et propose également des sous-vêtements et des accessoires.

Équilibre entre passé et présent…

La marque puise son inspiration dans un constat initial : le manque de produits et de marques casual de qualité. La plupart des basiques proposés sur le

marché sont souvent ringards, figés dans le temps et mal taillés. L'idée est donc de réinventer les classiques, de faire du « new classic » selon Masaya Kuroki. Leurs produits, tous fabriqués en Europe sont sobres et bien coupés. Les matières sont nobles et bien choisies. Rien d'excentrique donc : polos en coton, chemises impeccables… Des basiques qui pourraient parfaire la garde-robe d'un étudiant de l'Ivy League. Le concept central de la marque est de proposer des vêtements qui durent. La ligne directrice est simple, Masaya ne cherche pas à créer du neuf, il vise la maîtrise des standards. Il ne s'agit pas pour Kitsuné de révolutionner les codes traditionnels, mais de les actualiser. Leurs vêtements s'ancrent dans la vie de tous les jours, avec un souci constant de qualité.



Pour accroitre sa notoriété, Kitsuné sait s'associer et choisir des collaborations avec des marques en vogue. En 2013, le label lance une collaboration avec les casquettes New Era, une 5-panel avec « Parisien » écrit sur le devant. L'esprit de la marque, loin d'un matraquage boulimique de la mode, séduit et attire de nombreuses griffes qui se reconnaissent dans cette démarche créative, s'opposant à la surproduction actuelle. Entre autres, on trouve le créateur Pierre Hardy, Colette, Petit Bateau... Mais également Le Bon Marché pour qui Kitsuné a imaginé une chemise à 360€ pour les 160 ans de l'enseigne, ou encore des marques comme BWGH avec le fameux sweat « Kistuné parle Français ». Un succès fulgurant qui leur a permis de se développer au-delà des frontières françaises, et même européennes, avec l'ouverture d'une boutique dans une des villes les plus dynamiques en matière de mode : New York.

La griffe au renard ne lésine pas sur les moyens quand il s'agit du choix des matériaux. Les matières utilisées sont luxueuses et gage d'une haute qualité. Cousues à la main et généralement en France, les matériaux viennent des quatre coins du monde : coton d'Oxford, cachemire d'Écosse, jeans du Japon... Masaya Kuroki mise sur la pérennité et l'excellence de ses produits. Tout cela a évidemment un coût : comptez un peu moins de 100 euros pour un tee-shirt, 800€ par exemple pour une veste, 250€ la chemise...

Chez Kitsuné, qui connait une croissance importante, le vêtement est, de toute évidence, plus rentable que le CD. Même si les quantités de vêtements écoulées ne sont pas faramineuses, les marges sont beaucoup plus fortes. Tandis que la musique est devenue gratuite presque partout, les investissements restent les mêmes. La musique est moins source de profits qu'avant. D'où l'importance de faire de la mode, pour continuer à faire de la musique.

Les chats cools : l'autre cas d'école



Cool Cats est née en 2009 et rassemble les créations croisées des équipes de Michael Dupouy, Pedro Winter, de la maison de disque Ed Banger fondée en 2003, et du graphiste So Me. Dérivée du label, la marque Cool Cats proposait des t-shirts, casquettes, blousons, chaussures, sacs, gilets… Tout comme Kitsuné, les prix sont élevés, et les collaborations fructueuses. Cool Cats s'est associé à la marque de skateboard Etnies pour la création de sneakers intitulées «Ednies», en édition limitée. Busy P a eu l'opportunité, tout comme Booba, de créer sa propre chaussure Air Force One chez Nike. La liste des collaborations est longue… On trouve aussi des noms comme Eastpak, New Balance, Stussy, Monsieur Lacenaire... Mais également des artistes internationalement connu comme Todd Jame, la dessi-



© D.R.

natrice Française Fafi ou le graffeur «Neckface».

Leur association avec Lacoste reste une des plus emblématiques. La marque au crocodile a tenté de rajeunir sa cible en s'associant à Cool Cats. La marque Lacoste a longtemps souffert de son image : une marque qui avait du succès principalement dans les banlieues. Cette image de marque leur a fait perdre un segment de marché considérable. La marque a donc entrepris d'importantes mesures pour changer sa communication et opérer une montée de gamme. La première collection qui réuni les deux marques s'intitule Lacoste L!ve x Cool Cats. Les concepts sont décalés, inspirés de la culture pop : le chat Cool Cats mange le crocodile Lacoste. Le logo se fait maltraiter par Cool Cats, ce qui a pu déranger les fans les plus conservateurs de la marque au crocodile. On déplore que Cool Cats ait presque réussi à engloutir et à ridiculiser Lacoste. En 2011, Busy P et So Me ont remis le couvert avec Lacoste, avec la collection Lacoste Live x Cool Cats « Black Line », en proposant des articles en édition limitée (150 pièces) et uniquement disponibles sur le site Cool Cats.

Cool Cats s'est régulièrement associée à la marque Sebago pour créer des versions originales du modèle de chaussures Docksides. En 2011, ils sortent la Black Remix, une paire de bateaux qui s'avère être la réédition de la Sebago Dockside CC de 2009. Elle est limitée à 200 paires, et disponible uniquement chez Colette et Cool Cats pour 165€. Le succès de leur collaboration a poussé les deux marques à rééditer plus tard une nouvelle version avec une petite modification. Une autre paire sort en 2011 : la Docksides « Club 75 Sebago », en référence au groupe formé par DJ Medhi, Busy P, Justice et Cassius à l'occasion du festival Coachella en 2010. Cette collection est limitée à 300 exemplaires.

En Mars 2013, la marque Cool Cats est remplacée par Club75, qui reprend les mêmes codes graphiques et inspirations visuelles que sa maman Cool Cats.

De manière moins intensive que chez Kistuné et Ed Banger, d'autres labels proposent des vêtements et accessoires pour leurs fans. Le label Bromance, fondé par Brodinski en 2011, propose sur son site internet des t-shirts, casquettes, sweats à l'effigie du label. Brodinski s'affiche lui-même avec les habits de sa marque, arborant régulièrement des casquettes « BCM ». Il devient ambassadeur de son label, tel que Sound Pellegrino, un label crée en 2011, qui propose sur son site des écharpes, tote bags, nœuds papillons, t-shirts, de quoi ravir les fans de Teki Latex ou encore Maelstrom. Le label de Surkin, Para One et Bobmo, Marble, propose aussi des vêtements affichant leur logo, et les signatures visuelles d'artistes qu'ils produisent tel que Canblaster. Le fantasque Sébastien Tellier propose également quelques vêtements sur le site de Records Makers. Or, la vente de vêtements est marginale par rapport à la place prise par la musique.

Pourquoi porter un vêtement signé d'un label ? Question de goûts, certes. Mais il est difficile de penser que la beauté de la pièce soit toujours l'argument principal, car en général, les t-shirts sont simplement couvert d'un logo. Les fans qui décident de porter ostentatoirement des vêtements à l'effigie de la musique qu'ils écoutent se placent dans une communauté de goûts et dans un groupe d'appartenance lié à la musique. Ils peuvent afficher clairement la musique qu'ils aiment et l'univers allant avec. En plus d'énoncer leur appartenance à un style musical, ils semblent parfois renfermer leur sociabilité sur un groupe d'initiés qui comme eux, connaissent et apprécient la même musique. L'union de la musique et de la mode soulèverait-elle un autre aspect d'ordre social ?

- Orlane Le Bouteiller

LES COLLECTIONS CAPSULES

Qui n'a jamais rêvé de posséder un gilet Sonia Rykiel, une robe Lanvin ou des baskets Isabel Marant ? Eh bien grâce aux collections capsules, il est aujourd'hui possible d'avoir dans son vestiaire des pièces qu'on pensait inaccessibles. Vous l'aurez compris, ces mini-collections naissent d'une collaboration entre une maison de couture et une enseigne grand public, et sont composées de seulement quelques pièces en séries limitées. Alors forcément, tout le monde se les arrache en quelques jours, pour ne pas rater l'occasion de s'offrir quelques perles de la mode.

Le phénomène a commencé avec Karl Lagerfeld pour Chanel et H&M en 2004. Grand coup marketing pour la marque suédoise qui peut alors vendre des vêtements griffés à petits prix grâce aux matières premières de qualité moindre. Mais l'idée est là, une collection de couturier et une qualité moyenne de gamme pour tous les portefeuilles. L'engouement est tel que depuis presque une décennie H&M collabore avec des couturiers : Stella Mc Cartney, Comme des Garçons, Sonia Rykiel, Lanvin, Versace, Margiela pour ne citer qu'eux. Le 14 novembre prochain sera lancée la prochaine collection capsule pour H&M, signée Isabel Marant, avec une cinquantaine de pièces fidèles à l'esprit de la créatrice. Des bottes en cuir, des manteaux en laine, des robes en soie, des imprimés python… Des matières plus luxe mais des prix plus élevés, avec par exemple une veste brodée à 299€ ou des bottes à 199€.



Mais pour notre plus grand plaisir, les collaborations ne s'arrêtent pas là. Ces dernières années on a pu voir des stars, mannequins ou chanteurs, se prêter au jeu de la création. Le rappeur Kanye West a dessiné une collection de sneakers pour Louis Vuitton avec du daim noir et des semelles fluo, Pete Doherty s'est essayé au prêt-à-porter dandy et unisexe pour The Kooples, Bar Rafaeli à la lingerie pour Passionata, et Rihanna dans un style très rock et sexy pour Armani.

Pour la cinquième et dernière fois, les marques Kenzo et Vans proposent une collection capsule mélangeant fantaisie et streetwear, inspirée des imprimés phares du défilé Kenzo Winter 2013/2014. Les motifs sont le flying tigger (tigres volants), le lightning (zigs zags psychédéliques) et le cloud (nuages sur fond bleu ciel). Dans le même principe, la marque de Haute-Couture Maison Martin Margiela et Converse se sont associées pour créer une collection de baskets entièrement blanches, la couleur favorite de Margiela. Leur particularité est que la peinture s'écaille au fil du temps pour révéler la couleur originelle de la Converse.



© D.R.

L'idée est que le temps qui passe offre une deuxième vie à la chaussure. Quand la couleur est enfin dévoilée, la Converse reprend son sens et son histoire. Malgré un prix élevé par rapport aux Converses basiques (200€ la paire), le concept permet d'avoir dans son vestiaire une pièce originale, évolutive et avec même un effet de surprise. La marque de baskets a lancé pour l'évènement une vidéo sur la toile où les chaussures sont plongées tantôt dans la peinture blanche, tantôt dans des plumes immaculées, comme un mode d'emploi rempli de symbolique.

- Myrtille Crabieres

ZARA, ÉTOILE FILANTE OU MONTANTE ?

Zara, le géant espagnol de la mode fait partie d'un des plus gros groupes de l'industrie textile, Inditex dont il est le moteur avec 75% de l'activité du groupe. Quel est le secret de cette marque au parcours spectaculaire ? Est-ce pour autant un parcours sans faute ?



© D.R.

Revenons quelques instants en arrière : à 14 ans, Armancio Ortega quitte l'école. Il commence par être livreur mais se rend rapidement compte qu'il n'a qu'une envie : créer. Il s'essaie alors, à l'art de la création avec le soutien de son oncle et trouve plusieurs emplois dans son domaine de prédilection. C'est en 1975 qu'il ouvre son premier qu'il nommera Zara en souvenir de Zadar, une petite ville croate. En 1988, un premier magasin franchit les frontières espagnoles et ouvre à Porto suivi d'un second, à New York en 1989.Aujourd'hui avec 1770 boutiques réparties sur tous les continents, le géant espagnol de la mode domine l'industrie du prêt-à-porter avec brio.

Par quels moyens la marque réussit-elle à conserver son large public d'année en année ? Si Zara parvient à de tels résultats, c'est grâce à deux facteurs clés : la marque propose des vêtements inspirés de modèles de créateurs à bas prix tel que Céline, Isabel Marant, Valentino mettant ainsi à la portée de toutes les bourses les créations des plus grands. Elle prône aussi des produits à bas prix et de bonne qualité avec l'utilisation pour certains vêtements de coton 100% bio (signalés par des étiquettes spécifiques). Le second facteur et le plus important des deux est le renouvellement continuel des collections : la production est locale (Espagne) et permet ainsi à la marque une grande réactivité et marge de manœuvre pendant la saison. Les habits sont produits en faibles quantités et retirés de la vente au bout d'un mois : 10 000 modèles sont créés par an. Cette méthode étonnante au premier abord est pourtant astucieuse quand on y réfléchit : par exemple, si un mois de Mars s'annonce très pluvieux, la marque a le temps de réagir et de sortir une gamme de produits adaptés aux besoins de la population. Zara fait aussi de grosses économies par rapport à d'autres entreprises car la marque fait très peu de publicité mis à part une ou deux campagnes par an.

Acheter chez Zara des pièces similaires à celles de créateurs est très avantageux certes, mais est-ce très respectueux vis-à-vis des grands de la haute


© D.R.

couture ? D'autre part la marque a plusieurs fois été accusée de plagiat pour s'être très largement inspirée de photos de bloggeuses françaises pour des imprimés de t-shirts. Malgré ses bavures, Zara n'en reste pas moins une marque au succès grandissant et signe une belle collection automne-hiver.

La campagne de publicité parue fin août nous éclairait déjà sur les tendances de la saison : des grands manteaux oversize, du tartan, des robes inspiration lingerie, des imprimés fleuries et des coupes minimalistes dans les tons pastel, blancs et gris tout comme les photos du lookbook. Parmi les dernières nouveautés de la marque, de grandes robes fleuries et des pulls et jupes aux coupes minimalistes et couleurs douces. Quelques conseils pour s'y retrouver chez Zara ? Surfez un peu sur le site qui est très clair et repérez les pièces qui vous plaisent. Choisissez un magasin précis parmi ceux que vous connaissez en fonction de la taille du magasin, de la sélection, des collections présentes (femme, trafaluc, homme..) et retournez-y le plus souvent possible pour ne pas manquer un nouvel arrivage et de nouvelles pièces par la même occasion.

- Marie Puzenat

Jeux Vidéo





© D.R.

BATMAN ARKHAM ORIGINS

Depuis 2009, année du premier opus de la série "Batman Arkham" sur les consoles de salon, tous les adeptes de l'univers de DC ou encore tous les joueurs assidus du Dark Knight raffolent des prouesses de Warner Montréal. Retour sur une trilogie de jeux-vidéo ("Batman Arkham Asylum", "Batman Arkham City" et "Batman Arkham Asylum" sorti le 25 Octobre 2013) venant de boucler son épopée sur console non next-gen avec un final... dans le passé.

Tout commença lorsque le studio anglais Rocksteady s'associa avec Warner Bros et Eidos Interactive pour former ce qui sera une révolution du jeu vidéo d'action sur les consoles de salon.
Le premier opus s'intitule "Batman Arkham Asylum". Pour les fans du chevalier noir, aucun doute que le titre du jeu en dit déjà long sur l'univers. L'Arkham Asylum est un asile psychiatrique renfermant les pires criminelles de Gotham City, et se situant sur une île au coeur d'Arkham, quartier d'extrême pauvreté où vivent les plus grands tueurs depuis l'incendie de la prison de Blackgate au début du premier jeu. Ce quartier est séparé de Gotham, centre économique, par le Pont de Gotham qui a un rôle prépondérant dans "The Dark Knight Rises" de Christopher Nolan, sorti en 2012.
Batman Arkham Asylum nous fait découvrir le lieu le plus horrifiant de tout l'univers DC. Entre criminels, violeurs, ou encore pyromanes, le premier opus de la trilogie nous plonge directement dans un autre monde.

Commençant par l'emprisonnement du Joker dans l'asile après qu'il ait essayé de tuer le maire de Gotham, le fou réussit à prendre le contrôle de l'île grâce à son acolyte, Harley Quinn, jeune femme blonde où la petitesse de son esprit en dit long sur ses intentions. Le Joker menace toutes les institutions judiciaires ainsi que Batman de faire exploser Gotham si quiconque vient en aide à Arkham pour supprimer tous les criminels. Batman doit alors agir seul pour sauver les prisonniers de l'île, entre autre Quincy Sharp le directeur de l'asile; le commissaire Gordon, mais aussi arrêter le criminel qui menace de faire des milliers de victimes.
Le chevalier Noir rejoint alors une ancienne Batcave désaffectée et qui rejoint l'île d'Arkham directement via une grotte. A ce moment, il comprend que le véritable objectif du Joker est de développer un nouveau produit chimique, le Titan, à partir du venin de Bane. Bane est joué dans The Dark Knight Rises par Tom Hardy, mais le jeu et le film racontent une toute autre histoire.

Batman Arkham Asylum permet de nous montrer un grand nombre de criminels connus de l'univers de Gotham, mais non présents dans la Trilogie "Dark Knight" de Christopher Nolan. Par exemple Killer Croc, de son vrai nom Waylon Jones, est atteint d'une maladie de peau recouvrant son corps d'écailles et vit dans les égouts de Gotham. L'apparition épique de Poison Ivy, femme ayant le contrôle


© D.R.

sur les plantes, pimente vivement l'aventure. Présent aussi dans les deux autres jeux, l'Homme Mystère apporte des énigmes très enrichissantes, presque à nous briser la tête contre le mur tellement la réflexion est intense...
Enfin l'épouvantail, joué par Cillian Murphy dans la trilogie de Christopher Nolan fait des apparitions remarquées.

Quelques indices font leur apparition quant à un prochain jeu après le premier opus. Par exemple, le corps de Ra's Al Ghul qui disparaît de la morgue, la collection de parapluie du Pingouin ou encore une fin surprenante.

Vous l'aurez compris, Batman Arkham Asylum était une formidable entrée en matière dans l'univers de Batman. En récompense, il s'est offert une place dans le Guinness Book des Records comme "Jeu le mieux noté de l'histoire par la presse spécialisée".

Le deuxième opus, Batman Arkham City (sorti le 20 Octobre 2011) nous fait découvrir l'île d'Arkham, lieu malfamé où s'opposent sbires du Joker, acolytes du Docteur Strange, complices du Pingouin et au milieu de tout ça, quelques prisonniers politiques se faisant persécuter.
Quincy Sharp se fait élire maire de Gotham. Les prisons de Blackgate et d'Arkham Asylum détruites, il décide racheter des immeubles de bas quartiers pour les transformer en prisons géantes, qu'il nomme Arkham City. Pour contrôler tous les malades mentaux disséminés dans le quartier, Quincy Sharp embauche le psychiatre Docteur Strange. Celui-ci réussit à capturer Batman et à l'emprisonner dans Arkham City, le menaçant de révéler son identité. Bruce Wayne réussit à s'enfuir : ici commence la deuxième histoire des aventures du chevalier noir.

Catwoman, jouée par Anne Hathaway dans «The Dark Knight Rises», aide, à sa façon, Batman pour arrêter le fameux Protocole 10 du Docteur Strange, demeurant inconnu une bonne partie de l'aventure. Mais, lorsque Catwoman est capturée par Double Face incarné par Aaron Eckhart dans «The Dark Knight», elle manque de peu une balle de sniper tirée par... le Joker. Celui-ci redevient alors l'ennemi principal de l'histoire, toujours entouré d'Harley Quinn. Batman se rend compte que le Joker est gravement malade, dû à l'injection trop brutale de Titan présent dans le premier opus. Le Joker, en injectant ce produit dans l'organisme de Wayne, le chevalier n'a pas d'autre choix que de rendre visite à Mr Freeze.
Le deuxième jeu de la trilogie nous fait aussi découvrir la famille Al Ghul : Ra's Al Ghul incarné par Liam Neeson dans «Batman Begins» et Talia Al Ghul jouée par Marion Cotillard dans «The Dark Knight Rises».

Batman Arkham City connait une histoire particulièrement fascinante avec une fin très surprenante. De plus, un nombre incroyable de personnalités de DC Comis font leur apparition : Dead Shot, Poison Ivy, Robin, Calendar Man, BlackMask, le Chapelier Fou, ou encore Killer Croc et l'Epouvantail, déjà présents dans «Batman Arkham Asylum».

C'est ainsi que ce deuxième jeu, histoire dans l'histoire, est fidèle à l'univers de DC et même bien mieux que les films de Nolan, Burton ou encore Schumacher.
Un troisième opus, «Batman Arkham Origins» vient tout juste de sortir sur les consoles.



Batman Arkham Origins est le dernier jeu du Chevalier Noir sortant sur Playstation 3 et XBOX 360. Les suites sur next-gen ne sont pas encore confirmées.
L'aventure se déroule six ans avant Batman Arkham Asylum. Ce retour en arrière est sans doute dû au final de Batman Arkham City voyant la mort du Joker. Les développeurs ont voulu éviter le scénario sans l'ennemi principal et légendaire. Le synopsis relate un jeune héros dans les rues depuis deux ans. Un gros doute plane dans les esprits de la population quant aux prouesses de la chauve-souris. Il fait face à son premier grand ennemi, Black Mask. En effet, le méchant a placé une prime de 50 millions de dollars sur la tête du chevalier noir. Tous les criminels de la ville sont donc à sa recherche en plus du SWAT, dirigé par le commissaire Loeb, cherchant à l'arrêter (un cliché de super héros traqué par les gentils, à l'image de Spider-man ou encore Arrow). Parallèlement, on voit l'apparition du Joker et Bane, commanditant une évasion de la prison de Blackgate.

A travers ces trois jeux formant une trilogie exemplaire de la génération actuelle de consoles, l'univers de Batman est transcrit à la perfection. Véritable adaptation des BD de DC Comics, l'univers virtuel, mélangé à la trilogie de Christopher Nolan ainsi qu'aux Batman indépendants de Tim Burton et Joël Schumacher (à relativiser), a connu son histoire magnifiquement scénarisée dans ce début des années 2000.

Critique de Batman Arkham Origins :

L'absence de Rocksteady se fait durement ressentir. Les graphismes restent très bons ainsi que le gameplay, mais très peu de nouveautés sont à déclarer.
Au niveau des gadgets, caractéristiques de la trilogie (à l'image de la Bat-griffe ou des batarangs soniques), un objet très utile fait son apparition : les gants électriques.
Au niveau graphique le système engine utilisé reste excellent, digne de la PlayStation 4 ou la XBOX One. Tout comme les précédents opus, le nombre de problèmes est vraiment infime.
La durée de vie est excellente, à compter entre 10 et 15 heures pour l'histoire principale et près de 20/25h avec les quêtes secondaires, toujours autant excellentes.
Mais la principale nouveauté de Batman Arkham Origins est le multijoueur qui est vraiment médiocre il faut dire. Le but est simple, trois «équipes» s'affrontent : Batman et Robin, les sbires de Bane et les sbires du Joker. Le gameplay reste le même mais il est transcrit horriblement. De plus, les personnages glissent et le comptage de points n'a pas une grande utilité.

Pour conclure, l'opus reste excellent au niveau du solo et des défis. En revanche, le multijoueur, sans doute inséré par le nouveau développeur est à oublier.
Dans tous les cas, l'histoire du chevalier noir à travers ces jeux excellents nous donnent une immersion maximale.

- Baptiste Erondel

POKÉMON X ET Y : ACTE 6 !

Près d'un an après la sortie des très réussies versions Noire 2 et Blanche 2, et deux ans et demi après la sortie de la Nintendo 3DS, Pokémon X et Y débarquent enfin, introduisant la 6ème génération des fameuses créatures à collectionner que l'on découvrira pour la première fois en 3D. Alors, l'attente des fans a-t-elle été récompensée ?



© D.R.

Le 12 Octobre dernier sont sorties mondialement sur 3DS (et 2DS) les versions X et Y de la célèbre franchise Pokémon. Et force est de constater qu'une fois de plus le succès est au rendez-vous avec 4 millions d'exemplaires écoulés en seulement 2 jours ! Le jeu s'est immédiatement placé en tête des ventes au Japon, et aux 2ème et 3ème places de ventes en France (juste après GTA V). Si la formule de base reste la même, le passage à une nouvelle console a été l'occasion pour Nintendo d'introduire quelques nouveautés bienvenues…

Bienvenue à Kalos !

Qui dit nouvelle version dit forcément nouvelle région à explorer. Cette année, elle se nomme Kalos, et elle prend pour modèle… la France. Et à nouvelle zone, nouveaux Pokémon ! C'est là qu'interviennent les premiers vrais changements : dès le départ, aux côtés des nouvelles créatures de 6ème génération, le joueur tombera sur des Pokémon issus de générations précédentes, notamment des 1ère et 2ème générations, ce qui forcément plaira aux nostalgiques des premiers épisodes (et on sait qu'ils sont nombreux).

Autre changement, au niveau du Pokédex cette fois-ci. Ce dernier sert toujours à inventorier les Pokémon rencontrés par le joueur au cours de l'aventure mais il est désormais divisé en trois parties : le Pokédex du centre, le Pokédex des côtes et enfin le Pokédex des monts. Cela n'a pas de réelle influence sur le scénario, mis à part de renforcer l'aspect de découverte du jeu. On pourra également noter l'apparition d'un nouveau type de Pokémon, le type « Fée ».

Pour ce qui est du système de combats, il y a là encore quelques nouveautés à explorer. La principale est sans doute le système de « méga-évolution » : pour faire simple, certaines créatures portant une méta-gemme qui leur est propre peuvent « mé-

© D.R.

ga-évoluer » pendant un combat et ainsi utiliser des attaques spéciales, plus puissantes, mais seulement pendant la durée du combat. Ensuite, la nouvelle génération introduit deux nouveaux types de combats, à savoir le « combat de horde » à un contre cinq, le Pokémon du dresseur contre cinq Pokémon sauvages de plus faible niveau ; et des combats aériens dans lesquels on ne peut faire appel qu'à des Pokémon pouvant voler.

Du reste, en ce qui concerne le scénario à proprement parler, rien de très original, et c'est bien là que l'on aura tendance à critiquer le titre. Le joueur incarne toujours un dresseur rêvant de devenir le nouveau Maître Pokémon, devant pour cela collecter les huit badges requis en battant les huit champions des huit arènes de la région. Il y a toujours un Professeur Pokémon, ici le Professeur Platane, et un choix à faire entre trois Pokémon « starters » ainsi que des rivaux au nombre de trois dans ces versions, que le dresseur devra vaincre à plusieurs reprises au cours de l'aventure. Enfin, il y a toujours une « team » ennemie à affronter qui se nomme ici la « Team Flare ».

Un contenu vraiment dense

Outre les différents aspects détaillés plus haut, Pokémon X et Y regorgent de contenu supplémentaire que l'on ne se lassera pas de découvrir. Pour commencer, on peut (enfin !) personnaliser la tenue de son personnage via différentes boutiques, moyennant bien sûr quelques Pokédollars. À noter également l'apparition de points photos disponibles dans certaines régions et devant certains monuments : en cliquant sur un panneau prévu à cet effet, le joueur fait venir un photographe qui pend ensuite un cliché du dresseur. Plutôt sympathique, cela apporte un volet « touristique » à l'épopée.

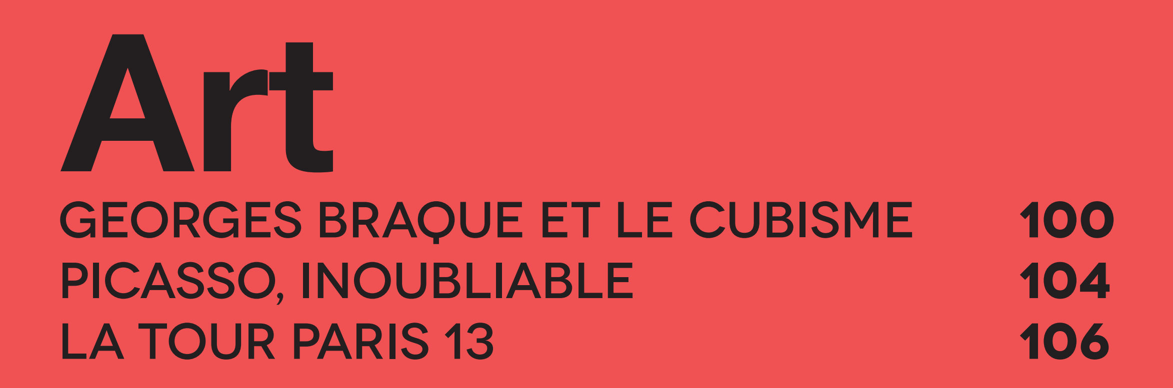
Deux nouveautés sont ensuite accessibles via le menu tactile. La première porte le nom de « Système de Perfectionnement Virtuel », ou SPV. Ce SPV consiste en des séries de mini-jeux à la difficulté croissante, à l'issue desquels le joueur obtiendra des sacs de sable augmentant chacun une caractéristique précise. Puis en frappant dedans, un Pokémon augmentera une statistique en particulier suivant le type du sac de sable. La deuxième nouveauté, plus accessoire, est la « Poké-Récré ». Il s'agit d'un mode dans lequel le dresseur peut améliorer l'amour que lui porte un Pokémon, nécessaire à certaines évolutions, en le caressant, en jouant avec lui ou en le nourrissant. Pour finir, il faut bien sûr noter l'importante dimension sociale du jeu. La fameuse GTS


© D.R.

(Global Trade Station), permettant l'échange de Pokémon au niveau mondial est toujours de la partie avec une amélioration toutefois : on peut désormais obtenir des créatures absentes de son Pokédex, ce qui était impossible dans les précédentes versions. On peut également constater l'ajout d'un nouveau mode, l' « échange miracle », dans lequel on propose un Pokémon à l'échange sans savoir quel Pokémon on récupérera en retour. Le titre exploite également StreetPass, fonctionnalité propre aux 3DS et 2DS : les dresseurs peuvent s'échanger des « O-Auras », qui apportent des bonus temporaires aux Pokémon. Enfin, la zone de combat permettant des défis endiablés, amicaux ou classés entre dresseurs est également toujours présente.

En somme, cette nouvelle génération, sans révolutionner la formule Pokémon, apporte de nombreuses nouveautés très agréables, créant ainsi une imposante masse de contenu et un système de combat toujours plus poussé et tactique. Autant dire que les Pokémon ont un bel avenir devant eux !

- Thomas Sanchez



Art



GEORGES BRAQUE, FONDATEUR DU CUBISME

Georges Braque est un peintre et sculpteur français, né le 13 mai 1882 à Argenteuil et mort le 31 août 1963 à Paris. Il est en majeure partie retenu par les académiciens pour être un personnage artistiquement très versatile, partant d'un postimpressionnisme pour passer par une période de cubisme pour finir sur la création de bijoux.



Georges Braque - Still Life - Le Jour, 1929

Pour bien comprendre ce personnage, il faut distinguer dans sa vie plusieurs grandes lignes : la première, cubisme analytique et synthétique, de 1907 à 1918 ; puis faisons un bon en avant pour se retrouver pendant la guerre avec ses intérieurs vanités, ses ateliers et ses natures mortes, de 1941 à 1956, tout étant combinés avec un période de sculptures ; en finissant sur ses paysages, oiseaux et bijoux, de 1953 à sa mort en 1963.

En 1908, Georges Braque se rend à l'atelier de Pablo Picasso et y admire deux toiles, Les Demoiselles d'Avignon et Trois Femmes. Il s'étonne de la manière dont sont peintes ces deux toiles, reprenant le rythme constructif de Cézanne tout en le découpant et le déformant. C'est à ce moment-là que va naître une relation intellectuelle et artistique entre les deux hommes. Picasso va ainsi tirer à Georges Braque une qualité, qui est de lire dans le motif, motif qui réside dans la construction de la toile, par ses rythmes, par sa structure. C'est ainsi qu'en 1907, un an avant la rencontre avec Picasso, Georges Braque va commencer sa recherche artistique avec Nu debout et Le Grand Nu : les corps de ses deux femmes vont être décomposés pour être restructurés, donnant ainsi au spectateur une vision sous plusieurs angles du corps féminin. Ses tableaux sont directement inspirés par les masques africains : « Les masques nègres m'ont ouvert de nouveau horizons. Ils m'ont permis d'entrer en contact avec l'instinctif, opposition à cette fausse tradition qui veut que l'on repousse ce qui fait peur. » Une inspiration qui va mêler l'instinctif et le style de Paul Cézanne. Ces deux tableaux vont donner un avant-goût de la pé-



L'art en guerre 1938–1947 : De Picasso à Dubuffet

riode révolutionnaire que va mener Georges Braque et dont on lui attribue souvent l'origine : le cubisme.

À l'aurore de son cubisme, Georges Braque s'essayait aux paysages (Le Château de La Roche-Guyon ou encore Paysage des carrières Saint-Denis) qui conservaient une forte inspiration cézannienne. Ce n'est qu'en 1910 que celui-ci va entrer dans ce qu'on appellera plus tard le « cubisme analytique ». Les paysages vont devenir des natures mortes, les formes simplifiées et géométrisées. En entremêlant une multitude de points de vue au sein d'un même tableau, Georges Braque va créer des articulations dynamiques qui vont ainsi créer des combinaisons imprévues, qui vont révolutionner la conception de l'art, qui ne sera plus en rapport avec la copie de la nature et des choses. En 1911, il part à Céret avec Picasso où ils restent toute l'année, afin de mener des recherches stylistiques.

C'est à cette même période que Braque va s'inventer de nouveaux supports, de nouveaux moyens de communication avec l'utilisation de l'alphabet : avec un système de pochoir, Braque va introduire dans ses tableaux (Le Portugais par exemple) des caractères d'imprimerie, des lettres et des chiffres. Il va expliquer son geste par le fait que « C'était des formes où il n'y avait rien à déformer parce que, étant des aplats, les lettres étaient hors l'espace et leur présence dans le tableau, par conséquent, permettait de distinguer les objets qui étaient dans l'espace, de ceux qui étaient hors de l'espace. » Toutefois, même si Braque se concentre plus sur les natures mortes, il n'en oublie pas pour autant les paysages ; mais cette fois-ci, il utilise les modes d'expressions cubistes, entièrement stylisés, ne ressemblant en rien aux paysage d'avant 1909 ou à la nature en tant que telle. Toujours dans une période de grande inventivité, Georges Braque va ainsi introduire le système de papiers collés, en 1912 à Sorgues, avec son tableau Compotier et verre. Cette découverte stylistique va avoir un certain retentissement et va servir de mo-


Landscape at La Ciotat - Georges Braque

dèle à de nombreux peintres de l'époque comme Albert Gleizes ou Fernand Léger.

C'est avec cette nouvelle technique que Georges Braque va pouvoir exposer sa théorie concernant le cubisme ainsi que son but : selon lui le cubisme est un mode de représentation sans jamais mêler les différents moyens d'expressions. La couleur ne se mêle pas au motif, et la perspective n'existe pas. La couleur et le motif deviennent des sensations simultanées sans jamais de confondre.

Malgré le fait que les deux amis se séparent (tout en restant en bons termes), Braque continu sa recherche stylistique : ses papiers collés changent, et reprennent l'apparence d'autres matériaux comme le faux-bois ou le marbre. En 1912-1913, il va ainsi mêler sa peinture avec d'autres matières comme la sciure de bois ou encore le sable pour donner du relief à ses productions. Avec ce relief, Braque va introduire vers 1913 des signes optiques, jouant avec la répétition des motifs (géométriques ou non). Cette notion de relief, avec l'utilisation du carton ondulé par exemple, va connaitre un très vif succès à la fin de sa convalescence en 1917, après son épisode traumatique de la guerre. C'est après cette convalescence que va naître le cubisme synthétique, peaufinant ainsi son nouveau vocabulaire artistique, rempli de relief et de variation de matériaux.

C'est à cette période post-première guerre mondiale, que Braque va se détacher petit à petit du cubisme, même si il en garde les grands principes de reconstruction, de simultanéité des points de vue et l'inversion de l'espace. Cependant, il ne déconstruit plus, il forme. Il utilise le noir comme fond car celui-ci suggère la profondeur, il utilise les formes et objets et pousse à son maximum le contraste, se retrouvant avec des formes qualifiées de « naturalistes » et abstraites par Christian Zervos, comme dans sa Nature morte à la clarinette. C'est ainsi dans les années 1930 que Braque va peindre ses natures mortes les plus contrastées et les plus « savoureuses », avec ses barques, ses falaises, ses sculptures, ses poissons, ses chevaux en bronze ou en plomb, et ses reliefs plâtre coloriés, ce qui caractérise sa période heureuse et joyeuse.

C'est durant la période de la Seconde Guerre mondiale, de 1940 à 1945 que Braque, confiné dans son



Bird Returning to it's Nest - Georges Braque

atelier, peint ses Intérieurs, marqués par l'utilisation du noir qui laisse une impression de sévérité et d'accablement. Cloîtré, Braque ne discute plus avec ses congénères, il ne travaille plus en commun. Il reste seul, à travailler dans le secret, produisant ainsi La Patience par exemple, mais n'abandonne pas pour autant son sujet favori qui est l'instrument de musique en 1942, année très féconde pour l'artiste. Il déclarera plus tard que « l'instrument de musique, en tant qu'objet, a cette particularité qu'on peut l'animer en le touchant, voilà pourquoi j'ai toujours été attiré par les instruments de musique, bien plus que par d'autres objets ou par la figure humaine. » Cependant, ses toiles significatives, comme Le Cabinet de toilette (1942), Table de cuisine (1942) ou encore Grand intérieur à la palette (1942), rappellent sans arrêt la situation de l'artiste, cloîtré chez lui, avec ces sujets dérisoires et toujours en rapport à l'utilité à la survie. Ça ne sera que beaucoup plus tard, en 1949 que Braque commencera une autre série de Billards (1947-1949).

C'est à partir de 1949 que Braque entreprend sa série des Ateliers, retouchant sans cesse ses productions, les renumérotant et déplaçant les objets. Ce qui pose un véritable casse-tête pour les rédacteurs de catalogues raisonnés. C'est aussi avec ses Ateliers que Braque introduit ses oiseaux, desquels il fera son principal sujet de réflexion à partir de 1953, avec L'Oiseau et son nid (1955-1956) par exemple.

Au cours de ses dernières années, Georges Braque recevra plusieurs prix et distinctions, il est fait par exemple Docteur honoris causa par l'Université d'Oxford et il recevra le prix Antonio Feltrinelli en 1959 décerné par l'Académie des Beaux-Arts. En 1961, trop vieux pour produire quoique ce soit, l'artiste accepte que plusieurs de ses dessins soit transformés en bijoux. Le baron Michel Heger de Löwenfeld, maître joailler, se chargera de mettre en volume 110 gouaches de l'artiste. Georges Braque en offrira plusieurs à sa femme, dont une bague représentant le profil d'Hécate.

Il meurt le 31 août 1963 à Paris et des funérailles nationales ont lieu le 3 septembre devant la Colonnade du Louvre où André Malraux y prononce un éloge funéraire : « Il est aussi légitimement chez lui au Louvre que l'Ange de Reims dans sa cathédrale. » Alberto Giacometti écrit à son sujet dans le journal La Turin La Stampa « Georges Braque vient de mourir. Ce soir tout l'œuvre de Braque redevient pour moi actuelle ; sortie du temps, il se situe dans l'espace. De toute cette œuvre, je regarde avec le plus d'intérêt, de curiosité et d'émotion les petits paysages, les natures mortes, les modestes bouquets des dernières années, des toutes dernières années. » Il sera enterré le lendemain au cimetière marin Varangéville-sur-Mer.

- Anna Soer

PICASSO, INOUBLIABLE


Guernica

Pablo Picasso, Georges Braque, deux peintres de renom et talentueux. En 2013 cela fait 40 ans et 50 ans qu'ils ont disparu. Et pourtant, le mouvement dont ils ont été à l'initiative (aux côté de Léger, ou Gleizes) au début du XXème siècle, reste ancré dans la mémoire collective. Le cubisme, un tournant dans l'histoire de l'art.

Le cubisme, une nouvelle forme pour une nouvelle ère. Le cubisme, un mouvement d'avant-guerre et d'avant garde, qui bien après son implosion a continué de voir s'épanouir des toiles de ses maîtres ainsi que son importance.

Mais quel est l'acteur principal de son ascension ? Quel est l'homme qui a le mieux traversé l'histoire ? Pablo Picasso, ai-je envie de répondre. C'est l'espagnol, qui revient sans cesse dans la bouche des enfants se sensibilisant à l'art, comme dans celle de grands amateurs. Picasso, un nom qui ne s'oublie pas. Pourquoi ?

Peut-être parce que l'artiste fut aux arts plastiques ce que Mozart fut à la musique classique. Un jeune virtuose, né en 1881 à Malaga, dont les premiers tableaux sont signés à peine huit ans plus tard. Avant d'être un prodige cubiste et surréaliste, Picasso était un dessinateur hors pair.

C'est à 15 ans à peine qu'il réalise des toiles aussi importantes que Science et Charité, et à partir du début du XXème (1901 pour être précise) l'artiste commence à prend l'envergure qu'on lui connaît, en débutant sa période bleue, suivie de la rose. C'est enfin, en 1907 qu'arrive la réelle rupture, le renouveau, Les Demoiselles d'Avignon sont peintes et par la même occasion le cubisme débute. Cette période qui le rend célèbre, et qui le fait entrer de son vivant dans l'Histoire.

Mais ça ne répond pas à pourquoi lui ...

Henri-Georges Clouzot, en 1955, alors que Picasso est dans la force de l'âge et n'a plus besoin de parfaire son image, réalise le Mystère Picasso. Un documentaire, sans paroles, hormis l'explication concise du début. Mais il n'en a pas la nécessité, puisqu'en 74 minutes, l'image répond à un seul besoin. Celui de comprendre, ou du moins essayer. Comment fait-il ? Que se passe-t-il ? Hypnotisé par les gestes, la précision, la construction ou la déconstruction, le cinéaste, par un pari audacieux, nous amène à suivre le pinceau. Mais justement, Pablo ne se comprend pas, il ébahit de par sa précision. Un trait anodin revêt ceux d'un personnage féminin, un point prend la place d'une pupille, un angle droit, celui d'un nez. Le tout orchestré par une bande son, donnant du rythme aux réussites et rarement aux échecs. Un demi-siècle après, on peut encore observer ses méthodes. Et une chose frappe : l'aisance.

«Le talent sans génie est peu de chose. Le génie sans talent n'est rien.» disait Paul Valéry, or avec Picasso les deux sont au rendez-vous. Un talent doublé d'audace et de travail, qui ne font que cultiver


Crucifixion, 1930

une insolente facilité et une mise en danger qui est là pour le servir. Mais plus que ça, si on retient Guernica (1937), c'est que l'engagement rejoint les doigts et l'habileté. Les évènements le rattrapent, et les significations données à ses œuvres peuvent toucher toute une population accablée par les guerres. L'art se transforme en arme et dénonce les horreurs perpétrées par Franco durant la guerre civile. Le cas de Guernica n'est qu'un exemple de ce qu'a pu subir l'Espagne. L'œuvre se place comme une illustration des sombres jours de la péninsule Ibérique.

Picasso, ne peut s'oublier. Face à ses œuvres, son engagement, sa bonhomie et ses nombreuses femmes et muses, des aspects de sa personne restent. En lui, on peut se reconnaître, on peut interpréter, imaginer et s'évader. Sa vie bien remplie laisse songeur. Et ce qu'il nous laisse impressionne : plus de 50 000 œuvres entre tableaux, dessins, estampes, céramiques ou sculptures. Une quantité colossale pour un seul homme, qui n'a pas fini de repaître nos appétits intellectuels.

- Louison Larbodie

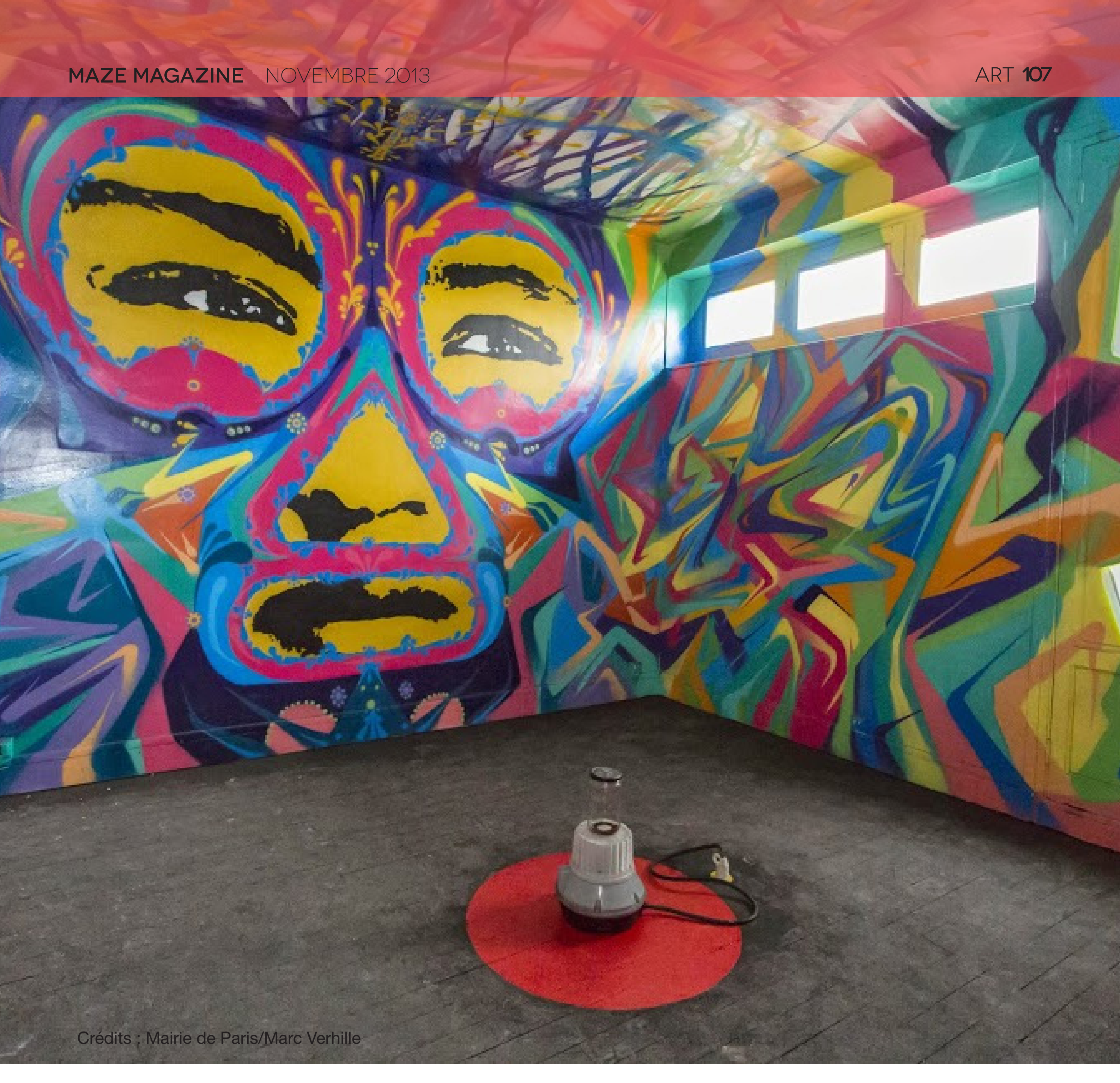
TOUR PARIS 13
LE STREET ART EN PARADOXE

563, c'est le nombre de minutes que nous avons passé dans la queue pour visiter la Tour Paris 13, la plus grande exposition de Street Art au monde jamais pensée. Une centaine d'artistes issus du monde entier, 10 étages pour eux et quelques mois pour les transformer. Pour voir ce temple de l'art éphémère, il a fallu le vouloir. En effet, 9h23 d'attente, cela valait-il vraiment le coup ?



Crédits : Mairie de Paris/Marc Verhille

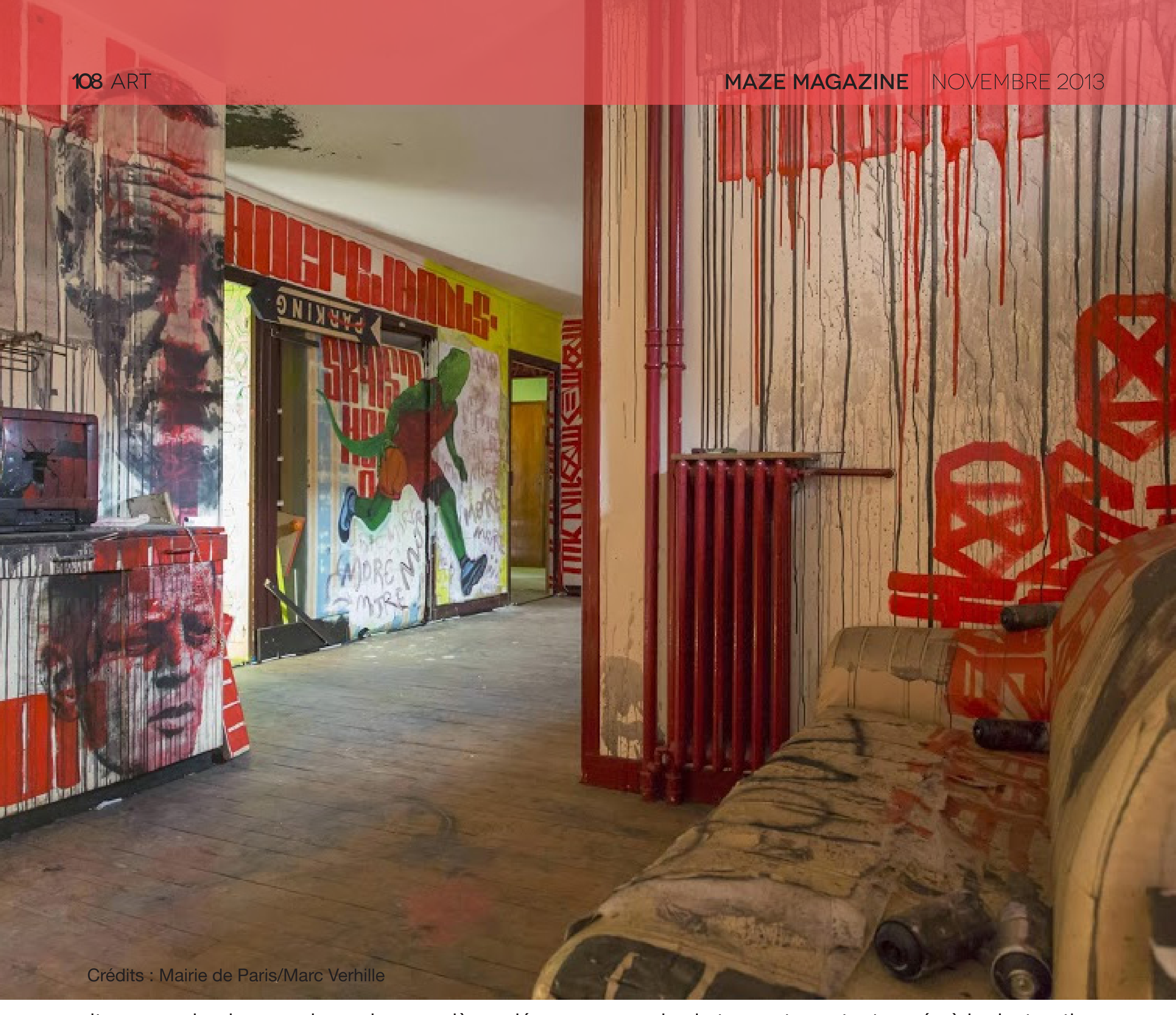
Il est 8h45 à notre arrivée. Il y a environ 350 personnes devant nous. On apprend que certains sont là depuis 5h30. 49 personnes toutes les heures et une ouverture aux coups de 10h, les approximations sont vites faites, vites démoralisantes. Après avoir eu le temps de perdre le courage de rester debout, de se dire qu'on va être fort, de découvrir un peu nos "voisins", il a fallu s'occuper. La journée s'annonce longue. Alors on sort les jeux de cartes et on sacrifie nos jeans propres ; 1000 bornes and co, jeux inconnus etc. Certains rendront cette attente plus constructive en se penchant sur les cours du moment, en se décidant à finir enfin ce bouquin qui traînait sur la table de nuit depuis trop longtemps, en usant de pinceaux, crayons ou marqueurs pour immortaliser l'instant. Nous découvrons peu à peu certains graff sur les murs extérieurs ; le niveau était déjà là, avec un Gainsbourg aux traits travaillés, une fausse plaque de rue humouristique. Les phrases de ceux qui attendaient comme nous, au même endroit, les jours précédents, étaient comme une bouffée d'air ; elles ornaient les barrières comme celle-ci, qui devint la maxime du jour : "Si la patience est une vertu, alors on est blindés." Vers 11h, un gars de la sécurité nous annonce environ 4h d'attente ; immense soulagement. Nous décidons de ne pas trop y croire quand même. Alors que les voitures, camions, motos et vélos passent à une vitesse hallucinante sous nos yeux depuis le petit matin, nous calculons notre vitesse en mètres par heure, c'est dire à quel point nous en étions. Il est 13h ; pendant que certains vont chercher à manger, les autres paniquent devant le panneau "Trop de visiteurs pour aujourd'hui. Il est inutile de patienter". Surement un moyen de décou-


Crédits : Mairie de Paris/Marc Verhille

rager les gens... un peu pluie aurait fait fuir plus de monde !
On se croit dans la dernière ligne droite jusqu'au moment où un voisin explique clairement que le panneau "2h d'attente" est à 30 mètres. En effet, la largeur double. Les premiers gros coups de fatigue arrivent, on s'affalent, on s'étalent et on chante. Pour réchauffer les coeurs, pour donner du courage. Ça fait déjà 7h que nous vivons dans le futur, à nous projeter dans cette tour, à se demander comment ce sera, à se raconter des histoires. Au fameux panneau des deux heures, nous décidons d'applaudir chaque personne qui gravit les premières marches de la tour. C'est bientôt notre tour, l'impatience nous guette. Les gens craquent, ça gueule. La sécurité nous contient et avec humour : ça fonctionne. Les paris sont lancés : rentrera-t-on avant 18h ? Visages fatigués, ceux qui sortent de l'exposition n'ont pas le sourire.
Il est 18h08 quand nous entrons. Ce supplice de Tantale avait trop duré. Nous y étions, enfin. On nous annonce : "vous avez une heure, cinq minutes par étages !".

C'est parti !

Le rez-de-chaussée donne le ton : chaque centimètre carré est utilisé. Nous montons tout de suite au dixième étage dans l'ascenseur le plus décoré, le plus fou de cette terre. Où sommes-nous tombés ? Suivant une certaine cohérence sur l'étage, chaque appartement est un monde différent, un message différent. Jouissance absolue. On essaye de s'imprégner, on essaye de comprendre. On pour-


Crédits : Mairie de Paris/Marc Verhille

rait passer des heures dans chaque pièce, découvrir chaque murs en détail. Ils sont une centaine à s'être totalement écorchés à coups de bombes, de collage, de pochoirs... Le parquet ? ils en font du relief, des symboles, de la sciure. Les sanitaires ? Une baignoire qui parait remplie de sang, des toilettes repeints et alignés dans une pièce. Les portes ? Ils les déplacent, les coupent en deux, les décorent ou les enlèvent. Les papiers peints ? Ils les découpent, les déchirent, les calcinent. De l'ultra-violence, on passe à l'onirique. D'une salle sombre, on passe à une jouant dans les fluos. Sentiment d'extase ou de déchirement, la tour jouent avec nos émotions. A-t-on envie d'y retourner ? Oui et non.

Le Chili, l'Arabie Saoudite, La France, les Etats-Unis, le Brésil, la Tunisie et j'en passe ; le monde est représenté, le monde du street art est reconnu ouvertement à Paris, sur les quais de Seine, près de Bercy. Cette reconnaissance se doit d'être comme le street art : éphémère. L'exposition a accueilli environ 15000 visiteurs de tous horizons et de tout âge en un mois : la tour est pourtant vouée à la destruction. Chose que l'on peut avoir du mal à comprendre...

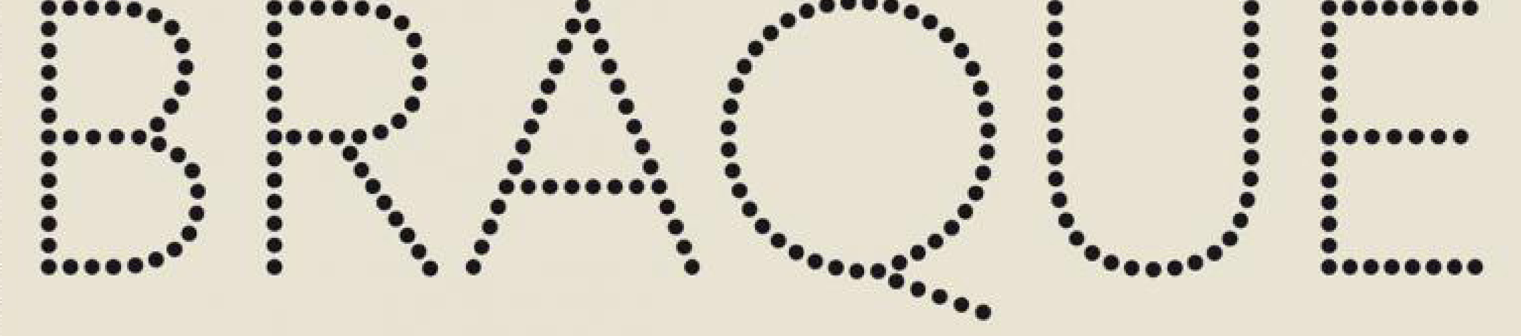
Des graffeurs qui s'organisent et se respectent, une expo encadrée : c'est tout le contraire de ce qu'on a l'habitude de voir ! La découverte, parfois périlleuse, de friches industrielles redécorées : c'est aussi ça, la magie du Street Art et cette tour ne le transmet pas vraiment.

En sortant, nous sommes bouleversés. Certaines idées nous ont vraiment marquées. Les images reviennent, les larmes ne sont pas loin. La peur d'avoir rater quelques chose nous hante ; on aimerait y retourner. On préfère pourtant garder le souvenir d'une journée magique, d'un grand moment de vie, d'un bonheur éphémère.

- Benoit Michaely

Grand Palais
18 septembre 2013
6 janvier 2014
grandpalais.fr

GEORGES





MAZE SUR IOS ET ANDROID